VOYAGE
EN ABYSSINIE.

Providentiam divinam summis laudibus celebrandum quod inter tot Barbaros, inter tot Muhammedanorum persecutiones ecclesiam Ethiopicam in Africâ per tot secula conservaverit.

Discours d'Ernest, duc de Saxe, au père Grégoire. *Ludolfi Comment.*

VOYAGE

EN ABYSSINIE,

ENTREPRIS PAR ORDRE

DU GOUVERNEMENT BRITANNIQUE,

EXÉCUTÉ DANS LES ANNÉES 1809 ET 1810,

ET DÉDIÉ A SON ALTESSE ROYALE

LE PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE,

PAR HENRY SALT,

ÉCUYER;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR P.-F. HENRY;

Accompagné d'un Atlas composé de Cartes, Plans, Inscriptions, Portraits et Vues diverses, dressés et dessinés par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, rue Dauphine, n°. 9.

1816.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

PRÉFACE

DU

TRADUCTEUR.

La relation suivante est celle du deuxième voyage que M. Salt a fait en Abyssinie; l'un des pays de la terre où il est aujourd'hui le plus difficile de pénétrer. Il ne faut donc point la confondre avec celle qui est comprise dans la relation des Voyages du vicomte George Valentia, dont j'ai donné la traduction au public (1).

(1) Quatre volumes in-8°. avec un atlas composé de cartes, de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses, dessinés sur les lieux par M. H. Salt. Chez Mme. Ve. Lepetit, Libraire, *rue Pavée St.-André-des-Arcs*, n°. 2.

M. Prévost de Genève, l'un des rédacteurs de la Bibliothèque Britannique, a donné une traduction du premier voyage fait par M. Salt seul; mais cette traduction a le désavantage d'être privée des cartes, etc., qui accompagnent la mienne.

Les Anglais sont trop attentifs aux progrès de leur commerce, pour que la proposition que sa seigneurie fit, d'ouvrir des communications avec l'Abyssinie, pût être rejetée; et M. Salt s'était trop bien acquitté de sa première mission, pour qu'une entreprise du même genre ne lui fût pas confiée : il en fut donc chargé. L'état des affaires de l'Europe, et le volume considérable des présens qu'il devait offrir de la part de S. M. Britannique, à l'empereur ou roi d'Abyssinie, n'ayant pas permis qu'il suivît la voie directe pour se rendre en ce pays, M. Salt a été contraint de faire le tour de la plus grande partie de l'Afrique, ce qui lui a fourni l'occasion de visiter les colonies portugaises situées sur la côte orientale de cette partie du Monde. Des détails curieux sur ces colonies et sur les peuplades qui les environnent sont les résultats de cette visite.

Cependant les sciences seules auront à profiter du second voyage de M. Salt, en Abyssinie. Tous ses efforts, pour établir des

relations de commerce entre ce pays et l'Angleterre, ont été vains. La cause principale en est la guerre que les Abyssiniens se font, en partie par l'ambition des chefs, en partie pour des querelles théologiques qui rappellent des temps bien éloignés du nôtre. Ces divisions les empêchent de réunir toutes leurs forces pour s'opposer aux progrès des Musulmans, qui non-seulement les entourent et leur ferment en quelque sorte l'accès à la côte de la mer, mais pénètrent en Abyssinie de toutes parts. Ainsi ce peuple, dont l'origine remonte à l'antiquité la plus reculée, ce peuple qui forme une des branches de ce qu'on peut appeler la grande famille chrétienne, ce peuple aimable et singulier pour qui l'Europe savante s'est passionnée plusieurs fois, et que, d'après son caractère vif et léger, on pourrait être tenté d'appeler les Français de l'Afrique, est menacé de perdre sous peu de temps, son indépendance et son existence comme corps de nation.

M. Salt, en revoyant les lieux qu'il avait

déjà visités, n'a pas négligé de vérifier les observations qu'il avait faites, et il a eu la satisfaction, notamment à l'égard des antiquités si curieuses d'Axum, d'en reconnaître l'exactitude. Il a ajouté, tant sous le rapport des faits historiques que sous celui des mœurs, de nouvelles remarques à ses remarques précédentes, et il a su, tout en évitant les redites, donner à sa seconde relation la même importance, le même intérêt qu'à la première. Il a aussi complété la reconnaissance de divers points de la côte occidentale de la mer Rouge, commencée par milord Valentia, et il s'est montré, dans cette opération, aussi habile explorateur qu'on l'a déjà vu bon observateur.

Le Gouvernement britannique a récompensé les travaux de M. Salt par la place de consul général en Egypte, terre classique qu'il a déjà examinée et qui, bien que de nos jours, elle l'ait été aussi par une foule de savans, forme une mine si féconde, qu'il pourra en exploiter encore quelques

parties. Il pourra de plus, communiquer delà facilement avec ses amis d'Abyssinie, au premier rang desquels est ce bon ras (vice-roi) Ouelled Sélassé; mais il n'est que trop probable qu'il y recevra la confirmation de la mort de deux de ses compatriotes qu'il a laissés dans ce pays, M. Pearce, dont le caractère original se retrace d'une manière piquante dans la relation suivante, et M. Coffin dont il y est fait mention aussi (1). Cette triste nouvelle a été transmise à M. Salt par un de ses anciens compagnons de voyage, par le major Rudland, qui lui-même est mort à Surate au mois de décembre dernier. Ce n'est que trop souvent au péril de leur vie, que les voyageurs étendent le domaine de la science. L'intrépide Mungo-Park et le savant Browne en offrent des exemples remarquables.

M. Salt en se rendant à son poste, a passé par Paris. Il a bien voulu y visiter

(1) Il paraît que l'un et l'autre ont succombé à une maladie endémique.

son traducteur, auquel il a fait éprouver, par-là, le plus sensible plaisir. Après avoir été occupé si long-temps à rendre ses deux relations, dans ma propre langue, j'étais devenu pour ainsi dire son compagnon de voyage; et toutes les heureuses qualités qu'il y fait briller ne pouvaient manquer de m'inspirer pour lui des sentimens qu'une connaissance plus intime a confirmés. J'ai vu, avec satisfaction que, quoiqu'il soit un de ceux qui, de nos jours, ont parcouru le plus de terres et de mers, et qu'il ait fait preuve d'une grande érudition, M. Salt est encore un jeune homme, ce qui joint à la situation favorable où il se touve, doit donner de nouvelles espérances à ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences.

Un exemplaire de l'édition originale du second voyage de M. Salt, a été présenté de sa part, à la troisième classe de l'Institut de France, par M. Langlès, l'un de ses membres, dont les travaux utiles et les relations nombreuses avec les savans de toutes

les nations, ont rendu le nom célèbre en Europe. M. Salt a aussi, pendant son séjour à Paris, remis personnellement à la même classe, de la part de milord Valentia, un exemplaire particulier des voyages de S. S. Un tel hommage honore également, sans doute, et celui qui l'a rendu et ceux qui l'ont reçu. Ne sera-ce pas en affaiblir le prix d'ajouter que milord a daigné me faire un semblable présent? Peut-être cet aveu me fera-t-il accuser d'une vanité ridicule. Je n'encourrais pas du moins un tel reproche, si ma reconnaissance ne l'emportait sur toute autre considération.

M. Salt a de nouveau fait preuve de son rare talent dans le dessin des planches qui accompagnent sa relation. Ne s'étant pas borné à ce qui n'est que de pur agrément, il a donné au public une carte nouvelle et complète d'Abyssinie, une carte générale de la côte orientale d'Afrique qui l'une et l'autre sont des plus détaillées, et dressées d'après les meilleures autorités, et enfin plusieurs

cartes nautiques de divers points de la côte occidentale de la mer Rouge, qui ne peuvent manquer d'être de la plus grande utilité aux navigateurs. On s'est bien gardé d'omettre une seule de ces planches, dans la composition de l'atlas joint à la présente traduction; et le tout a été exécuté, par M. Adam, de manière à lui mériter l'approbation du connaisseur qui avait le plus le droit de se montrer difficile, celle de M. Salt lui-même qui a bien voulu aussi l'aider de ses conseils. Quant à moi, j'ai fait tout ce dont j'ai été capable; mais je n'ai que trop lieu de craindre que ce n'ait pas été assez.

M. Salt a changé, dans sa seconde relation, l'orthographe de quelques noms propres, comme, par exemple, celui de Ouelled Sélassé (1) qu'il avait d'abord appelé Ouelleta Selessé : j'ai dû faire ainsi que lui. De plus, il a supprimé la marque du pluriel, à quelques noms de nation ou

(1) Ce mot veut dire Fils de la Trinité.

de tribu, parce qu'ils ne la prennent point dans la langue ou le dialecte original : j'en ai fait autant, à quelques exceptions près.

Je m'étais proposé, ainsi que je l'ai dit au tom. I, pag. 15, de mettre en tête de cette traduction un vocabulaire explicatif de plusieurs termes de relation; mais c'eût été un double emploi, d'après la résolution que j'ai prise ensuite de faire une table des matières par ordre alphabétique. Je crois l'avoir rendue aussi complète qu'il était à désirer, et le lecteur y pourra recourir en toute sûreté pour l'explication de mots qui sans cela seraient souvent inintelligibles. Comme je n'ai pas fait un semblable travail pour la première relation de M. Salt, j'ai réparé par une table supplémentaire, cette omission involontaire de ma part.

J'avais eu l'intention d'insérer dans l'appendice du tome Ier. deux passages de Purchas, rappelés par M. Salt; mais après les avoir examinés, j'ai jugé qu'ils n'ap-

prendraient rien d'essentiel ou de nouveau au lecteur, qui en conséquence est prié de considérer comme non avenus les renvois des pages 79 et 91 du même tome.

A SON ALTESSE ROYALE

LE PRINCE RÉGENT

D'ANGLETERRE.

SIRE, *

Rien n'est plus digne, peut-être, d'exciter l'intérêt général, que les travaux d'un voyageur dont l'unique objet est d'établir des rapports plus intimes entre des pays lointains, de reculer ainsi les bornes des connaissances utiles, d'étendre les relations de commerce, et de concourir puissamment à rendre moins malheureux le sort de l'espèce humaine. Le désir que VOTRE ALTESSE ROYALE *a témoigné constamment d'encourager les entreprises de ce genre, non moins que les*

* Le titre de *Sire* se donne, en Angleterre, aux Princes de la famille royale.

différentes branches de la littérature, m'enhardit à la supplier de permettre que je lui exprime ma vive reconnaissance, en lui dédiant la relation suivante. Mes efforts n'auront pas été vains, si cet hommage peut porter l'attention de Votre Altesse Royale, *sur l'état de trouble et de délaissement où se trouve aujourd'hui l'Abyssinie, s'il peut l'intéresser au sort des habitans de ce pays, au point de l'engager à y faire introduire les arts utiles, et propager d'une façon judicieuse les véritables dogmes du Christianisme. La plus digne récompense de mes travaux serait l'espoir consolant d'être le témoin des changemens avantageux que la bienveillance et la sagesse de* Votre Altesse Royale *pourront opérer dans cette contrée lointaine.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Sire,

de Votre Altesse Royale,

Le très-fidèle et très-obéissant serviteur,

Henry SALT.

Londres, le 9 juillet 1814.

VOYAGE
EN ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ d'Angleterre. — Arrivée à Madère, puis au Cap de Bonne Espérance. — Améliorations faites dans cette dernière colonie par les Anglais. — Départ du Cap. — Remarques faites dans le Canal de Mozambique. — Arrivée à l'Ile de ce nom. — Port, fort et moyen de défense de cette Ile. — Visite à Mesuril, sur le Continent. — Courses faites dans les environs. — Portrait des Monjous. — Remarques sur la traite des Nègres. — Fidélité des troupes Africaines. — Férocité des Makouas. — Leurs incursions dans la péninsule de Cabaceiro. — Tribus voisines de Mozambique, vivant en bonne intelligence avec les Portugais. — Mesuril et ses environs. — Mœurs des planteurs. — Péninsule de Cabaceiro. — Variété des productions marines. — Retour à Mozambique.

Le *vendredi* 20 *janvier* 1809, je m'embarquai à Portsmouth, dans le vaisseau marchand la *Marian*, que commandait le capitaine Thomas Weatherhead. J'étais chargé d'une lettre de

S. M. le Roi de la Grande Bretagne pour l'Empereur d'Abyssinie, et de présens destinés tant au Monarque qu'à divers personnages de considération dans ce pays lointain. Nous appareillâmes, le 23, de conserve avec la *Clorinde*, vaisseau de S. M., qui convoyait une flotte de navires chargés pour les Indes Orientales. A peine fûmes-nous hors du port que nous fûmes surpris par un grand vent du nord-ouest, qui, dans le cours de la journée suivante tourna au sud-ouest, et nous contraignit à mettre en panne. Nous luttâmes contre de terribles coups de vent et une grosse mer durant quatre jours consécutifs, c'est-à-dire jusqu'au 27. Voyant alors que tous nos efforts étaient vains, et plusieurs vaisseaux de la flotte étant endommagés par la tempête, nous virâmes de bord et retournâmes vers la rade de Sainte-Hélène, où nous abordâmes sans que la *Marian* eût essuyé le plus léger dommage. Le lendemain, le vaisseau fut porté jusqu'au Motherbank, et nous eûmes tout lieu d'en rendre grace au Ciel; car il s'éleva, le 31, un véritable ouragan qui ne jetta pas moins de quinze vaisseaux sur le rivage du havre, et qui, si nous étions restés dans le canal, aurait probablement mis fin dès-lors à notre voyage. Un tel commencement n'avait

rien d'encourageant ; mais le bonheur que nous eûmes d'échapper à un péril imminent, compensa, jusqu'à un certain point, les désagrémens que nous éprouvâmes.

Les vents contraires et le temps orageux se soutinrent jusqu'au 2 mars que nous remîmes à la voile avec une flotte qui se rendait au Brésil, sous le convoi du *Brilliant*, capitaine Smith. Sur les onze heures du matin nous passâmes entre les Aiguilles, et à quatre heures de l'après-midi, nous prîmes notre point de départ, de la blanche et belle falaise de Saint-Albans. Bientôt après nous perdîmes de vue la côte d'Angleterre. Le temps était beau et le vent nous favorisait tellement que le 10 nous traversâmes les vagues roulantes qui distinguent la mer de Biscaye, et que le 13 nous fûmes à vue de Porto-Santo. Les montagnes de cette île sont pittoresques et offrent une grande variété d'effets lorsque le soleil se couche derrière elles. Nous eûmes le temps de les admirer, car le vent était faible. Nous ne gagnâmes que le 15 le mouillage de Funchal, sur la côte de l'île de Madère.

La ville de Funchal, vu le grand nombre de vaisseaux qui étaient mouillés dans le port et dont la plupart appartenaient au commerce de l'Inde, offrait alors, l'aspect de la gaîté.

Chaque jour, c'était de grands dîners, des spectacles et des bals ; et la sérénité du Ciel ajoutait à la beauté du paysage. Mes remarques cependant, ne me font pas juger Madère comme un lieu très-favorable à la santé des nombreux malades qui s'y rendent, à moins qu'ils ne pratiquent l'abstinence plus que ne le font communément les Anglais. Toutefois mon séjour fut de trop courte durée pour que j'eusse pu me faire une juste idée des mœurs et coutumes des habitans de Madère, ou obtenir de nouveaux renseignemens sur une île qui a été si souvent décrite.

Nous partîmes le 18 ; et nous vîmes, le 20, l'île de Palme, autour de laquelle, comme de coutume, la mer étant calme, nous prîmes une tortue qui dormait sur l'eau. Le 10 *avril*, nous passâmes la ligne ; et le 19 mai, nous approchâmes de la latitude du cap de Bonne-Espérance. Les oiseaux de mer entourèrent alors en grand nombre le navire, et on en attrapa plusieurs en leur jetant une ligne, armée d'un hameçon. On prit aussi trois albatrosses qui avaient neuf pieds d'envergure. Le 20, nous fûmes à vue des montagnes du cap, et le même jour à midi, notre vaisseau jeta l'ancre dans la baie de la Table. La saison était trop avancée pour que ce fût un acte de

prudence ; mais notre capitaine s'y hasarda, par rapport aux marchandises qu'il avait à remettre à la ville du Cap, et quoique, selon la remarque qu'il en fit sur son journal, ce ne fut pas sans craindre qu'il n'arrivât quelque accident.

Les lettres de recommandation dont j'étais porteur me valurent une réception très-flatteuse, de la part de son excellence le gouverneur, lord Caledon, du général Grey, de l'amiral commandant de la station, et de plusieurs aimables familles anglaises qui résidaient au Cap. Un de mes amis me fit aussi lier connaissance avec plusieurs familles hollandaises des plus recommandables, ce qui ajouta beaucoup à l'agrément de mon séjour. De toutes les colonies que j'ai visitées, je n'en ai trouvé aucune qui soit aussi agréable que celle du Cap. La netteté et la distribution commode des maisons, la salubrité de l'air et l'aspect imposant des montagnes voisines font de la capitale de cette colonie une résidence charmante, excepté durant la saison où règnent les vents du sud-est. Les environs offrent de belles promenades et des maisons de campagne agréables. Quiconque se plaît dans un paysage dessiné à grands traits, n'en peut trouver nulle part de plus imposant ;

le botaniste peut cueillir jusqu'au pied des murs de la ville du Cap, des plantes dont la variété est extrême ; enfin celui qui aime les plaisirs de la société peut en trouver une qui ne le cède peut-être qu'aux cercles les plus polis de la capitale de l'Angleterre.

Les Hollandais paraissent desirer de se lier avec les Anglais, et lorsqu'ils en trouvent un qui rend justice à leur caractère et se fait à leurs manières, il est rare qu'ils n'en apprécient infiniment la connaissance, et qu'ils ne le traitent avec distinction. Les hommes instruits parmi eux sont très-sensibles aux améliorations que les Anglais ont faites dans la colonie, et ils paraissent, en plaçant leurs fils dans nos armées de terre et de mer, et en mariant leurs filles avec nos compatriotes, très-disposés à cimenter l'union qui subsiste entre les deux nations. Ils ont tant d'urbanité et ils desirent si vivement de couler des jours heureux, que leur société en est en général très-agréable. Enfin leur façon de vivre n'a rien qui doive rebuter quiconque n'a pas un goût exclusif, et elle n'est pas difficile à suivre.

La plupart des femmes du Cap sont fort jolies et ont des manières aimables. Comme elles prennent part librement aux plaisirs de

la société, leur compagnie est très-agréable. En aucune autre colonie, les parties de campagne n'ont plus de charmes. La douceur du climat les favorise la plus grande partie de l'année, et l'esprit enjoué qui caractérise les jeunes personnes du sexe ne se montre avec plus d'avantage en aucune occasion. Souvent sept ou huit dames et autant d'hommes montent à cheval au point du jour, font six ou sept milles pour aller déjeûner à une maison de campagne, puis vont dîner dans une autre, et finissent la journée par un bal.

Comme je ne me propose pas de m'étendre sur les affaires de cette colonie, je me bornerai à remarquer en termes généraux qu'elles paraissent s'être améliorées grandement depuis l'année 1802 que je visitai pour la première fois le Cap. Cet heureux changement doit être attribué en grande partie à la conduite judicieuse du lord Caledon qui par toutes ses qualités aimables s'est concilié l'estime des hommes les plus recommandables. Les revenus se sont accrus presque du double par les encouragemens qu'il a donnés au commerce; l'agriculture se perfectionne et s'étend de plus en plus; la charrue anglaise a été introduite; les mérinos multiplient rapidement et sont d'une grande utilité; on a adopté

avec succès dans quelques vignobles, la manière de faire le vin dans les pays situés sur le Rhin; enfin rien ne paraît manquer à la colonie qu'un accroissement de population, chose que des maladies qui enlèvent beaucoup d'enfans rendent improbable à moins d'un secours extérieur; mais tous les efforts de ce genre qu'on a faits jusqu'ici n'ont pas eu l'effet qu'on en avait attendu. C'est un fait curieux que dans toutes les classes d'habitans de la colonie, le nombre des hommes l'emporte sur celui des femmes : l'excédant, au total, est de 1600.

Le lord Caledon n'a pas borné ses vues à l'amélioration de la colonie proprement dite; il a fait visiter l'intérieur des terres, dans l'espoir bien fondé qu'on pourrait y faire des découvertes. Il a confié cette mission à un médecin, M. Cowan, qui avait fait preuve de beaucoup de talent dans la rédaction du journal d'une expédition au Karrou. A mon arrivée au Cap, on venait de recevoir de ses lettres d'une date récente. Il s'était avancé beaucoup plus au nord qu'aucun des voyageurs qui l'avaient précédé, et il avait traversé un pays riche et fertile, coupé par un grand nombre de rivières, qui toutes coulaient vers l'ouest. Les habitans qu'il avait

rencontrés lui avaient paru d'humeur pacifique, et il croyait qu'il ne serait pas impossible de les engager à établir des relations avec la colonie.

Tous nos préparatifs de départ venaient d'être achevés, lorsque le *mardi* 29 *mai*, sur les onze heures du matin, le vent souffla du nord-est; en même temps il s'éleva une brume épaisse, et la mer devint très-agitée. A midi, après une grosse pluie, le vent fraîchit considérablement, et il roula dans la baie de la Table une si terrible houle que notre vaisseau toucha, ce qui dura près de deux heures. La violence des chocs qu'il reçut détacha le gouvernail, et endommagea une partie de la poupe. Notre principal officier qui était à bord fit sur-le-champ hisser des fanaux, et tirer plusieurs coups de canon en signe de détresse. Le capitaine qui était à terre courut au rivage, et quoique le temps fût si obscur qu'il ne pouvait distinguer le vaisseau qu'à la faveur du feu du canon; il parvint à le joindre dans une chaloupe et avec l'assistance de son supercargue et de deux capitaines de vaisseaux marchands. Il arriva assez à temps pour remédier au mal et en prévenir un plus grand.

Il est facile de juger quelle fut mon inquié-

tude durant cet accident qui toutefois nous fut utile, en ce que le retard qu'il occasionna me fit obtenir de l'amiral Bertie, d'après les représentations que je lui adressai relativement aux corsaires français qui croisaient dans le canal de Mozambique, un convoi pour la *Marian*, ce qui par bonheur concourait avec d'autres considérations importantes. Les vaisseaux destinés à ce service furent le *Race-horse* et le *Staunch*, brigs de guerre, commandés par les capitaines Fisher et Street. Le premier m'offrit obligeamment de me recevoir sur son bord jusqu'à Mozambique, ce que j'acceptai avec plaisir; et le 27 *juillet*, les trois vaisseaux quittèrent la baie de Simon pour se rendre à leur destination. Je passerai sous silence la première partie de notre traversée, durant laquelle il n'arriva rien digne de remarque, si ce n'est que le 5 *août*, étant par les 33' 38 de latitude, nous essuyâmes un orage des plus violens.

Je vais retracer les particularités de notre passage le long du canal de Mozambique.

Le 15 *août*, nous découvrîmes la terre entre les caps Correntes et Saint-Sébastien. En approchant de la côte, nous eûmes des sondes de 35 à 25 brasses sur un rivage à pic. Le courant portait là si fort au sud, qu'il retarda

notre course de soixante milles au moins en vingt-quatre heures. La saison étant avancée et le temps assez indécis, le capitaine Fisher qui desirait de perdre le moins de temps qu'il serait possible, donna le 16 au soir, l'ordre au *Staunch* et à la *Marian* de se rendre en droite ligne à Mozambique, tandis que nous longerions la côte dans le *Racehorse* pour visiter Sofala. Le 17, nous vîmes le cap Saint-Sébastien, pointe de terre d'une hauteur moyenne, depuis laquelle un rivage sablonneux et bas s'étend vers le nord-est. Durant le jour, nous longeâmes la côte, à la distance d'environ quatre milles, puis nous passâmes près des îles Bazarouto qui nous parurent jointes les unes aux autres et à la côte, par des récifs de roche. A la nuit, nous gagnâmes la haute mer.

Le 18 *août*, en portant sur la côte, nous obtînmes de bonnes sondes de 20, 15 et 12 brasses, sur le banc de Sofala, et tandis que nous cherchions le port, nous découvrîmes un long récif de rochers, sur lequel la mer brisait, et que nous supposâmes être celui que les cartes représentent comme étant un peu au sud d'Inancata. Nous le tournâmes, parfaitement guidés par les sondes, et bientôt après, ayant vu une pointe que nous

supposâmes être l'extrémité septentrionale de l'île d'Inancata, nous jetâmes l'ancre par 10 brasses.

Le 19, au point du jour, M. Green, le premier lieutenant et moi, allâmes à la recherche du port et de la ville de Sofala. Après avoir quitté le vaisseau, nous voguâmes en ligne droite vers la pointe que nous avions supposée être Inancata, ayant des sondes régulières qui décroissaient à mesure que nous avancions. En approchant de la pointe, nous rencontrâmes des brisans qui s'étendaient à une distance considérable. Nous les tournâmes sur une brasse et demie d'eau. La mer devint ensuite plus profonde, et il se présenta une seconde pointe vers laquelle nous nous dirigeâmes. A peu de distance de celle-ci nous trouvâmes la surface de l'eau très-unie jusqu'à la grève, et en conséquence nous résolûmes de débarquer. Un grand nombre de courlis et d'autres oiseaux étoient à béqueter sur le rivage ; mais ils étaient si sauvages qu'ils prirent leur vol long-temps avant que nous fussions à portée de fusil d'eux.

La pointe sur laquelle nous prîmes terre était couverte de broussailles et de petits arbres, principalement des espèces qui croissent dans l'eau salée. La plus commune était celle

du rack de la Mer Rouge, dont Bruce a donné un dessin assez correct. Dans toutes les parties du hallier on remarquait l'empreinte d'un grand nombre de pas d'éléphans, et nous vîmes les ravages que ces animaux avaient faits depuis peu, parmi les arbres dont quantité avaient été arrachés, dépouillés de leur écorce, de plusieurs de leurs branches et de leurs feuilles, qui avaient été foulées aux pieds dans la vase. A quelque distance de la pointe nous découvrîmes un vieux hangar abandonné, les restes d'un feu et quelques débris de poisson rôti et de noix d'acajou. Près de cette place plusieurs arbres avoient été brûlés jusqu'aux raoines, et l'on voyait une sorte de retranchement fait sans doute pour tenir éloignés les éléphans et autres bêtes féroces durant la nuit. Peu de temps après nous fîmes partir un daim, et nous jugeâmes que les habitans étaient absens. Toutefois n'ayant point d'objet particulier en vue, nous ne crûmes pas qu'il fût de la prudence de nous aventurer plus loin. Nous regagnâmes donc notre chaloupe, après avoir cueilli quelques échantillons de plantes, parmi lesquelles je nommerai celles-ci : Une nouvelle et belle collection de *combretum*, *rhizophora gymnorhisa*. Linn.; un *sonneriata ascida*, Linn. supp.;

un *avicennia tomentosa*, Linn., (le rack de Bruce); une espèce de *sapindus*, et une autre espèce de *diospyros*, qui probablement n'a pas encore été décrite.

Nous n'avions aucun moyen de déterminer si la langue de terre que nous quittâmes alors et que je nommerai *Eléphant point*, Pointe des Eléphans, est une île ou fait partie de la terre ferme. Elle forme le cap méridional d'une grande baie, ou d'une ouverture d'environ cinq milles de longueur et de dix ou douze milles d'enfoncement. Comme nous traversions cette baie et à peu près à trois milles à l'ouest-quart-sud de la Pointe des Eléphans, nous rencontrâmes un récif sur lequel brisait la mer, et qui nous força de virer de bord; mais le vent et la marée nous étant contraires, nous fîmes si peu de progrès que nous pensâmes qu'il valait mieux ployer notre voile et entrer dans la baie. Nous n'avions ni carte ni renseignemens pour nous guider; cependant, comme nous pensions que nous pourrions découvrir des édifices sur une terre élevée qui nous restait à environ neuf milles au sud-ouest, et derrière laquelle s'élevait de la fumée, nous gouvernâmes dans cette direction. Nous nous avançâmes avec lenteur, et l'eau diminua par degrés de cinq brasses à

trois, à deux, à une et enfin à trois pieds, au fond de la baie où nous arrivâmes, après avoir ramé péniblement durant quatre heures. Nous fûmes extrêmement contrariés alors, en nous voyant aussi loin que jamais de l'objet de nos recherches, et en n'appercevant ni ville, ni fort, ni aucune trace d'habitans.

Cependant nous entrâmes dans l'embouchure d'une grande rivière, qui bientôt se partagea entre tant de bras, et dont les bords avaient un aspect si sauvage, qu'il eût été imprudent de pousser plus loin. Un *djengle*(1) épais en couvrait entièrement les bords; et les différentes pointes, ou les îles formées par les courans qui s'entrecoupaient, étaient si multipliées et tellement semblables les unes aux autres, qu'une fois engagés dans ce labyrinthe, il nous aurait à peine été possible d'en sortir. En retournant nous vîmes deux canots halés sur la côte à gauche. Lorque nous en approchâmes, un naturel du pays qui, à l'exception d'une épaisse couche de vase dont sa peau était couverte, était tout-à-fait nu, et qui tenait une lance à la main, courut, plein d'effroi, se cacher dans un lieu qui ressemblait

(1) Voyez le Vocabulaire mis en tête de l'ouvrage. *Note du traducteur.*

infiniment à un village indien. De grands arbres (du genre du *ficus*), comme les arbres de banian, paraissaient plantés régulièrement. Nous crûmes même distinguer des huttes et diverses personnes qui, de temps à autre passaient entre les arbres.

Comme nous n'étions pas à une grande distance de la côte, nous appelâmes plusieurs fois en arabe et en portugais; mais ce fut vainement. Pour engager les naturels à venir vers nous, nous envoyâmes jusqu'aux canots quelques-uns de nos matelots, qui entrèrent dans la vase jusqu'à la ceinture. Là ils élevèrent un mouchoir blanc en forme de pavillon, et mirent auprès, en signe d'amitié, un couteau grossier et quelques biscuits; mais nous n'étions pas dans notre jour de bonheur, et tant que nous fûmes à vue on ne toucha pas au mouchoir.

A quelques milles de ce lieu et tandis que nous faisions voile pour sortir de la baie, nous rencontrâmes trois canots remplis d'indigènes, vers lesquels nous nous portâmes pour tirer d'eux quelques renseignemens sur l'objet de nos recherches; mais avant que nous eussions pu les joindre ils gagnèrent un passage, près d'un massif de grands arbres, entre lesquels ils s'élancèrent, puis ils amarèrent leurs em-

barcations au rivage. Leur chef, c'est-à-dire celui que nous crûmes l'être, parce qu'il avait la tête couverte, et une pièce de toile bleue sur les épaules, se promena posément sur la grève. Les autres s'empressaient de sortir quelques paquets des canots. Nous arborâmes pavillon anglais, nous fîmes flotter nos mouchoirs, et comme les naturels étaient à portée de nous entendre, nous leur criâmes en portugais et en arabe, de ne rien craindre et de nous considérer comme amis. Ils parurent nous comprendre, au moins en partie, mais ajouter peu de foi à nos témoignages d'amitié; car au lieu de nous inviter à prendre terre, ils brandirent leurs lances, préparèrent leurs flèches, arrachèrent des branches d'arbres; firent des gestes bizarres, évidemment pour nous défendre d'approcher; et en même temps ils criaient, dans leur jargon, et nous faisaient signe de nous eloigner. Nous leurs demandâmes plusieurs fois où était Sofala; mais nous ne pûmes en obtenir aucune réponse intelligible. Tandis que cela se passait, deux d'entre eux se rendirent hardiment à leurs canots, qui n'étaient qu'à la portée du pistolet, et ils y prirent leurs bonnets de guerre et d'autres ornemens dont ils se parèrent. Ensuite, pour montrer leur adresse, ils tirèrent des fleches de côté,

le long de la grève, faisant en même-temps une infinité de gestes grotesques.

Jugeant qu'il était inutile d'attendre plus long temps, nous partîmes après avoir fait trois acclamations et tiré un coup de pistolet en l'air, pour voir quel effet il produirait sur les indigènes. Cela ne fit que redoubler leurs transports. Ils répondirent à nos acclamations, et se mirent à sauter et à courir sur la grève, exprimant plus d'admiration que de terreur. Nous regrettâmes beaucoup de ne pouvoir communiquer avec eux; mais comme ils habitent dans le voisinage des Portugais, je ne fus pas surpris de leur conduite; au contraire, je fus charmé de les voir en état de résister aux attaques des marchands d'esclaves avec lesquels ils n'ont que trop de relations, et pour qui tout me porte à croire qu'ils nous prirent.

D'après la stature, la couleur, les manières et le langage de ces Africains, je suppose qu'ils sont unis par les liens du sang aux Kafres, dont peu de temps auparavant j'avais vu une troupe considérable au Cap; et je considère les uns et les autres comme formant une race entièrement distincte, soit des Nègres soit des Hottentots.

Nous fîmes voile en ligne droite vers la

pointe des Eléphans, depuis laquelle, le vent étant contraire, nous eûmes à traverser une grosse mer jusqu'au vaisseau, que nous ne joignîmes qu'à neuf heures et demie du soir. Le *Racehorse* avait changé de position durant notre absence, manœuvre pendant laquelle il avait longé un autre bas-fond sur trois brasses et demie d'eau. Le capitaine Fisher fit, le soir, une observation lunaire qui confirma ses calculs, et prouva que la baie que nous avions visitée était réellement celle de Sofala.

Le 20 *août*, le vent était toujours très-variable et inclinant fort vers l'est, le capitaine Fisher ne voulut pas risquer son vaisseau sur une côte évidemment embarrassée de nombreux écueils qui n'avaient pas encore été reconnus, et en conséquence il résolut de faire voile à l'instant même pour Mozambique.

Avant que nous fussions sur dix brasses d'eau, nous dépassâmes trois autres écueils sur lesquels la mer brisait; ensuite les sondes devinrent régulières, et il n'y eut plus aucune apparence de danger. Les deux jours suivans, nous continuâmes à ranger le banc de Sofala par douze brasses. Ce banc paraît avoir été formé par la violence des vents de sud-est qui dominent généralement, et souf-

flent directement contre les courans de plusieurs rivières rapides qui se jètent là dans la mer. Les bas-fonds indiqués par les cartes anciennes, se sont augmentés évidemment, et il est probable que comme les bancs de sable de l'embouchure du Ganges, auxquels ils ressemblent infiniment, ils sont sujets à changer de place, de sorte qu'on ne peut user de trop de précautions en rangeant la côte. Nul vaisseau ne doit s'aventurer sur moins de douze brasses d'eau, profondeur sur laquelle on peut traverser les bancs en toute sûreté (1). Les Portugais connaissent si bien le danger d'en approcher de plus près, que jamais ils ne laissent leurs vaisseaux de haut bord le tenter, et qu'ils entretiennent toutes leurs communications avec Sofala, par de petits vaisseaux côtiers de Mozambique.

Le nombre des baleines que nous rencontrâmes sur le banc de Sofala fut très-considérable, plusieurs fois nous en remarquâmes vingt ou trente en même temps; quelques-

(1) Le capitaine Tomkinson, qui remonta ce canal quelques mois avant nous, dans le *Caledon*, brig de guerre, a remarqué, dans son journal, « que c'est depuis le commencement de mai jusqu'au milieu d'août, la meilleure » route pour les vaisseaux qui vont dans l'Inde; » opinion que nos remarques ont confirmée pleinement.

unes passaient tout près du vaisseau, d'autres s'élevaient tout-à-coup, faisaient une sorte de ronflement et jetaient de l'eau comme une fontaine. Quelquefois elles paraissaient se poursuivre réciproquement, nageant avec des mouvemens impétueux et désordonnés, s'élevant momentanément en ligne droite hors de l'eau, éclatantes comme des colonnes d'argent, puis retombant sur le dos, et frappant enfin de leurs énormes nageoires la surface de la mer, ce qui faisait un bruit presque semblable à celui du canon (1). Nous fûmes portés à croire que c'était le temps où elles multiplient leur espèce, ce qui peut faire présumer que c'est seulement à cette saison qu'elles fréquentent le banc de Sofala; mais quelque fut l'instinct qui les portât à se rassembler, c'était un spectacle aussi intéressant qu'extraordinaire, que la réunion de ces lourdes masses (2), qui s'agitaient tumul-

(1) Voyez la description du leviathan, dans le livre de Job, chap. XLI. — *Cùm sublatus fuerit, timebunt angeli, et territi purgabuntur*, » expressions qui peut être sont applicables au cas présent.

(2) C'était des individus de l'espèce du *balœna physalus*, que recherchent rarement les pêcheurs à cause de leur force et du peu d'huile qu'ils donnent.

tueusement dans l'eau, comme des dauphins qui se jouent.

Le 23 *août*, à trois heures après midi, nous passâmes devant les îles Angora, et nous reconnûmes que Mafamède a été indiquée très-exactement par le capitaine Huddart, dans *le Pilote oriental*. Dans le cours de la journée nous vîmes plusieurs trombes d'eau, dont par bonheur nous n'approchâmes pas assez pour en être fort effrayés. Une de ces colonnes se soutint dans la même position durant quelques minutes.

Nous nous tînmes au large pendant la nuit; et en nous approchant de la côte le lendemain matin, nous arrivâmes par le travers de *Bluff-Point*, que nous avions vue la veille au soir. Nous rangeâmes alors la côte pour gagner la ville de Mozambique, en nous conformant aux instructions données par le Pilote indien, qui dit très-positivement d'aller jusqu'à ce qu'on la voie. Cependant, nous ne remarquâmes rien qui ressemblât à une ville; en conséquence nous nous tînmes de nouveau au large durant la nuit.

Le 25, au point du jour, le vaisseau fut hâlé vers la côte, et nous pûmes distinguer clairement le plateau désigné, comme devant

servir de point de reconnaissance pour entrer dans le port de Mozambique ; mais il est assez étrange qu'on n'ait donné aucun gisement par lequel nous eussions pu vérifier si la ville est au nord ou au sud de ce plateau. En partant vers la côte, nous entrâmes dans une baie entourée de falaises médiocrement escarpées, de couleur claire, curieusement tachetées de noir, et offrant çà et là, des ouvertures terminées par un lit de sable. Comme nous vîmes, sur la côte, plusieurs naturels du pays, et que nous crûmes distinguer des canots, le capitaine Fisher envoya sa chaloupe pour obtenir des renseignemens sur la situation de Mozambique et pour nous amener un pilote. Cette partie de la côte doit être fort escarpée, car nous ne pûmes obtenir de sondes, quoique nous ne fussions qu'à la distance d'un mille et demi.

A une heure après midi, et après que nous eûmes déterminé notre latitude, M. Green revint avec un pilote du pays, et nous apprîmes que nous étions à peu de milles au nord de Mozambique. Il arrive très-fréquemment que les vaisseaux qui viennent du sud, portent trop au loin pour gagner le port. Le *Staunch* et la *Marian* furent dans ce cas et perdirent ainsi deux jours. Il faut beau-

coup d'attention pour remarquer que le plateau, qui est le premier objet visible lorsqu'on approche de la côte, gît au nord quart d'ouest du port. Les gens qui étaient sur le rivage, reçurent fort civilement M. Green, qui apprit que le nom du village était Mozimbe, qu'il y résidait un officier portugais, ce qui facilite aux vaisseaux qui viennent du nord, et qui ne connaissent pas le port, les moyens d'obtenir un pilote.

Le vent dominant, ayant, comme il arrive généralement après midi, tourné plus à l'est, nous pûmes gouverner plus au sud, le long de la côte, et peu de temps après, nous découvrîmes le pavillon qui flottait sur le fort de Mozambique. Nous passâmes près de l'île de Quintangone, et nous pûmes tout juste doubler l'île des Arbores par le travers de Cabaceiro, temps pendant lequel je pris des gisemens qui me servirent beaucoup pour dresser la carte ci-jointe. Nous portâmes ensuite directement sur l'île Saint-Georges, jusqu'à ce que nous en fussions à trois quarts de mille. Ayant là les trois îles extérieures sur une seule ligne, nous manœuvrâmes pour gagner le port. Les points de reconnaissance pour y entrer sont assez bien indiqués sur la carte de M. Arrowsmith, excepté Pao'-

Mountain, qui gît tellement dans l'intérieur des terres, qu'il est rare qu'on la voie, et qui, en conséquence, ne doit point être considérée comme un indice (1).

Il est nécessaire en entrant dans le port, de ranger de près les murs d'un fort situé à l'extrémité septentrionale de l'île. Ce fort, dont la forme est octogone et qui est flanqué de six bastions, est construit avec beaucoup de solidité. Les fondemens, du côté du nord, s'avancent au-delà de la marque de l'eau à la mer basse. Derrière celle de la mer haute, est un parapet portant huit ou dix pièces de canon, flanquant du sud-est au nord ouest, et sur lequel le mur principal s'élève d'environ quatre-vingts pieds. Selon la coutume, nous fûmes hélés en passant devant le fort, et la trompette dont on se servit avait à peu près trois pieds de circonférence, et paraissait dater de la fondation de la colonie. Après avoir arrondi la pointe, nous ne tardâmes pas à laisser tomber l'ancre, par sept brasses, en dehors de douze vaisseaux portugais mouillés dans le port; mais, à notre grande surprise, nous n'y trouvâmes ni le *Staunch* ni la *Marian*.

(1) Les directions plus précises qui se trouvent sur la carte, ont été indiquées par le capitaine Weatherhead.

Tout vis-à-vis du mouillage gît la ville de Mozambique qui s'élève au milieu d'une île du même nom, située directement vis-à-vis de l'embouchure d'une baie profonde. Cette île, qui a environ deux milles et demi de longueur sur un quart de mille de largeur, a la forme d'un croissant dont les cornes regardent la mer.

La place de débarquement est à une portée de fusil du mouillage. Des degrés construits de chaque côté d'un mole élevé sur des arches, et qui autrefois se prolongeait au loin dans la mer, la rendent fort commode. Ce mole a été fort endommagé par le temps; mais on le réparait.

Lorsque nous débarquâmes, la garde postée près du mole fut mise sous les armes pour faire honneur au capitaine Fisher, et nous fûmes conduits par plusieurs officiers à l'hôtel du gouvernement qui est un bel édifice (*Voy.* Pl. II). On nous fit entrer dans un vaste salon où étaient rassemblés la plupart des officiers civils et militaires de la place. Nous fûmes reçus de la manière la plus distinguée par le gouverneur Don Antonio Manoel de Mello-Castro e Mendoça, qui nous assura qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour faciliter nos opérations, et nous

rendre agréable le séjour de Mozambique. Ce gouverneur n'était arrivé que depuis quelques jours, et comme il avait des sentimens plus élevés que n'en ont généralement les hommes qui sont à la tête des établissemens portugais, ce fut un bonheur pour nous de le trouver. Il avait été gouverneur de Saint-Paul au Brésil, et ce n'était que d'après les instances du prince-régent de Portugal, qu'il avait accepté le gouvernement de la colonie de Mozambique, où tout était dans le plus grand désordre.

Avant de retourner au vaisseau, nous fîmes le tour de la ville, dont les habitans offrent un singulier mélange des costumes, indien, arabe et européen, qui forment entre eux un contraste frappant, et dont il n'est guère possible de se faire une idée, à celui qui ne connaît pas l'Orient.

Ayant exprimé le desir de visiter le fort, l'ordre de nous y laisser entrer fut délivré le 26 *août*. Le commandant nous reçut à la porte, et parcourut tous les ouvrages avec nous. Ils étaient armés de quatre-vingts pièces de canon, près desquelles il y avait quantité de piles de boulets entassés depuis long-temps, si l'on pouvait en juger par la rouille qui les couvrait. Quelques-uns de ces canons avaient

pour inscription, Alonzo II, avec le millésime de 1660. Quelques pièces venaient des Hollandais, et il y avait une espèce d'obusier (*howitzer*) fait pour jeter des pierres du poids de cent livres, qui probablement était d'origine turque. L'emplacement du fort est judicieusement choisi, et si l'artillerie était bien servie, elle interdirait l'entrée du port; car plus de trente pièces battraient tout vaisseau qui voudrait forcer le passage. La garnison ne nous parut composée que d'un petit nombre d'hommes. On pourvoyait mieux autrefois à la défense de ce fort, car en 1608, il soutint vigoureusement l'attaque des Hollandais qui avaient débarqué, sur l'île, des forces considérables, et qui, après y être restés depuis le 29 juillet jusqu'au 18 août, furent forces de se rembarquer avec honte, et avec perte de plus de cent hommes tués ou blessés (1).

(1) Voyez le *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces Unies. Amsterdam*, 1705, vol. IV, p. 23 - 27. L'extrait suivant pourra donner une juste idée de la froide boucherie que faisaient les Hollandais, dans leurs expéditions des Indes Orientales. « Le 17 août (la veille de leur rembarquement) on lia tous les prisonniers, on les conduisit à la tranchée, et l'on cria aux assiégés, que s'ils ne rendaient à l'instant le déserteur (c'était un soldat qui avait déserté la veille) on les massacrerait tous à leur vue. La réponse fut que les

Du haut des remparts on jouit d'une belle vue sur la mer et les îles voisines, et nous eûmes le plaisir de voir le *Staunch* et la *Marian* entrer dans le port. Le premier passait devant la pointe Trompette, où les mêmes questions lui furent faites, pour la forme, qu'au *Racehorse*, quoique le vent fût si fort, qu'il fut impossible d'obtenir une réponse, et que les officiers eussent à l'instant même reçu de nous, tous les renseignemens qui pouvaient concerner ces deux bâtimens.

Ayant fait venir de la *Marian* les lettres de recommandation, que le lord Caledon m'avait données, j'allai, le 28, les présenter au gouverneur, avec qui j'eus un long entretien au sujet du voyage que sa seigneurie avait fait entreprendre à M. Cowan. Il me témoi-

Hollandais en useraient comme il leur plairait, et que s'ils maltraitaient leurs prisonniers, le vice-roi userait de représailles sur tous leurs gens qui pourraient être pris le long de la côte; que quand ils auraient cent Portugais, au lieu qu'ils n'en avaient que trente-quatre, ils les laisserait périr plutôt que d'abandonner un homme qui s'était venu jetter entre leurs bras, et à qui ils avaient promis protection. *Sur cette réponse on cassa la tête aux prisonniers à coups d'arquebuse.* Le 18, l'armée fut rangée en ordre de bataille, et en même-temps *on brûla la ville*, puis on marcha vers le bout occidental de l'île en *pillant et ruinant tout ce qu'on rencontrait.* »

gna ses regrets de ce qu'aucune nouvelle de ce voyageur n'était parvenue à Mozambique. Il croyait qu'il était possible que M. Cowan pénétrât jusqu'à Zambao, mais que les nombreuses rivières dont le pays est coupé, et l'esprit farouche des habitans, l'empêcheraient certainement de pousser plus loin. Il avait envoyé aux établissemens de Sena et de Têté, qui lui étaient subordonnés, l'ordre de procurer à M. Cowan et à ses compagnons, s'ils arrivaient à l'un ou l'autre de ces forts, un vaisseau pour les transporter à Mozambique où toutes sortes de secours leur seraient prodigués. Cependant il pensait toujours que d'insurmontables obstacles feraient échouer tout effort pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique de ce côté. Il me dit de plus, que le gouvernement portugais avait long-temps desiré vivement d'ouvrir une communication avec ses établissemens occidentaux; mais que toutes ses tentatives avaient été vaines. A la vérité, quelques personnes, envoyées de la côte opposée, avaient rapporté qu'elles s'étaient avancées assez loin pour rencontrer de grandes eaux sur lesquelles il y avait des barques semblables à celles qu'on voit du côté d'Angora, mais que la conjecture que c'était la mer d'Orient, était dépourvue de fonde-

ment. Il y avait environ sept ans qu'un des gouverneurs de Sena avait entrepris un voyage dans l'intérieur des terres, et avait fait plusieurs centaines de milles le long de la grande rivière de Zambezi ; mais il n'avait pu découvrir aucune communication avec le côté occidental. Ce voyageur avoit eu beaucoup à se plaindre des naturels du pays. Il est mort ; mais il a laissé des observations utiles, qui sont entre les mains du gouvernement du Brésil.

Les avantages qui résulteraient d'une telle entreprise, continua le gouverneur, pourraient à peine en compenser les risques; car les articles de commerce étant à peu près les mêmes sur les deux côtes, il serait impossible de récupérer les frais de transport. Sous le rapport de la géographie, elle pourrait être intéressante ; mais, dit le gouverneur, il avait trouvé les affaires de la colonie dans un trop grand désastre pour qu'il pût exécuter un pareil plan. A la mort de son prédécesseur, le gouvernement avait été dévolu au conseil, qui était composé de trois membres. Ceux-ci s'étaient querellés entre eux. Il en était résulté une extrême confusion dans toutes les parties de l'administration, et le plus grand mécontentement avait éclaté parmi les habitans. Des

innocens avaient été jettés en prison avec des criminels, et l'injustice et le caprice avaient ordonné de tout. Durant cette conversation nous nous promenions dans le jardin de l'hôtel du gouvernement; jardin qui paraissait avoir été tout aussi négligé que le gouvernement même : il n'y avait que quelques choux, quelques laitues et quelques poivriers, croissant à l'ombre des *mimosa*, des papayers et des grenadiers,

Ce même jour, nous dînâmes à l'hôtel du gouvernement avec un grand nombre de notables habitans de la colonie. Le dîner fut très bien servi, et se composa de quantité de mets apprêtés, les uns à la manière européenne, et les autres à la manière indienne. Le riz, qui venait de Sofala, avait le grain petit; mais il était très-beau. Quant au pain, il était d'un blancheur éblouissante et excellent, étant préparé avec un peu de lait de noix de coco. Par considération pour les convives anglais, on porta debout un toste à S. M. le roi de la Grande-Bretagne, et en même temps le fort fit une salve royale. Notre toste fut pour le prince-régent de Portugal, et le *Racehorse* fit une pareille salve.

Après le dîner, nous passâmes dans une autre pièce où l'on servit du thé et du café

dans des tasses d'or fin de Sena, et d'un très-beau travail exécuté par les Banians qui résident à Mozambique. Le gouverneur, lorsqu'il est en habit de cérémonie, porte une chaîne de même métal, fort riche et travaillée parfaitement, et il est suivi de deux ou trois esclaves noirs, qui semblent accablés sous le poids des ornemens en or dont ils sont surchargés. Ce sont des restes de la pompe et de l'éclat qui accompagnaient autrefois les vice-rois de l'Afrique orientale. La journée se passa aussi agréablement qu'il fut possible, hors de la société des dames, dont il est difficile de se procurer seulement la vue dans cette colonie.

Le lendemain, au point du jour, le gouverneur nous mena, le capitaine Fisher et moi, dans sa barge de cérémonie, conduite par des Nègres avec des rames semblables à celles des barques de l'Inde, visiter sa maison de plaisance de Mesuril, qui est située au fond de la baie, à environ trois lieues de la ville. Cette maison, dont la vue est très-belle, prise du côté de l'eau (*voy.* Pl. III), est bâtie sur une côte élevée et à peu de distance de la grève. Elle est précédé d'un petit jardin en terrasse, d'où un double rang d'escaliers conduit à un bosquet de limonniers, d'oran-

gers, de citronniers et de papayers, qui alors étaient courbés sous le poids de leurs fruits. Du côté de l'est, et derrière la maison, s'élève une épaisse forêt de cocotiers, de manguiers, de pommiers d'acajou (*anacardium occidentale*) et d'autres grands arbres. Du côté de l'ouest est un escalier qui, depuis le bord de la mer conduit à la maison. Celle-ci n'est pas très-vaste. Elle ne consiste qu'en un rez-de-chaussée dont la plupart des pièces n'avaient point de meubles; mais l'agrément du site et les attentions qu'on y eut pour nous, ne nous y laissèrent rien à desirer.

Après le déjeûner, on partit pour la chasse. Il y avait pour ceux qui ne voudraient pas marcher, un cheval qui était une vraie rossinante, et trois palanquins, ainsi qu'on les appelait, quoique dans l'Inde, ce n'eût été que des doulies (1). Cette sorte de voiture (2), comme on ne peut y prendre qu'une seule position, qui est de se coucher tout de son long, n'est pas aussi commode que les véritables palanquins. Ce défaut est compensé en

(1) Sorte de palanquin de l'espèce la plus commune. (*Note du traducteur.*)

(2) On dit que ces espèces de palanquins sont fort en en usage parmi les naturels du Congo. On en trouve un dessin dans De Bry, *Collect. Peregrinationum.*

ce qu'elle peut être portée facilement par un seul homme, lorsqu'elle est pliée. Les bâtons ne sont pas de bambou, mais de bois élastique qui croît dans le pays, et ils sont toujours couverts de peau de zèbre. Les porteurs sont très-bons, et lorsque la traite est courte, ils vont aussi vite que les meilleurs de l'Inde, c'est-à-dire, qu'ils font cinq milles à l'heure. Ils sont aussi d'une adresse singulière à changer leur fardeau d'épaule. Si l'un des quatre est fatigué, il en avertit ses compagnons en frappant sur le bâton un certain nombre de fois avec ses doigts. Celui qui est à l'autre bout lui répond par un pareil nombre de coups. Tous alors frappent deux fois à l'unisson, et tout en marchant, ils passent le doulie d'une épaule à l'autre, sans que la personne qui est dedans éprouve la moindre secousse.

L'espace d'environ un mille, à partir de la maison, le chemin traversait une plantation continue de cocotiers, entremêlée de huttes, comme cela se voit communément dans l'Inde. Le paysage était vraiment dans le style oriental et ressemblait beaucoup aux côtes de l'île de Ceylan ou à quelques-unes des parties les plus sauvages de l'île de Bombay. Au sortir du bois, la vue s'étend sur un canton planté de manioc (*jatropha manihot*, Linn.) divisé

en compartimens par des rangées de pommiers d'acajou et de manguiers, qui, étant en pleine fleur, remplissaient l'air de leur parfum. La chaleur était grande, mais pas assez excessive pour nous empêcher de jouir de l'agrément de la matinée, quoiqu'elle n'eût pas permis au gouverneur et à quelques-uns de ses officiers, qui nous avaient accompagnés, de prendre part à notre exercice. Nous vîmes très-peu de gibier; mais nous trouvâmes une grande variété d'oiseaux. Nous remarquâmes deux espèces de merops, le *crysopterus* et le *superciliosus* (Latham, Ind. Orn. I. 271) qui volaient en l'air; le *certhias famosa* (Ind. Orn. I. 288) et le *senegalensis* (Ind. Orn. I. 284) dont le plumage brillait au soleil, voltigeaient de plante en plante. Le jaune éclatant de l'*oriolus monacha* (Ind. Orn. I. 357) et le *galbula* (Ind. Orn. I. 186), contrastaient agréablement avec le vert sombre du manguier. Partout où il y avait un oranger et un papayer, on voyait des volées de *colius striatus* (Ind. Orn. I. 369) accourir en gazouillant, et de temps à autre on entendait les tons perçans du geai du Bengale (*coriacius Bengalensis*, Ind. Orn. I. 168) qui volait vers quelque plantation plus éloignée.

Après une course de trois milles, nous arrivâmes à un édifice construit dans une aire close. C'était une manufacture de manioc, qui appartenait au signor Montero, et dans laquelle près de cent esclaves étaient occupés. Les racines sont nettoyées au moyen de ratissoires faites avec des coquilles d'une grande espèce (*helix terrestris*), qui se trouvent en quantité sur la côte. On les expose ensuite au soleil, et lorsqu'elles sont assez sèches on les broie avec une roue à bras, bordée de cuivre et armée de pointes. Cela fait, la pulpe est renfermée dans de grands sacs, puis on la met en presse. Lorsque tout le jus (qu'on dit vénéneux) en est extrait, le maro est mis en pièces avec la main, et on le fait sécher sur des plaques de cuivre chaudes, ce qui le réduit en farine. Délayée dans de l'eau, cette farine qui est fort saine, constitue presque entièrement la nourriture des esclaves; et lorsque l'orgueil le leur permet, ce qui est rare, les Portugais en usent dans leurs soupes.

Derrière la manufacture est un petit étang d'eau douce qui, si on l'employait aux besoins de l'agriculture, serait d'un avantage inappréciable dans un climat si chaud; mais à notre grande surprise, nous remarquâmes qu'on y laissait couler le jus du manioc, ainsi

que d'autres immondices, ce qui l'empêche d'être d'aucune utilité. Une telle négligence caractérise parfaitement l'indolence des planteurs. Nous tirâmes un grand nombre de canards et d'autres oiseaux sauvages qui volaient sur l'étang, et parmi lesquels je mentionnerai le *parra africana* (Ind. Orn II. 764), et une espèce de *gallinula* d'un brun rougeâtre, qui jusqu'ici n'a pas été décrite, et dont j'ai rapporté des peaux en Angleterre. Dans la partie la plus resserrée de l'étang, croissaient de belles plantes aquatiques dont nous eûmes de la peine à obtenir des échantillons. Les plus remarquables étaient le *nymphea cærulea* (Hort. Kew, éd. 2, vol. III, p. 294), le *pistia stratiotes* (Linn.), et une nouvelle espèce d'*æschynomene* qui a du rapport avec l'*astera*, et que depuis mon retour, le docteur Browne a nommée *cristata*.

En revenant, nous traversâmes une belle plantation appartenante au signior Guedez, un des négocians les plus recommandables de la colonie; elle nous parut être en meilleur état qu'aucune de celles que nous eussions vues sur la péninsule.

Dans l'après-midi nous allâmes chez un des planteurs du village de Mesuril, dont la maison était à un mille de distance. Notre des-

sein était d'y voir quelques trafiquans Monjous, nation de l'intérieur du pays. Ils étaient venus avec une caravanne d'esclaves, principalement du sexe féminin, avec de l'or et des dents d'éléphans. On me dit qu'ils avaient été plus de deux mois en chemin, temps durant lequel, il est vrai, ils avaient fait quelque séjour ; mais l'espace qu'ils avaient parcouru peut l'être en quarante-cinq jours. Les Portugais parlent du pays qu'habitent ces Africains comme étant situé presque au centre du continent ; cependant les recherches que j'ai faites à ce sujet m'ont prouvé qu'ils se trompent. Quelques-uns des Monjous prétendaient qu'ils étaient depuis trois mois hors de leur pays ; selon d'autres ils n'étaient absens que depuis deux mois, et même un d'entre eux disait que le chemin pouvait se faire en un mois et demi, y compris les jours de repos. Prenons deux mois et calculons la marche à quinze milles par jour, cela ne fait que neuf cents milles, ce qui est loin de mener au centre du continent africain. Je crois, de plus, que le pays des Monjous est situé au nord-est de Mozambique. Ceux que nous vîmes, nous dirent qu'ils avaient des relations avec d'autres trafiquans appelés Evizi et Maravi, qui avaient pénétré assez avant dans les terres pour voir de grandes

eaux, des hommes blancs (comparativement sans doute) et des chevaux. Ces animaux, chose singulière, inspirent une si grande terreur aux Monjous, que lorsqu'ils en voient un ils prennent la fuite comme si c'était une bête féroce.

Les Monjous sont les nègres de l'espèce la plus laide. Ils ont les pommettes des joues élevées, les levres épaisses, les cheveux comme de la laine et souvent en petits nœuds comme des grains de poivre, et enfin la peau très-luisante et d'un noir de jais. Leurs armes sont des arcs et des flèches, et de très-courtes lances avec une pointe de fer. La construction de leurs arcs est très-simple. Ils sont forts, unis et faits d'un bâton. Leurs flèches sont longues, barbelées et empoisonnées. Chaque homme, outre son arc et son carquois, porte un petit appareil pour allumer du feu, et consistant en deux morceaux de bois de couleur foncée, et d'une espèce particulière. Un de ces morceaux est plat et l'autre arrondi comme un pinceau. Celui-ci tenu droit au centre du premier, est frotté vivement entre les paumes des mains, jusqu'à ce qu'il produise une flamme, ce qui ordinairement ne demande qu'une minute. M. Bruce fait mention d'une pareille méthode d'allumer du feu, qui est pratiquée par une

tribu de Nuba, qu'il a rencontrée dans le voisinage de Sennaar (1). Toute sa description de cette tribu s'accorde tellement avec le portrait des Monjous que, comme on dit qu'ils viennent des montagnes de Dyre et de Tegla, il n'est pas impossible qu'il ait existé quelque relation entre eux.

Pour nous divertir dans la soirée, on rassembla les esclaves, et, selon la coutume, pour entretenir leur santé, on leur *permit* de danser. Les hommes commencèrent au son des tom-toms sur lesquels des femmes frappaient avec des bâtons, tandis que d'autres battaient des mains et chantaient des airs qui ne manquaient pas d'harmonie. Les femmes se joignirent ensuite aux hommes, et l'on dansa en rond, en marquant exactement la mesure avec les pieds. Quelques jeunes personnes exécutaient leurs mouvemens avec beaucoup de grace. J'ai vu ensuite d'autres danses de la même espèce dans plusieurs habitations d'esclaves de l'île de Mozambique; mais il me parut que dans celle-ci ils furent forcés de danser. Jamais je n'oublierai la contenance d'une

(1) Voyez la traduction française du *Voyage de Bruce aux Sources du Nil*, tom. VIII, p. 316. (*Note du traducteur.*)

femme qui, à ce que je compris, avait été amenée récemment de l'intérieur des terres. Quoique jeune elle était déjà mère. Il paraissait qu'elle était séparée de ses enfans; et lorsqu'elle fut contrainte de figurer dans le cercle des danseurs, la sombre tristesse empreinte dans tous ses traits, dénotait mieux l'état douloureux de son ame que ne l'eût fait aucune expression en quelque langue que ce fût. S'il est encore quelque sceptique qui hésite à approuver l'abolition de la traite des nègres, qu'il visite les hangars où l'on rassemble les esclaves Africains, avant qu'on en exporte les cargaisons, et tous ses doutes s'évanouiront, s'il lui reste le moindre sentiment d'humanité.

Ce même jour, sept vaisseaux portugais quittèrent le port pour se rendre à Goa. Outre une grande quantité d'or et d'ivoire, ils portaient environ cinq cents esclaves achetés à Mozambique, au prix de dix, de quinze et de vingt piastres par tête. J'éprouve une vive satisfaction lorsque je songe qu'un trafic si criminel a déjà reçu, de ce côté, un grand échec par l'intervention des Anglais, depuis la prise des îles de France et de Bourbon, (*Voy.* le dernier rapport de l'Institution africaine) et j'espère qu'il cessera complètement. A tout événement, il faut prendre sur-le-

champ des mesures pour empêcher que les esclaves ne soient importés dans les parties de l'Inde, sur lesquelles le gouvernement britannique a quelque influence. Cinq vaisseaux chargés d'esclaves étaient partis cette même année pour le Brésil. Ce voyage est considéré comme heureux, si dans le trajet, il n'en meurt pas plus de soixante par vaisseau.

Dans l'après midi du jour suivant (30 *août*), je fis une seconde visite à la maison du planteur où les trafiquans Monjous résidaient, et j'achetai, de l'un d'eux, un arc et des flèches, pour quelques grains de verre que l'hôte me fournit, le vendeur ayant refusé de l'argent, de la valeur duquel il ne semblait pas faire cas. Je me mis à user de mon emplète, ce qui attira quelques Monjous, curieux de voir comment je me servirais de leurs armes, et je les engageai à me montrer leur adresse. Ils étaient fort experts à donner dans le blanc, à trente pas; mais je trouvai qu'aucun d'eux ne pouvait lutter contre moi, à une grande distance, ce que je soupçonnai provenir bien plus de manque de volonté que de manque d'habileté. Le point le plus éloigné auquel je pusse atteindre efficacement avec leur arc, était de soixante et dix pas.

A la fraîcheur du soir, le planteur nous

conduisit à une espèce de foire qui se tenait dans le voisinage, pour faire des échanges avec les trafiquans arrivés récemment. Les objets étalés, pour tenter ces sauvages, étaient des plus simples, et consistaient en sel, en coquilles, en grains de verre, en tabac, en mouchoirs de couleur et en grosses toiles de Surate, ce qui démontre clairement avec quelle adresse les Portugais ont fait un tel commerce, sans quoi ils n'auraient pas entretenu si long-temps ces Africains dans une ignorance si favorable à leurs vues. On m'a assuré que, dans l'intérieur des terres, les trafiquans peuvent acheter, pour la valeur de deux piastres en articles ci-dessus spécifiés, soit un esclave, soit une dent d'éléphant, du poids de soixante à quatre-vingts livres.

On fit, le 1er *septembre*, tous les préparatifs nécessaires pour le départ du *Racehorse* et du *Staunch* qui, le 8, quittèrent le port. Ce ne fut pas sans regrets que je me séparai du capitaine Fisher, dont les marques d'amitié et les attentions m'avaient rendu très-agréable ma résidence sur son bord. Je retournai donc à la *Marian*. Le lendemain, le gouverneur m'offrit obligeamment un appartement, soit à Mozambique, soit à Mesuril: j'acceptai pour ce dernier lieu, où je me rendis

le 5. Le point du jour, qui inspire la joie dans tous les pays, était un instant délicieux à Mesuril. La fraîcheur de l'air, le calme de la mer et la parfaite sérénité du ciel, m'occasionnaient, par le contraste avec la chaleur étouffante, l'atmosphère pesante et les vents chauds qui règnent souvent dans ce climat l'après-midi, une sensation de plaisir dont ceux qui ont visité les régions situées entre les tropiques, peuvent seuls se faire une idée.

Durant le temps que je passai à Mesuril, je fis plusieurs excursions dans les différentes parties de la péninsule, et pris des renseignemens sur les tribus du pays. Tous ceux avec qui je m'entretins étaient des soldats indigènes qui se montrèrent fort empressés de satisfaire ma curiosité. Les pauvres malheureux étaient si peu accoutumés à être traités avec quelques égards par les Européens, qu'ils étaient très-reconnaissans pour la moindre politesse que je leur faisais; et souvent j'ai remarqué que la satisfaction brillait dans leurs yeux, lorsque je leur adressais quelque question sur leur manière de vivre, ou sur leur famille. Cependant je dois déclarer, à l'honneur des Portugais, que la situation de cette classe d'habitans est en général supportable,

que leur solde, quoique médiocre, suffit à tous leurs besoins, et que leur service n'est jamais très-pénible. La plus grande partie de ces soldats étaient des Makouas de naissance, qui avaient été réduits en esclavage dans leur jeunesse.

Les Makouas, ou les Makouanas, comme on les appelle souvent, sont un peuple qui consiste en un certain nombre de tribus très-puissantes, et dont le pays s'étend derrière Mozambique jusqu'à Melinde au nord, et jusqu'à l'embouchure de la rivière de Zambezi au sud. Des hordes de la même nation se trouvent aussi dans la direction du sud-ouest, jusqu'à peu de distance peut-être du pays des Kafres, qui borde le cap de Bonne-Espérance. Un voyageur moderne les considère même comme étant une tribu de Kafres, et dit que leur nom est dérivé de l'arabe, et signifie *forgerons*. Il se trompe certainement; car les Makouas sont nègres, ce que ne sont pas les Kafres, et d'ailleurs il n'y a point de mot en arabe qui ait une telle signification (1).

(1) Tous les voyageurs en tombent d'accord. M. Barrow considère les Kafres, d'après leur couleur, leurs traits et leurs coutumes, comme des descendans des Arabes Bédouins. Je pense qu'il se trompe; car je crois que les Kafres font partie des tributs Ethiopiennes dont on peut

Toutefois sa notice du nom est satisfaisante en ce qu'elle prouve que les Kafres ont entendu parler de ce peuple, ce qui de la sorte établit le point d'union entre les tribus du cap et celles des environs de Mozambique.

Les Makouas sont très-robustes et ont des formes d'athlète. Ils sont très-redoutables, et constamment ils font des incursions sur le petit territoire que les Portugais possèdent sur la côte. La haine qu'ils portent à ceux-ci est invétérée, et on avoue qu'elle est due aux pratiques honteuses des marchands qui sont allés dans leur pays pour acheter des esclaves. Ils combattent principalement avec des lances, des dards et des flèches empoisonnées. Mais ils ont aussi un assez grand nombre de mousquets que les Arabes leur vendent dans les districts septentrionaux. Selon ce que m'a assuré le gouverneur de Mozambique, les marchands portugais leur en fournissent fréquemment aussi, et avides de richesses, ils échangent leur propre sûreté contre des esclaves, de l'or et de l'ivoire.

Ces dangereux voisins se tenaient en repos depuis quelque temps; mais dans leur der-

toujours suivre, sans interruption, la trace, depuis les confins de l'Egypte. J'aurai occasion de parler plus amplement de ces tribus dans la suite de cette relation.

nière irruption, ils s'étaient avancés tellement en forces dans la péninsule de Cabaceiro, qu'ils avaient forcé les Portugais à quitter la campagne. Ils avaient détruit les plantations, brûlé les huttes des esclaves, et tué ou emmené en captivité toutes les personnes qui étaient tombées entre leurs mains (1). Ils pénétrèrent même dans le fort de Mesuril, renversèrent l'image de Saint-Jean qui était dans la chapelle, convertirent la chasuble du prêtre en habit de cérémonie pour leur chef, et pillèrent la maison du gouverneur. Cette irruption qui eut lieu, il y a environ trois ans, démontre clairement la situation précaire de la colonie de Mozambique.

Ce que les Portugais peuvent opposer de plus efficace à ces maraudeurs, c'est l'alliance qu'ils ont contractée avec certaines tribus qui habitent la côte, et qui parlent la même langue que les Makouas, mais qui sont tombées de bonne heure sous la domination des Arabes. Elles ont été conquises par les Portugais qui les ont soumises au service militaire et au paiement d'un tribut en nature, qui souvent est changé en un présent de quelques limons. Ces tribus sont gouvernées par

(1) Purchas fait mention d'une pareille irruption de ce peuple, qui arriva l'an 1585. Tom II, vol. II, p. 1553.

des chefs que nomme le gouvernement de Mozambique. Plusieurs de ces chefs sont très-puissans et ont une juridiction fort étendue; mais il ne faut pas trop compter sur leur appui; car ils sont rarement d'accord entre eux. Les principaux sont les chaiks de Quintangone de Saint-Cûl et le souverain de Sereima. C'était une femme qui régnait sur ce dernier district, dont l'étendue est considérable et qui peut mettre quinze cents hommes en campagne. Cette princesse était fort attachée aux Portugais, et se trouvait à Mozambique en même temps que moi. Le chaik de Quintangone est encore plus puissant. Son district est situé au nord de Mozambique, et l'on dit qu'il peut fournir quatre ou cinq mille hommes en état de porter les armes. Son prédécesseur a été long temps ennemi déclaré des Portugais, et a commis de grands ravages dans la péninsule de Cabaceiro, où il entrait par la voie de Soué-Souâh. A la fin il tomba entre les mains d'un détachement de troupes portugaises, et le gouvernement le fit mettre à la bouche d'un canon, comme un exemple nécessaire pour tenir en respect tous les chefs voisins. Le district de Saint-Cûl, qui est situé au nord de Mozambique, fournit environ trois mille combattans. Le

chef de ce district était mort peu de temps avant mon arrivée ; et il n'avait pas encore de successeur légal, le gouvernement ne se sentant pas assez instruit de l'état des affaires, pour confirmer, sans de plus amples renseignemens, celui qui avait pris le commandement du district. Les forces réunies de ces chefs leur suffisent à peine pour résister aux attaques furieuses des Makouas.

A la force corporelle des Makouas, on peut ajouter la difformité de leurs traits qui accroît infiniment la férocité de leur aspect. Ils aiment beaucoup à se tatouer, et ils font l'opération si rudement qu'ils en élèvent les marques à un huitième de pouce au-dessus de la surface de la peau. Ils aiment surtout à faire descendre une ligne depuis le sommet du front jusqu'au bas du menton, et le long du nez. Ils coupent cette ligne à angles droits par une autre qui va d'une oreille à l'autre. Ils dentèlent ces lignes de telle sorte, que la peau de leur visage paraît former quatre parties consues ensemble. Ils taillent leurs dents en pointes, de façon que tout le ratelier a l'air d'une scie grossièrement faite ; et ce qui est très-surprenant, cette opération ne nuit ni à la blancheur ni à la durée des dents. Les Makouas sont aussi fort ca-

pricieux dans la manière d'arranger leurs cheveux. Quelques-uns les rasent d'un côté seulement, et d'autres, des deux côtés, ceux-ci laissant une sorte de crête qui va depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque du cou. Enfin quelques-uns se bornent à conserver une touffe de cheveux au toupet. Tous se percent le cartilage du nez pour y suspendre des ornemens en cuivre ou en os. Je ne connais aucune espèce d'hommes qui ait la lèvre supérieure aussi avancée; et les femmes croient que c'est une marque de beauté si importante, qu'elles prennent soin de se l'allonger en introduisant au milieu une petite pièce ronde, d'ivoire, de bois ou de fer. La tournure des femmes approche de celle des Hottentotes; car elles ont l'épine du dos courbée et tout *l'arrière train* fort saillant. Pour tout dire enfin, il n'est pas possible de concevoir un objet d'un aspect plus rebutant que celui d'une femme de moyen âge, appartenante à une tribu des Makouas.

Tout indomptables que les Makouas se montrent dans leur état sauvage, ils deviennent serviables et dociles, lorsqu'ils sont réduits en esclavage; et même, lorsqu'on leur a rendu en partie la liberté en les enrôlant comme soldats, ils font des progrès rapides

dans le maniement des armes, et l'on peut se reposer sur leur fidélité. Parmi d'autres recherches que je fis à leur sujet, je fus curieux de savoir s'ils ont quelque idée d'une divinité. Si cela est, il faut que cette idée soit obscure ; car ils n'ont pour la rendre d'autre mot que *Wherimb* qui signifie aussi le ciel. Cette remarque est également applicable aux Monjous qui se servent du mot *Molungo*, le ciel, pour exprimer leur notion imparfaite de la divinité.

Les Makouas aiment passionnément la musique et la danse, et le son du tom-tom suffit pour les égayer ; cependant leurs tons et leurs mouvemens monotones, comme ceux de tous les sauvages, fatiguent bientôt l'attention d'un Européen. Ils ont un instrument favori nommé *ambira*, qui rend des sons fort simples, quoique harmonieux. Lorsqu'il se trouve entre des mains habiles, on croirait entendre des variations exécutées sur des cloches. Il est formé par un certain nombre de barres de fer, fortement trempées, minces, de longueur inégale, et mises en rang dans un morceau de bois creux, d'environ cinq pouces carrés, fermé de trois côtés, et sur lequel on joue généralement avec un tuyau de plume. Un de ces instrumens que j'ai rap-

porté en Angleterre a vingt barres. Purchas en décrit un qui n'a que neuf barres, et qui diffère aussi à quelques autres égards de celui dont je viens de parler. « Ils ont, dit-il, un autre » instrument, appelé *ambira*, entièrement » composé de verges de fer, plates et étroites, » longues d'une palme et trempées dans le » feu, de façon à rendre différens sons. Elles » sont au nombre de neuf, et disposées sur » un seul rang dans un morceau de bois creux, » comme dans le manche d'une viole. Ils » jouent dessus avec les ongles de leurs pouces, » qu'ils laissent croître en conséquence, et » ils s'en acquittent avec autant de légèreté » que nos joueurs d'épinette. »

J'ai donné dans l'appendice un vocabulaire de la langue des Makouas, auquel j'ai joint, sur une autre colonne, celui de la langue des Monjous, peuple au sujet duquel j'ai fourni le peu de renseignemens qu'il m'a été possible de me procurer (1). Il me reste à remarquer que ces derniers paraissent être d'un caractère plus doux que les Makouas; mais

(1) Je vis bien que quelques colons étaient fort inquiets des recherches que je faisais sur les naturels du pays, et si le gouverneur ne les avait pas favorisées, on m'aurait permis à peine de leur parler.

peut-être ne m'ont-ils paru tels que parce que ceux que j'ai vus étaient des trafiquans. J'ai aussi donné quelques mots empruntés à Jean dos Santos (1) qui les dit être de la langue qu'on parle généralement à Zimbaoa, capitale du Quiteve, ou comme on l'appelle communément de l'empereur du Monomotapa.

Le 7 *septembre*, le gouverneur vint à Mesuril pour examiner l'état de la péninsule de Cabaceiro, et il me permit, de la manière la plus polie, de l'accompagner. La colonie de Mozambique dépend uniquement de ce territoire pour ses subsistances, à l'exception de celles qu'elle tire de quelques terrains isolés que les Maures cultivent à Loumb, de l'autre côté de la baie. La péninsule a environ onze milles de long sur quatre de large, et elle est jointe au continent par une bande de terre d'environ un mille de largeur, et appelée *Soué-Souah*, expression arabe signifiant à peu près *qui a la mer de deux côtés*. Si l'eau était profonde de chaque côté de cet isthme, il serait facile de le mettre à l'abri de toute attaque du côté de terre; mais par malheur, il y a du côté du sud, une large crique dont le sable

(1) *Histoire de l'Ethiopie Orientale* par le Père Jean dos Santos, traduite du portugais par Charpy. Paris, 1684.

reste à découvert à la basse marée, ce qui laisse exposée à une attaque une ligne d'environ quatre milles de longueur. Pour la défendre, on a construit sur une langue de terre près du village de Mesuril, un fort qui couvre un emplacement considérable, et renferme une chapelle sous l'invocation de Saint-Jean, et au-dessus de laquelle s'élève une tour avec un canon pour protéger les ouvrages. Ceux-ci sont dans le plus mauvais état, et garnis de quelques pièces de canon rouillées, qui ne pourraient être de quelque utilité sans un miracle. De plus, la situation du fort est mal choisie. On eût pu élever à moins de frais, des tours tout le long de la ligne; et le gouverneur m'en parut tellement convaincu qu'il me dit que, s'il le pouvait, il en mettrait le projet à exécution avec les nombreux matériaux que le fort même pourrait fournir.

Le village de Mesuril, tant à cause du voisinage de la maison du gouverneur, que par rapport à la sûreté que le fort est censé lui procurer, est la résidence favorite des colons qui, en conséquence, y ont élevé un grand nombre de belles maisons. Toutefois étant situé au milieu d'un bois de cocotiers, dont rien ne restreint la vigoureuse végétation, il

doit être mal sain. Les villages de Mapeita, de Cabaceiro et de Soué-Souah, sont construits comme celui de Mesuril, mais sur un emplacement moins vaste, et ils sont entourés de plantations semblables à celle du signor Montèro, que j'ai déjà décrite. Une grande partie des terres restent toujours en friche; mais elles offrent des pâturages à de nombreux troupeaux de bétail et à quantité de porcs dont les habitans favorisent la multiplication, parce qu'ils les élèvent ainsi sans peine.

Dans nos différentes excursions, nous nous arrêtions fréquemment chez des planteurs, pour nous rafraîchir. Quand nous étions seuls, nous les trouvions très-polis et très-attentifs, et ils n'exigeaient aucun paiement pour ce qu'ils nous fournissaient. Les rafraîchissemens qu'ils nous offraient généralement consistaient en manioc rôti, et en lait de coco. Le premier ressemble pour la saveur à l'igname, et l'autre, lorsque la noix est à demi-mure, fait une liqueur très-agréable et très-rafraîchissante, surtout après la fatigue que cause l'exercice dans un climat chaud. Nous ne vîmes que peu de dames, et si l'on peut juger de la beauté des autres par celles que nous eûmes le bonheur de contempler, je ne crains pas de dire que leurs charmes sont peu

appropriés au goût d'un Anglais. En général, elles sont maigres, pâles, affaiblies par le climat, et elles ont cette inertie qui résulte ordinairement d'une longue résidence dans les pays situés entre les tropiques. De plus, elles négligent fort leur toilette, excepte lorsqu'elles doivent paraître en public, et de même que les femmes des planteurs hollandais de l'intérieur du cap, elles vont sans bas. Comme celles-ci, elles aiment beaucoup à fumer, et se livrent sans gêne à cette sorte de plaisir. Cependant elles sont vives, et ont une conversation fort animée.

La nourriture habituelle des planteurs est extrêmement grossière, et c'est en grande partie à cela qu'on doit attribuer les maladies qui règnent parmi eux. On couvre la table d'une profusion de viandes bouillies, principalement de bœuf et de porc. Elles sont servies pêle-mêle avec des légumes sur le même plat, et sans aucune de ces précautions pour la propreté, qu'on remarque à la table des classes même les plus pauvres en Angleterre. Les autres mets nagent dans une grande quantité d'huile, qui n'est pas remarquable par la pureté. Il paraît que c'est la coutume de manger vîte et de boire de même, pour passer plutôt dans une autre pièce.

Quant à l'importance que nous attachons à notre manière de prendre nos repas, on peut dire qu'elle tient du préjugé. L'Hindou qui mange pour ainsi dire en secret, l'Arabe qui n'a qu'un seul mets, outre lequel il ne prend de nourriture que comme le font les troupeaux, et l'Abyssinien avec son morceau de viande crue, se vantent autant de leur manière de vivre que les Européens de la supériorité supposée de la leur. J'avoue que m'étant conformé à la plupart des coutumes des pays que j'ai visités, j'ai éprouvé presque autant de répugnance à revenir à la forme ennuyeuse d'un repas anglais que m'en a causé la grossière simplicité qui règne dans les repas des peuples que je viens de nommer. La coutume qui condamne à l'ennui de se tenir, durant trois heures, dans une position gênée pour satisfaire son appétit, avec une multitude de viandes diverses, peut justement paraître à un sauvage tout aussi déraisonnable que sa façon de vivre, simple et grossière le paraît à notre goût raffiné.

Le 8 *septembre* étant un jour de fête (la nativité de la Vierge), j'accompagnai le gouverneur et les personnes de sa maison, à la messe qui fut dite dans une chapelle attenante à l'hôtel du gouvernement. Nous nous

plaçâmes dans une galerie où il y avait des siéges pour toute la compagnie et pour l'évêque. Celui-ci qui revenait d'une partie de chasse, était en demi-bottes et avait des bas rouges d'écarlate (probablement violets), ce qui nous parut assez singulier. Il n'y avait qu'une dame; elle était somptueusement vêtue, et avait deux esclaves noires à sa suite. Ces diverses personnes et un détachement de troupes africaines, dont la conduite me parut fort décente, composaient toute l'assemblée. Après la messe, j'examinai la chapelle, qui me parut simple et propre. Il n'y avait que deux tableaux, l'un desquels était au-dessus de l'autel (1), qui en de certaines occasions est éclairé par une infinité de cierges.

(1) Près de l'autel on lit l'épitaphe suivante, inscrite avec élégance:

D. Annæ candidæ
Uxori suavissimæ
Animæ que dimidium meæ
D. Diego. de Souza,
Regis a concilio,
Et Africæ Orientalis prorege,
In sui amoris
Et pietatis signum
M. H. C.
A. D. 1793. — Die 17 octobris.

Ce titre de vice-roi de l'Afrique Orientale est ici digne de remarque, en ce que ce n'est point celui que doit pren-

A peu de distance de la chapelle est une maison où l'évêque réside ordinairement. Elle appartient à l'ordre de Saint-Jean de Dieu, qui a dans l'île un monastère servant d'hôpital, et où il n'y a plus que deux religieux.

Le 9 après midi, nous traversâmes l'isthme de Soué-Souah ; et nous visitâmes un village du même nom, où deux Arabes, décorés du titre de princes, attendaient le gouverneur pour le saluer. Le peu d'égards qu'on avait pour ces illustres personnages, dont la suite était fort peu nombreuse, attestait l'état de dégradation où ils sont maintenant réduits, et la folie des Portugais en conférant jadis de pareils titres. Le soir, nous retournâmes, à la lueur des flambeaux que tenaient négligemment nos porteurs qui, en traversant un djengle de hautes herbes, y mirent le feu en plusieurs endroits. La flamme s'étendant avec rapidité, produisit entre les arbres, des effets de lumière très-pittoresques. A notre arrivée les banians donnèrent au gouverneur, un *nautch*, qui fut exécuté par deux jeunes Indiennes, et qui parut amuser infiniment les spectateurs, peut-être parce qu'ils ne connais-

dre aujourd'hui le gouverneur de la colonie. Son véritable titre est *governador e capitaõ general do est° de Mosambique*, *rios de Senā et Sofala*.

saient pas la manière dont ces sortes de ballets sont exécutés dans l'Inde.

Le 10 au matin, j'allai de bonne heure faire visite à l'évêque, qui était déjà à la chasse. L'ameublement de ses appartemens me divertit beaucoup. Quatre cages remplies de différentes espèces d'oiseaux à ramage, étaient attachées au mur; et au-dessus des portes des chambres à coucher il y avait deux beaux tableaux de Sainte-Cécile, auxquels deux estampes anglaises, représentant l'une Cupidon désarmé et l'autre Cupidon vengé, servaient de pendans. Peu de temps après, l'évêque revint, tenant d'une main son fusil et de l'autre deux perdrix (*perdrix rubricolla*) et plusieurs tourterelles qu'il venait de tuer. Comme il savait que je desirais de recueillir les raretés du pays, il me fit présent des deux perdrix et d'un gros poisson suceur, d'une espèce qui n'a pas encore été décrite exactement (1), et que venait d'apporter un pêcheur. Tous les colons à qui j'en ai parlé, m'ont tous assuré que ce poisson était employé sur la côte à prendre des

(1) Ce poisson se rapproche de la description faite de l'*échénéis naucrate*, par le docteur Shaw ; mais les barres qui marquaient la tête de plusieurs individus que j'ai examinés ensuite, variaient en nombre de vingt-quatre à trente-six ; et tous avaient la queue en forme de croissant.

tortues. On l'entoure d'une ligne fixée au bateau. Il s'élance et s'attache ensuite par son bouclier à la coquille inférieure de la première tortue qui se trouve sur l'eau, ce qui l'empêchant de plonger, permet au pêcheur de s'en saisir. On suppose, ainsi que le remarqua l'évêque, que c'est le sentiment de sa propre conservation qui porte le poisson à s'attacher à la tortue qui, une fois maintenue de la sorte, peut rarement s'échapper, tant la force de l'autre est grande (1). Ce rapport me parut presque incroyable et même extravagant; mais ce n'est rien en comparaison des contes que fait Pline d'une autre espèce du même poisson, contes parmi lesquels celui « d'avoir arrêté une galère conduite par quatre cents rameurs, et portant à Antium le prince Caïus » n'est pas le moins remarquable. De là vient le nom latin de *remora* donné à ce poisson. (*Vide C. Plinii Nat. Hist. l. XXXII, cap. I.*)

Le 11, nous quittâmes Mesuril et nous re-

(1) Je n'ai su, qu'après avoir composé le paragraphe ci-dessus, que le docteur Shaw a retracé cette manière de pêcher (p. 209, vol. IV, part. I), sur le témoignage du comte de Lacépède, qui cite un manuscrit de Commerson *, ce qui tend au moins à prouver que le fait est cru généralement parmi les Portugais.

* Voyez le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle* (de Déterville) au mot *échénéis naucrate*. (*Note du traducteur.*)

tournâmes à Mozambique par la voie de Cabaceiro. Chemin faisant, nous remarquâmes plusieurs arbres d'une espèce curieuse, appelée *malumpava* (espèce d'*adansonia*), qui paraît épuiser dans le tronc toute sa force de végétation, et qui, vu sa grosseur, pourrait à juste titre être appelé l'*arbre éléphant;* car quelquefois il n'a pas moins de soixante et dix pieds de circonférence, quoiqu'à proportion il ait peu de branches et de feuilles. J'en mesurai un de pareille grosseur, qui croissait dans un hallier écarté, et sous lequel j'avais remarqué, non sans surprise, plusieurs crânes humains et quelques ossemens accompagnés de petits vases à boire, le tout placé sur une couche grossière. Les Portugais ne pûrent m'expliquer ce fait singulier; mais je conjecturai que ce lieu avait servi de sépulture ou de cimetière à quelques-uns des naturels du pays, les Kafres (*Voy.* le Voyage de Barrow), ainsi que d'autres nations d'Afrique, ayant coutume d'exposer ainsi leurs morts. Le passage suivant que, depuis notre retour, j'ai trouvé dans le recueil de Purchas, confirme d'une manière satisfaisante ma conjecture. L'auteur qu'il cite, parlant d'une tribu d'Africains qui habitait la côte, dit : « Lorsque l'un » d'eux vient à mourir, les parens, les amis, les

» voisins se rassemblent autour de lui, pous-
» sent des gémissemens, l'arrangent sur la
» natte ou le siége, (espèce de couche gros-
» sière), sur lequel il a rendu le dernier sou-
» pir, et s'il a des habits, ils l'enveloppent
» dedans, sinon ils le laissent nu. Ils creusent
» une fosse dans le désert, et mettent à côté
» du défunt, un peu de maïs et un vase d'eau,
» pour qu'il mange et boive durant son voyage
» en l'autre monde (1). Sans plus de céré-
» monie, ils le couvrent de terre, et placent
» sur la fosse, la natte ou le siége sur lequel
» on l'a apporté, et qu'on laisse se détruire,
» quoiqu'il puisse être neuf; car on consi-
» dère comme un sinistre présage, de toucher
» un siége sur lequel une personne est morte.
» Les chrétiens étaient tout aussi supersti-
» tieux à cet égard......... ».

On voit à Cabaceiro une très-belle maison, appartenante au signor Aranjo, qui, lorsque je la visitai, la faisait prudemment entourer d'un très-haut mur, pour la mettre à couvert des incursions des Makouas. Le rivage, du côté de la baie, est plat et entrecoupé

(1) Les Indiens des environs de Lima ont une coutume absolument semblable, et un Anglais qui réside à Londres, possède quelques vases qui ont servi à l'usage dont il est fait mention ci-dessus.

d'un grand nombre de criques et d'échancrures, dont le fond de sable demeure à sec, à la mer basse. Je les parcourus plusieurs fois, pour chercher des productions marines, et jamais je n'en ai trouvé une si grande variété sur aucune côte. Les étoiles et les fleurs de mer étaient d'une beauté remarquable, et plusieurs brillaient des plus vives couleurs. Il y avait aussi plusieurs sortes d'éponges très-curieuses; et le sable était couvert de moules, de crabes et d'autres coquillages marins. On trouvait dans les eaux basses différentes espèces de priapes et de mollusques. Ceux-ci, quoique fort beaux, ne pouvaient se conserver; car ils se dissolvaient aussitôt qu'ils étaient exposés au soleil ou qu'on les plongeait dans l'esprit de vin. On voit toujours, à la mer basse, un grand nombre d'esclaves, hommes, femmes et enfans, occupés à chercher des coquillages; et le produit de leur peine constitue leur principal moyen d'existence. Le tableau mouvant que formaient ces figures, errant le soir sur la grève, à la lueur des flambeaux, était des plus singuliers; et lorsque la lune paraissait entre les arbres, et que les masses de lumière produites par les torches qu'on portait çà et là, étaient réfléchies par les eaux, l'illusion était

des plus extraordinaires et presque magique.

Quelques-uns des pêcheurs usent de paniers d'osier qui ressemblent à ceux avec lesquels nous prenons des anguilles. On les pose un peu au-dessous de la marque de la basse mer, le flot les couvre ensuite, et lorsqu'il s'est retiré, il est rare qu'on ne les trouve pas remplis de petits poissons. Il est à remarquer que le Périple fait mention de cette manière de pêcher, comme étant en usage à Rhapta; mais comme elle est pratiquée tout le long de la côte, elle ne peut servir à fixer la position de cette place. L'espèce d'huitres qu'on prend sur la même côte, est celle qui est appelée *marteau*, et l'on dit qu'elle donne une perle d'une valeur considérable. Cependant nous n'en avons jamais pu trouver une seule, quoique nous ayons ouvert un grand nombre d'huitres de cette sorte.

Partout où les productions marines sont nombreuses, on peut généralement s'attendre à voir une grande variété d'oiseaux. En conquence, la grève était couverte de flammans, de becs en cuiller (ou savarous)*, de hérons d'une grosse espèce, de courlis, de bécassines et d'alouettes des sables, outre plusieurs espèces de mouettes.

CHAPITRE II.

Précis historique de la colonie de MOZAMBIQUE. — Description des établissemens fondés sur le ZAMBEZÉ. — QUILIMANCI, TÈTÉ, SENA, MANIKA et les mines d'or. — Manière de trafiquer avec les indigènes. — Juridiction des PORTUGAIS le long de la côte. — Importance supposée de leurs établissemens. — Décadence de ceux-ci. — Portrait des MARATIS ou pirates de MADAGASCAR. — Leurs invasions des îles de COMORRE et QUERIMBO. — Effets de l'abolition de la traite des nègres par les Anglais, sur le commerce de MOZAMBIQUE. — Etat actuel de ce commerce. — Départ de la MARIAN pour la MER ROUGE.

AVANT de quitter Mozambique j'en retracerai briévement l'histoire, que je ferai suivre de quelques remarques sur l'état présent de cette colonie.

Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance et l'arrivée des Portugais dans les mers de l'Orient, on n'avait en Europe que des notions très-imparfaites de la côte de Mozambique, notions qui étaient tirées entièrement des récits vagues de Ptolémée, et de la notice obscure qu'en donne le Périple de la mer

5*

Erythrée. La chose est évidente, d'après une carte curieuse que j'ai sous les yeux (1), et qui étant dressée uniquement d'après ces autorités, conserve toutes leurs erreurs. Il est certain que depuis plusieurs siècles, les Arabes connaissaient les ports de la côte de Mozambique, et savoient de quelle importance ils étaient; car ils avaient fait sur le continent et sur quelques-unes des îles voisines, des établissemens qui en mettaient à leur disposition les ressources et le commerce. Mais leurs connaissances à ce sujet étaient totalement ignorées en Europe, et même la plupart des renseignemens que nous avons tirés d'eux ensuite, sont comme la géographie arabe en général, superficiels, confus et tracés d'après un examen très-inexact de la situation, tant positive que relative, des pays auxquels ils se rapportent.

La description suivante, qui est une des plus anciennes qu'ils aient faite, et qui l'a été par Zeïn ed-dyn Omar.... êbn âl Ouardy, est la plus intéressante que je connaisse; et comme je crois qu'elle n'a pas encore été traduite, je pense qu'elle sera agréable au lecteur. J'en

(1) *Tabula quarta de Africâ in géographiâ di francesco Berlinghieri fiorentino*, publiée, selon J. C. Brunct, dans son *Manuel du Libraire*, vers l'an 1480.

dois la traduction à un ami, qui l'a faite sur trois manuscrits du *Khérydet al-adjâïb oué ferydét algharâïb*, ouvrage que j'ai rapporté d'Arabie, et qui a été composé par l'auteur que je viens de nommer.

« La terre de Zindje est située à l'opposite du
» Sind. La mer de Perse s'étend, dans toute sa
» largeur, entre ces deux contrées. Les habitans
» du Zindje sont des nègres de l'espèce la plus
» noire. Ils sont idolâtres, endurcis à la fatigue
» et braves, et ils combattent montés sur des
» bœufs, leur pays étant dépourvu de che-
» vaux, de mulets ou de chameaux. « J'ai vu
» leurs bœufs, dit Maçoudy (1), s'agenouiller
» comme les chameaux pour être chargés, et
» ils marchent aussi vîte avec leurs fardeaux. »
« Les habitations de ce peuple s'étendent de-
» puis l'extrémité du golfe (probablement de-
» puis le Cap Gardafui) jusqu'à la terre basse
» de l'Or. (*Sofalat-il dhéheb*). C'est un vaste
» pays qui abonde en or, en grains et en diver-
» ses productions naturelles très-précieuses.
» Les villes sont fort peuplées, et toutes sont
» situées sur le bord d'une rivière. Les zendjy
» ne savent ce que c'est que la neige et la pluie,
» ce qui est ordinairement le cas dans le pays

(1) Cet auteur a composé son *Traité de Géographie* dans la 336e année de l'hégyre (D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*)

» des noirs. Ils n'ont point de vaisseaux; mais » les marchands viennent dans des navires » d'Ummaum, leur acheter leurs enfans, qu'ils » revendent ensuite en différentes contrées. » Les Zindjy sont extrêmement nombreux, » quoiqu'ils manquent des moyens de faire la » guerre. On dit que leur roi marche au com- » bat, suivi de trois mille hommes montés sur » des bœufs. Le Nil se partage au-dessus de » leur pays, à la montagne de Muksim. La » plupart d'entr'eux se taillent les dents en » forme de pointe. Ils font un trafic en dents » d'éléphans, en peaux de panthère et en soie » Ils ont des îles dans la mer, d'où ils tirent » des cauris qui leur servent de parure et » de monnaie (1). Près de ces îles gît la terre » des Dum-a-Dum. (Il s'agit certainement ici » des Gallas.) Elle est située sur le Nil, bornant » le territoire des Zindjy. Les habitans sont des » infidèles et ce sont les tatares des nègres. Ils » forment des tribus sauvages de pillards, qui » s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent, cho- » ses et hommes. Le fleuve se divise dans leur » pays. Un bras coule vers l'Egypte et l'autre

(1) La plus grande partie de cette description est toujours applicable aux tribus des nègres qui résident sur la côte.

» va jusqu'au pays des Zindjy (1). Sofalat-il
» dhéheb confine aux limites orientales de ce
» pays. C'est une contrée fort étendue, où l'on
» trouve des mines de fer que les indigènes
» exploitent, et dont ils vendent le fer aux
» négocians de l'Inde, qui le payent cher,
» parce qu'il est plus dur et d'une meilleure
» trempe que celui de leur propre pays. Ceux-
» ci le purifient et en font de l'acier qu'ils
» transforment en lames, dont le tranchant ne
» s'émousse point. Les indigènes en font aussi
» des épées et d'autres armes offensives. La
» production la plus remarquable de cette
» contrée, est l'or natif, qui se trouve en
» grains du poids de deux ou trois metscal (2);
» et cependant les indigènes portent généra-
» lement des ornemens de cuivre aux bras. »

Il paraît par cet extrait qu'un commerce direct entre l'Inde et cette côte fut établi de très-bonne heure, et que ce premier pays recevait du fer de Sofala, particularité assez étrange, mais non incroyable, vu qu'il se

(1) Je pense qu'il s'agit du Nil el Mouqeddès (ou la rivière de Magadasho) qui a sa source dans la même chaine de montagne que l'Abaïd, ou le Nil d'Egygte.

(2) C'est probablement le metigal, dont on se sert toujours pour peser l'or à Mozambique, et qui est de 108 grains.

trouve toujours une grande quantité de fer dans l'intérieur des terres. D'ailleurs l'adresse que plusieurs des tribus septentrionales des Kafres montrent à travailler ce métal, est une chose bien connue.

Lorsqu'au commencement du seizième siècle (1), les Portugais examinèrent la côte, ils la trouvèrent tout entière en la possession des Arabes; mais la réputation des mines d'or et la commodité des ports, comme points de relâche pour les vaisseaux occupés au commerce de l'Inde, les portèrent bientôt à expulser ou à soumettre ces premiers colons. Leur supériorité dans l'art de la guerre leur fit exécuter promptement ce projet. En 1505-6, ils obtinrent par trahison la permission de construire le fort de Sofala. Vers le même temps, ils firent la conquête de Quiloa, et ils y élevèrent un fort; et en 1508 (*vide Marmol*, p. 129, ch. XXXVI) (2) ils fondèrent sur l'île de Mozambique, celui que

(1) La découverte eut lieu en 1497-8; mais ce ne fut que plusieurs années après que les Portugais entreprirent de faire des établissemens.

(2) C'est par erreur qu'il est dit dans *Purchas* (vol. II, p. 1534), que ce fort a été érigé en 1558, ce qui ne pourrait être; car *L. Barthema* (Voy. son *Journal*), l'a vu construire en 1507.

j'ai déjà décrit. Ils se mirent aussi à envahir successivement les possessions musulmanes de la rivière de Zambezé, qui conduit aux marchés où se vend l'or, dans l'intérieur des terres; et en 1569, ou environ, ils la purgèrent entièrement d'Arabes, en mettant à mort, ou, pour parler plus franchement, en assassinant tous ceux qui étaient restés, et qu'ils accusèrent d'avoir tenté d'empoisonner quelques chevaux appartenans aux Portugais, qui se proposant de faire une incursion dans l'intérieur du pays, ne voulurent pas laisser des Arabes derrière eux. Telle paraît du moins avoir été la cause de cet attentat.

Ce serait un travail aussi ingrat que pénible de suivre les peuples européens au milieu des scènes de carnage par lesquelles ils ont établi leur domination dans leurs possessions lointaines; il suffira de faire remarquer que les moyens employés dans l'orient par les Portugais, ne le cédèrent pas en atrocité à ceux que les Espagnols ont mis en usage dans l'occident. Le succès cependant ne fut pas le même. Les naturels de l'Afrique n'étaient pas d'un caractère assez doux pour ramper aux pieds d'un peuple usurpateur, ou pour céder leur pays sans livrer de combat, comme les faibles habitans de l'Amérique méridionale.

Au contraire, depuis la première tentative d'envahissement, ils entretinrent un état de guerre qui, s'il ne fut pas toujours couronné par le succès, mérita du moins de l'être. Ils combattaient, puis se retiraient; ils abandonnaient leurs bourgades et leurs plantations aux ravages de l'ennemi; mais à l'instant où celui-ci cessait la poursuite, ils revenaient avec une vigueur nouvelle à l'attaque, et lui faisaient payer cher les dégâts qu'il avait commis. Par ce prudent système de défense, ils empêchèrent leur pays d'être subjugué totalement; et les expéditions des Portugais pour parvenir aux mines d'or, ce qui était leur objet principal, échouèrent toutes.

La plus audacieuse de ces entreprises fut faite en 1570, du commandement exprès de Sébastien Ier., par Baretto qui, à cet effet, fut nommé gouverneur-général de Mozambique (1). Il partit de Sofala, à la tête d'un puissant armement, dans le dessein de pénétrer dans le pays de Chikanga et de s'emparer des mines de Manika. Pour y parvenir, il fal-

(1) Ce récit est extrait principalement de *Marmol et de J. dos Santos;* mais il est présenté sous un point de vue différent. Le dernier de ces écrivains est le plus vil adulateur de la Cour, et il donne les éloges les plus outrés à chaque exploit de Baretto.

lait traverser les états et passer près de la capitale du Quitéve (1), ou chef principal du pays, dont le pouvoir s'étendait depuis Sofala jusqu'à l'angle fait par la courbure de la rivière de Zambezé.

Ce pays est communément appelé Monomotapa ; et les auteurs qui en ont parlé l'ont fait d'une manière fort obscure, en ce qu'ils ont confondu les noms des districts avec les titres des souverains, appelant indistinctement ceux-ci Quitéve, Monomotapa, Benemotapa, Benemotasha, Chikanga, Manika, Bokaranga et

(1) Voyez relativement à ce souverain et aux mœurs de ses sujets, *l'Histoire de l'Ethiopie*, par *Jean dos Santos*, Paris 1684, et *Purchas*, vol. II, p. 1537. A beaucoup d'égards, les mœurs de ce peuple paraissent ressembler à celles des Abyssiniens. Le roi, pour marque de distinction, porte sur le front une corne d'une espèce singulière. Si un prince a éprouvé la moindre mutilation, il est considéré comme incapable de régner. On célèbre, à la mort du monarque, une fête appelée pemberar, qui ressemble beaucoup au toscar des Abyssiniens, et qui se termine de même par la débauche. Les naturels du Monomotapa ont également différentes modes d'arranger leurs cheveux. Leur manière de chasser est la même. Ils sont gouvernés par des chefs qui ont une juridiction indépendante du roi. Leur procédure est sommaire. Ils achètent leurs femmes, comme c'est toujours la coutume en Abyssinie ; ils les portent chez eux sans s'arrêter, et les amis du nouvel époux lui font des présens.

Mokoranga, etc. Il paraît que le titre du souverain était Quitéve, et le nom du pays Motapa, auquel on a ajouté Mono, comme dans Monoemougi et plusieurs autres noms de lieux situés sur la côte; qu'au-delà est un district appelé Chikanga, qui contient les mines de Manika, et que les autres noms ne sont applicables qu'à de petits districts qui alors étaient sous la domination du Quitéve.

Ce monarque rassembla sur-le-champ des forces pour s'opposer à la marche de Baretto, et surtout l'empêcher de gagner Chikanga, de peur que le roi de ce district, qui était son ennemi déclaré, ne se joignît aux Portugais. Ayant reconnu dans deux ou trois escarmouches, l'infériorité de ses troupes, il prit la résolution plus sage de se replier devant l'ennemi, de le harceler dans sa marche, et de détruire les plantations pour lui couper les vivres. Les Portugais s'étant approchés de Zimbaoa sa capitale, le Quitéve se retira dans une forêt voisine, et en même temps ses sujets tuèrent un grand nombre de traîneurs.

Baretto, fort contrarié par ce système de guerre et par l'évacuation totale de Zimbaoa, brûla cette ville, et marcha vers Chikanga, dont alors le roi était musulman. Ce prince accueillit favorablement, en apparence, les

Portugais qui ne commettaient aucun acte d'hostilité envers lui, et qui se disaient ses amis. Cependant, quoiqu'il leur eût promis de les recevoir dans ses états, pour y trafiquer, il les satisfit peu relativement aux mines, ce qui est évident d'après cette déclaration faite pour couvrir leur mécontentement, « que les risques à courir, pour se procurer l'or, et les travaux nécessaires pour le purifier, n'étaient pas suffisamment compensés par le produit. » Ayant manqué de la sorte l'objet de leur entreprise, et perdu un grand nombre d'hommes (1), ils songèrent à faire retraite, et ils eurent le bonheur d'y parvenir, en concluant, avec le Quitéve, un traité par lequel *ils s'engagèrent à lui payer à l'avenir, un tribut annuel de deux cents pièces de toile, pour obtenir le passage à travers ses états.* Ainsi prit fin ce que J. dos Santos appelle « la glorieuse expédition du » grand Baretto, dont les hauts faits excitent

(1) On trouve la remarque suivante dans l'*Histoire d'Afrique*, par *Pory* : « Leur armée, qui s'était montrée » si formidable à un puissant monarque, fut détruite en » cinq jours par l'intempérie de l'air, qui est fatal aux » Européens. » On peut mettre en question si ce ne fut pas par une maladie épidémique.

» au plus haut degré l'envie des autres na-
» tions. »

La seconde expédition se termina d'une manière bien plus fâcheuse encore. Elle partit de Sena sur la rivière de Zambezé, et elle était dirigée contre les Mongas, que je suppose faire partie de ce peuple dont j'ai déjà tracé le portrait sous le nom de Monjous. Je suis porté à faire cette supposition, non-seulement par la similitude des noms, mais par l'affinité de la langue des Mongas, telle que nous l'a transmise Jean dos Santos, avec mon vocabulaire monjou, particularite qui me fait croire que cette langue pourrait bien être parlée dans tous les états du Quitéve. Après un combat sanglant, les Mongas furent défaits, ce qui fut dû à leur confiance dans les promesses d'une vieille femme qui se disait socière, et qui à la première décharge fut tuée par un boulet de canon, mort dont le général portugais fut si enchanté, qu'il détacha de son cou une chaîne d'or, et qu'il la donna au canonnier. Le résultat de cette victoire, qui fut chèrement payée, fut une trève en vertu de laquelle les Portugais furent admis dans le pays. Ils purent alors en examiner jusqu'à un certain point l'intérieur, et pour la première fois ils traversèrent la forêt de

Lupata (1), qu'ils eurent la folie de nommer « *l'Epine du monde*, à cause des hauts et ter» ribles rochers dont elle est entourée, et qui » paraîssent, aussi bien que les arbres, cacher » leurs cîmes dans les nuages. » Cette description, probablement exagérée, est ce qui a enfanté cette formidable chaîne de montagnes qui, depuis, a fait l'ornement de toutes les cartes d'Afrique, exemple remarquable de l'inconvénient qui peut résulter d'un nom mal appliqué dans l'origine.

De Lupata les Portugais s'avancèrent vers l'est, dans l'espoir de parvenir aux mines d'argent de Chikova ; et comme ils longèrent dans leur marche la rivière de Zambezé, ils rencontrèrent peu d'obstacles, les indigènes s'étant retirés dans les forêts. Cependant toutes leurs recherches furent infructueuses, et leur chef fut à la fin, dit-on, trompé ingénieusement par un des naturels qui enfouit de l'argent dans la terre et persuada aux Portugais que c'était une mine. Bientôt ne pouvant plus maintenir dans le pays des troupes en nombre assez considérable, ils se retirèrent à Sena, laissant dans un fort construit à Tèté, deux

(1) On en trouve une description curieuse dans *Purchas*, part. II, 1547 (Voy. l'*Appendix*.)

cents hommes, qui eurent ordre de poursuivre indéfiniment les recherches. Ce fut vainement; car tout le détachement, avec son chef Antoine Cardosa d'Almeyda, fut attiré dans une embuscade, d'où il ne revint pas un seul homme.

Depuis ce temps, les Portugais ont preque toujours été réduits à se tenir sur la défensive, à se contenter, comme les Arabes, leurs prédécesseurs, de faire le commerce d'une manière plus paisible, et de maintenir leur influence en opposant les unes aux autres les puissances naturelles du pays, et en se bornant à la possession de la côte et de la ligne formée par la rivière de Zambezé. Pour conserver ces avantages, ils eurent même plusieurs luttes à soutenir, principalement dans les années 1589 et 1592 (1), qu'ils furent attaqués sur les bords du Zambezé par la tribu errante et féroce des Muzimbas (2), qui, à ce

(1) *Purchas*, part. II, p. 1554, et l'*Histoire d'Ethiopie*, p. 141.

(2) Ils sont ailleurs appelés Maroucas et leur roi « Gallo » (*Vide Purchas*, part. II, B. IX, p. 1552); et on peut les reconnaître dans les Maracatas, tribu de Gallas, des environs de Mougdasho. Quelques auteurs portugais accusent les Muzimbas d'être antropophages. Il est certain que la chair crue est la nourriture ordinaire de ces Gallas.

qu'il paraît, venait du sud-ouest. Le portrait de ce peuple et le tableau de plusieurs de ses coutumes, de son activité, de sa vie errante, de sa manière de faire la guerre (1), et particulièrement de la direction qu'il a suivie, portent à conclure qu'il se composait de tribus de Gallas; car la dernière fois qu'il est question des Muzimbas, c'est-à-dire lorsqu'en 1593 ils parvinrent à Quiloa, et qu'ils poussèrent ensuite jusqu'à Mélinde, où leurs progrès furent arrêtés par une tribu d'indigènes appelés Mossequeios, et la première fois qu'on entend parler des Gallas, c'est en 1625, que Jérôme Lobo les a vus à Patté. Enfin, c'est environ vers ce même temps qu'ils firent, depuis ce point, leur première irruption en Abyssinie.

Les efforts que les Portugais ont faits pour introduire le christianisme dans le pays, ont

Les esclaves pris dans des vaisseaux français en ont fourni plusieurs fois la preuve à Bombay; mais il n'y en a point qui permette de dire ni qu'ils sont canibales, ni qu'ils sont livrés à l'idolâtrie et à la sorcellerie, comme les mêmes auteurs les en ont également accusés.

(1) Ce sont eux probablement qui ont établi la coutume sauvage de mutiler ceux qui ont été tués sur le champ de bataille, coutume que conservent toujours les Gallas. Elle est représentée sur une planche de la collection de De Bry.

été tout aussi vains que leurs projets de conquête; car, quoique par le moyen d'un fanatique nommé Pierre Gonsalve de Sylva, ils aient obtenu, en 1571, l'accès à la cour de Quitéve (1), et qu'ils aient acquis de l'influence sur l'esprit de ce Souverain, bientôt les trafiquans Musulmans prirent l'ascendant, et Sylva lui-même fut martyr de la cause qu'il avait embrassée. Quant au nombre des indigènes qu'on dit avoir reçu le baptême, il est à craindre qu'il n'ait été fort exagéré, et que les prêtres portugais n'aient fait plus de conversions nominales que de conversions réelles (2).

La courte notice qu'on vient de lire renferme tout ce qu'il m'a paru important de faire connaître concernant ces établissemens et leurs progrès. La description suivante de l'état actuel du Zambezé et des possessions portugaises

(1) *Pory's Africa*, p. 414.

(2) Jean dos Santos assure que « durant les quatre années qu'il fit sa résidence à Sofala, il baptisa 1694 personnes », et les Dominicains ont, dit-on, administré le baptême à 16,000, dans les îles Querimbo, et à 20,000 sur les bords du Couama ou Zambezé. Les Jésuites se vantent d'en avoir baptisé trois fois autant au Japon; mais je m'imagine que les conversions faites par les uns et les autres ressemblent beaucoup à celles des Chingalais, qui assurèrent à M. North, que quoi qu'ils adorassent Jésus-Christ, ils croyaient toujours à Boudah!

situées sur les bords de ce fleuve, terminera d'une manière convenable, je crois, cette partie de ma narration. Je l'ai tirée principalement d'un manuscrit composé par un savant portugais, qui visita le pays il y a peu d'années. Le reste est la substance des renseignemens qui m'ont été communiqués par les négocians de Mozambique; et comme ils s'accordent généralement avec les informations géographiques contenues dans l'excellente carte (1) dressée, d'après les meilleures autorités, par d'Anville, je pense qu'on peut compter sur leur exactitude.

Un vaisseau peut, en trois ou quatre jours, faire voile le long de la côte, depuis l'île de Mozambique jusqu'au port de Quilimanci, à l'embouchure du Zambezé. Il est dangereux d'approcher de ce port sans un pilote; car on ne peut y entrer qu'à la haute marée, et durant la brise de mer, à cause de deux bancs de sable qui sont en avant du mouillage, forment une double barre et rendent la navigation des plus périlleuses. L'ancrage est en face de la petite ville de Quilimanci qui est située sur le continent, à quelques milles en remontant la rive

(1) Cette carte se trouve dans l'édition française des *Voyages de Jérôme Lobo*. Elle est infiniment supérieure à toute autre du même pays, que j'aie vue.

septentrionale du fleuve. Les Portugais y ont une faible garnison, et un entrepôt de marchandises. Les cargaisons sont déposées dans des pinasses et des barques appelées pangayes, le Zambezé n'étant pas navigable pour des navires qui tirent beaucoup d'eau.

Lorsqu'on a fait environ cinq lieues en remontant le fleuve, l'eau devient douce et le courant rapide. Fréquemment on rencontre à ce point des caïmans d'une grosseur considérable, et l'on trouve le cheval marin en dedans de la ligne de l'eau salée. A trente lieues de son embouchure, le fleuve s'élargit extrêmement, et il s'en détache une autre branche qui court vers le sud et est appelée Louabo; mais celle-ci est peu suivie à présent, à cause de la difficulté de la navigation. Cette branche passe pour avoir été plus fréquentée anciennement que le Couama (1); mais de tels changemens surviennent toujours dans les fleuves situés entre les tropiques.

Depuis le confluent de la branche de Louabo jusqu'à Sena, il y a environ trente lieues, ce qui fait la distance de cette place à partir de Quilimanci, d'environ deux cent quarante-sept milles anglais, que, dans la saison la plus fa-

(1) *Purchas, part. II*, 1544.

vorable, on peut faire en dix ou douze jours. Tout le cours de cette partie du fleuve est fort obstrué par des îles, dont quelques-unes sont habitées, et dont quelques autres sont recouvertes par les eaux dans le temps des pluies, ce qui change leur configuration, comme cela arrive aux îles du Gange, et offre de nouveaux passages au courant. La rive gauche est possédée par les Portugais, et la rive droite est habitée par des tribus d'indigènes qui sont indépendantes.

Sena est une grosse bourgade qui est située sur la rive méridionale du fleuve, et contient environ deux mille habitans. Elle est défendue par une bonne forteresse, et gouvernée par un commandant qui aujourd'hui est nommé directement par la métropole. Cet officier commande tous les petits établissemens formés sur le bord du fleuve; mais il est subordonné au gouverneur de Mozambique.

Le marché principal pour la vente de l'or, dans l'intérieur des terres, est Manika, qui se trouve à environ vingt jours de marche au sud-ouest de Sena, et où il se tient annuellement une foire à laquelle les trafiquans se rendent avec leurs marchandises. La première partie du voyage se fait dans un pays soumis à l'influence des Portugais, puis on traverse

des districts qui appartiennent à des tribus indigènes que les trafiquans sont obligés de se concilier par beaucoup de présens. On continue aussi à payer au Quitève un tribut pour la permission qu'il accorde de faire le commerce; et en conséquence il part tous les ans de Sena une députation pour se rendre à Zimbaoa sa capitale (1), où le tribut est déposé aux pieds du prince, qui le reçoit dans le plus grand appareil.

Les indigènes ont deux manières de recueillir l'or. La première consiste à fouiller la terre. Elle exige de grands travaux, ce qui est cause que rarement on la met en pratique aujourd'hui. De l'autre manière, on enlève le sable du lit des torrens et l'on en détache l'or par le lavage, qu'on renouvelle souvent. On dit qu'on en amasse de la sorte une quantité considérable tous les ans, quoique cependant elle décroisse; car en 1593, le gouverneur de Mozambique, Georges Mendez, en recueillit, tant pour lui que pour le vice-roi de l'Inde, pour la valeur de 100,000 cruzades (2); et je ne crois pas qu'on en obtienne actuellement le tiers tous les ans.

(1) Zimbaoa est située, dit-on, à quinze jours de marche à l'ouest de Sofala, et à environ quarante de Sena.

(2) *Purchas, part. II*, 1536.

Les environs de Manika sont extrêmement fertiles et fournissent en quantité du bétail et du grain. Le pays est fort montagneux, et comme il est très-froid pour la latitude, on suppose que le sol en est fort élevé au-dessus du niveau de la mer. Il y éclate souvent de violens orages, ce que les Portugais attribuent à l'immense quantité de substances métalliques que renferme la terre. Le commerce se fait par échange, et les marchandises du meilleur débit sont les toiles de Surate, la verroterie, la soie écrue, et le fer. On prend en retour de l'or, de l'ivoire, du ghy (1), et du cuivre, qui est en petite quantité.

Depuis Sena jusqu'à Tété, il y a environ soixante lieues en remontant le fleuve; mais la navigation est beaucoup plus dangereuse et plus fatiguante que depuis Quilimanci jusqu'à Sena. A peu près à mi-chemin, est le défilé de Lupata que forment deux montagnes de roche noire qui semblent prêtes à s'écrouler sur le voyageur; et le fleuve est si étroit dans ce passage qu'un enfant peut lancer une pierre d'une rive à l'autre. Au milieu du courant, qui est très rapide, il y a, à fleur d'eau, un grand rocher appelé *Capucho*, et sur lequel

(1) Beurre fondu. Explication donnée par le *traducteur*.

un grand nombre de barques ont échoué. La rive septentrionale et le pays qui s'étend depuis Sena jusqu'à Têté, appartiennent aux indigènes; et les Portugais prétendent à la juridiction du pays méridional, quoiqu'ils reconnaissent qu'un peu à l'est de Lupata il y a un grand royaume nommé Jambara, qui abonde en vivres, qui fournit quantité d'ivoire, et est régi par un puissant prince qui méprise leur autorité. De plus, du côté de l'ouest, s'étendent les districts de Mussangani et de Tipoui, qui de même sont indépendans. Près de Tipoui se trouvent le village et le fort de Têté, où il y a un entrepôt de marchandises, et qui est considéré par les trafiquans comme l'établissement le mieux organisé qu'il y aits ur le Zambezé. Le gouverneur de Sena y fait sa résidence, et le territoire portugais comprend l'une et l'autre rive du fleuve.

Le principal marché de l'intérieur, qu'on fréquente depuis là, est celui de Zambo, lieu où les habitans permettent aux Portugais d'avoir une petite factorerie. Il faut près d'un mois pour s'y rendre depuis Têté. On emploie la première quinzaine à gagner par terre, à cause de certaines cascades d'une rivière nommée Sacumbe, un lieu appelé Chikova, où l'on s'embarque dans de petits bateaux étroits. On

parvient ensuite à Zambo, d'où les trafiquans envoient de divers côtés leurs agens, qui en retour de leurs marchandises leur rapportent de l'or, de l'ivoire, et d'autres objets précieux. On n'a pu obtenir aucune information sur le pays situé au-delà de Zumbo.

On peut juger par ce qui vient d'être rapporté combien les connaissances des Portugais, relativement à l'intérieur des terres (1), ont toujours été bornées, ce qui explique et l'inexactitude de tous ceux de leurs écrivains qui ont traité ce sujet, et le manque d'accord entre eux.

La domination des Portugais sur la côte, a, au contraire, été toujours fort étendue. Au

(1) Les passages suivans, que nous ont fournis Marmol (p. 113) et Lafitau (*Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*) peuvent servir à prouver ce fait. Le premier commence ainsi sa description : « Sofala est une » grande contrée, sous la domination d'un prince négre » que l'on nomme Benamotapa, ou Benamotacha. — Ce » pays commence à la frontière de Congo, etc. » — Le second dit : « L'empire du Monomotapa, ou Benomotapa, » comprend une grande partie de la basse Ethiopie, depuis » l'empire des Abyssins jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, » nord et sud, et depuis la côte de Zanguebar jusqu'aux » pays des négres et royaumes d'Angole et Congo, est et » ouest !! » Tels ont été les renseignemens sur lesquels nos cartes d'Afrique ont en général été dressées.

plus haut degré de leur puissance, elle commençait à Socotra, au nord, et finissait au cap de l'Agoa, au sud, et comprenait les îles de Zanzibar, de Quiloa, et d'autres établissemens importans, qui ensuite ont été recouvrés par les Arabes, et qui aujourd'hui sont soumis à l'imam de Mascate, dont la puissance s'est considérablement accrue depuis ces derniers temps par l'appui que lui a prêté le gouvernement de Bombay. Cette même domination s'étend depuis le cap Delgado, au nord, jusqu'à Inhambane, au sud, comprenant ainsi une ligne de treize degrés sur la côte. L'établissement situé le plus au sud sur cette ligne est celui du cap Correntes, où il y a un petit fort qui, en 1808, a été pris par les Français; mais ceux-ci ont été bientôt forcés de l'abandonner par les naturels du pays soumis à l'influence des Portugais. Il y a un autre petit fort à Inhambane; et ces deux établissemens sont annexés à Sofala. On les conserve pour y recueillir l'ivoire que donnent les nombreux éléphans des forêts voisines. Sofala n'est qu'un chétif village; mais les environs sont très-fertiles et fournissent aux habitans de Mozambique beaucoup de riz, d'oranges, et d'autres fruits exquis. Le cap Correntes, Inhambane, et d'autres établissemens de moindre impor-

tance qui sont situés à l'embouchure du Louabo, ainsi que sur l'île de Fouogo, à Angoxo et sur les îles Querimbo, sont tout ce qui reste de ce qu'autrefois on appelait pompeusement la souveraineté de l'Afrique orientale (1).

Les observations qu'on vient de lire, paraissent démontrer que la valeur de cette colonie a toujours été portée trop haut. Cependant elle était d'une importance réelle pour la monarchie portugaise dans le temps où celle ci était florissante. Elle lui fournissait quantité d'or et d'ivoire, et quoiqu'elle n'ait jamais produit à la couronne un profit immédiat (2), elle faisait la fortune d'un grand nombre de particuliers et enrichissait l'état. Elle offrait dans les premiers temps de bonnes relaches aux vaisseaux qui se rendaient aux Grandes-Indes ou qui en revenaient (chose indispensable alors) et elle fournissait d'esclaves toutes les possessions orientales des

(1) J'ai vu une piastre d'argent portugaise, portant cette légende : « *Rex Portugalis et Dom. Orientalis Africæ.* »

(2) *Vide don de Menzes*, « *Traité sur les Indes Portugaises*, dans *Purchas*, part. II, pag. 1522. C'est un morceau précieux relativement aux possessions orientales des Portugais. (Voy. l'*Appendix*.)

Portugais, et même quelques-unes de leurs possessions occidentales.

La colonie de Mozambique conserve à peine l'ombre de sa première splendeur. Sa décadence doit être attribuée aux troubles qui ont agité la métropole, au déclin et à la perte des possessions d'orient du Portugal, et enfin à la mauvaise politique qui la régit depuis long-temps (1). Les deux premières causes ont affecté matériellement son commerce et sa valeur réelle; et la dernière ayant altéré son importance, rompu ses relations avec les tribus voisines, l'a réduite à un état où elle peut à peine résister aux attaques des barbares qui l'environnent. Un simple aperçu du gouvernement, de la population et des rapports intérieurs et extérieurs de la colonie, suffira pour prouver cette proposition.

Le gouverneur de Mozambique est assisté d'un conseil composé de l'évêque (qu'on ap-

(1) M. Brougham observe avec raison, dans sa *Politique coloniale*, « qu'on épuisait les trésors et le sang de la mère » patrie dans des guerres contre les indigènes, et qu'en » toute rencontre les intérêts du commerce étaient sacrifiés » aux projets de conquête et de domination. Les consé» quences d'une telle conduite ont été fatales aux posses» sions portugaises de l'Orient. » (Vol. I, p. 466).

pelle là le ministre) et du commandant des troupes. Les appointemens de ces officiers et de ceux qui leur sont subordonnés, sont des plus médiocres. Le gouverneur perçoit 12,000 cruzades royales, ou environ 750 l. st. (1); l'évêque, 1500; le chirurgien en chef, 960; un capitaine, 720, et un lieutenant 300 ou 18 l. st. par an. De cette modicité ont résulté certains abus, tels que la vente des commandemens inférieurs, la réduction de la force réelle des troupes dont le nombre n'est jamais complet, et la tolérance de toute sorte d'injustice.

Il était à craindre qu'un pareil système n'influât d'une manière fâcheuse sur la probité d'hommes jusque-là recommandables par leurs sentimens honnêtes. Ainsi qu'en devait-on attendre avec l'espèce de gens qu'on a envoyés dans cette colonie? A l'exception du gouverneur et de son état-major, les autres ont été (du moins la plupart) condamnés à l'exil pour

(1) Quoique l'état ci-dessus me soit venu de bonne source, j'en suspecterai l'exactitude jusqu'à ce que je l'aie vu confirmé par une pièce officielle. Il paraît qu'en 1584, le traitement du gouverneur n'était que de 261 l. 5 s. st., et la paie d'un soldat d'environ 7 l. 10 s. st. par an. A cette époque, le gouvernement de Mozambique était déjà séparé de celui de l'Inde.

leur mauvaise conduite ; et le pays est si mal sain et a si peu de réputation, que des gens honnêtes ne songeraient pas à s'y rendre. Les nouveaux débarqués sont obligés pour se soutenir de s'associer avec les planteurs et les trafiquans nés dans le pays, et dont les principales occupations étant la détestable traite des nègres, ne les rend pas fort scrupuleux sur les moyens d'acquérir des richesses

Les grands encouragemens accordés à ce commerce, qui fournit au gouverneur ses principaux émolumens, ont aussi contribué grandement à la décadence de la colonie, en rendant les planteurs indolens et vicieux. Avec une politique plus éclairée, on se serait plus attaché à la culture des terres, et les propriétaires pourraient aujourd'hui se voir environnés de villages florissans, habités par des hommes libres, et ils pourraient exporter du coton, de l'indigo, du sucre, et d'autres articles utiles, au lieu de ne contempler autour d'eux que de misérables huttes, que des bois de cocotiers, et des plantations de manioc, dont ils retirent à peine quelque profit.

Les deux classes dont je viens de parler et qui consistent en Portugais européens et en planteurs issus des anciens colons, peuvent former environ quinze cents familles. Après

elles, viennent les descendans des colons arabes et les banians. Les premiers sont marins la plupart, et les autres petits marchands ou simples artisans (1). Réunis, ils sont au nombre d'environ huit cents. Le reste de la population se compose de nègres libres et des soldats indigènes dont il a été question, et peut se monter à quinze cents. La nécessité d'employer ces derniers provient du peu de fond qu'on peut faire sur les Européens, que leur vie débauchée, jointe au climat, rend incapables d'aucun effort corporel. On dit même que sur cent soldats, il n'en reste pas cinq de vivans après cinq ans de service, et

(1) Le passage suivant qui est extrait du *Journal du capitaine Weatherhead*, caractérise parfaitement les Banians. « Il est très-désagréable de traiter avec eux, surtout pour un Européen qui n'est pas au fait de leurs » usages. Ils offrent d'abord moitié prix d'un article quelconque. Ensuite ils l'examinent de tout point; ils se » retirent, reviennent et ajoutent quelque chose à leur » offre. Ils continuent de la sorte jusqu'à ce qu'on n'y » tienne plus. S'ils font une emplette, ils prennent la » totalité de la marchandise, afin de s'en assurer le monopole. Plusieurs d'entre eux convinrent du prix de certains articles; mais comme je ne voulus pas les leur » livrer sans paiement, ils n'envoyèrent point les prendre. » Il parait qu'ils manquaient de fonds, chose dont on » se plaint généralement dans l'île. »

qu'il en est à peu près ainsi des personnes venues d'Europe.

Il est facile de concevoir que cette population mélangée doit être insuffisante pour l'augmentation ou même pour la défense de la colonie. Quant aux tribus voisines qui reconnaissent la domination portugaise, on ne sait si elles ajoutent plus à sa sûreté qu'à ses dangers. Dans le fait, comme les Portugais en conviennent eux-mêmes, c'est uniquement à l'ignorance de leurs ennemis qu'ils sont redevables de leur sûreté; et encore ne doivent-ils pas trop s'y fier; car les négocians arabes que j'ai rencontrés à Moka, m'ont paru assez instruits de l'état de choses à Mozambique, et l'un d'eux, nommé Hadjy Saly, m'a déclaré « que cette colonie était si faible que cent » soldats arabes vigoureux pourraient l'enle- » ver aux Portugais. » Je voulus lui persuader que tout changerait sous le nouveau gouverneur; mais il secoua la tête, et me dit : « Le » mal est fait. »

Les affaires de la colonie n'allaient pas mieux au dehors qu'au dedans. La guerre contre la France avait eu déjà les suites les plus fâcheuses. En 1808, un corsaire français s'était emparé d'une des îles adjacentes, au temps où les vaisseaux côtiers revenaient de Quili-

manci et de Sofala, et avait capturé presque toutes les barques portugaises employées au commerce, ce qui avait été une grande perte pour un pays où le bois est rare et où l'industrie ne l'est guère moins. Ce genre d'hostilité aurait continué probablement les années suivantes, sans la conquête des îles de France et de Bourbon, et sans les croiseurs anglais.

Vers le même temps, un autre ennemi, qui bien qu'il n'eût pas les moyens de nuire de même à la colonie, lui a fait cependant beaucoup de mal, parut aussi. C'est un peuple de pirates qui habite la pointe nord-est de Madagascar, et que les Portugais nomment Sekelave, mais dont le nom véritable, j'ai tout lieu de le croire, est Marati (1), et qui est connu pour avoir, depuis plusieurs années, infesté les îles de Comorre (2). Le compte suivant qui est extrait du journal du capitaine Tholimson, offre

(1) C'est ce que j'ai appris ensuite des négocians Arabes. Les Sekelaves, comme me l'ont dit le capitaine Fisher et d'autres personnes qui ont visité cette partie de l'île, sont sujets de la reine de Pembeloc, qui habite la côte nord-ouest de Madagascar.

(2) Consultez un *Voyage d'Angleterre à la Mer Rouge*, par *Austin Bissell*, 1798-1799, publié en 1806 par Dalrymple, aux frais de la Compagnie des Indes Orientales.»

le tableau de la situation déplorable où les incursions de ce peuple ont réduit les malheureux Johannèse.

« *Juin* 1809. Les Johannese sont le peuple le plus doux et le plus poli que je connaisse. Ils prêtent toute sorte de secours aux étrangers, et s'acquittent, avec la fidélité la plus scrupuleuse, de toutes les commissions qui leur sont confiées. Ils ont dernièrement fait de grandes pertes que leur ont causées les Madégasses, qui envahissent l'île tous les ans pour s'y procurer des esclaves qu'ils vendent aux Français. Les autres îles, Comorre, Mohilla et Mayotta sont presque dépeuplées par les attaques de ces pirates, et Johanna, de douze bourgades, est réduite à deux. Ils arrivent dans la dernière partie de la mousson du sud-ouest; ils construisent des huttes autour des bourgades qui sont environnées de murs, et comme ils ne tentent jamais le passage qu'avec un vent favorable, ils les bloquent ainsi jusqu'à la fin de la mousson du nord-est, ce qui fait un espace de huit mois.

» J'ai vu une de leurs pirogues. Elle avait environ quarante-cinq pieds de long sur dix ou douze de large. La construction en était ingénieuse et fort semblable à celle des barques employées à la pêche de la baleine; et les

différentes pièces étaient jointes ensemble par des chevilles de bois. Ce peuple fait tous les cinq ans une expédition composée d'au moins cent pirogues, qui contiennent chacune de quinze à trente-cinq hommes, armés de mousquets. Chacune des quatre autres années ils ne détachent que trente pirogues, pour qu'elles ne manquent pas de vivres, et pour laisser le temps aux plantations de se rétablir. Le roi me dit que durant le siége de l'année précédente, près de deux cents femmes et enfans qui n'osèrent sortir des murs pour aller chercher des vivres, moururent de faim, et que plusieurs mères mangèrent leurs propres enfans.

» La ville ou bourgade de Johanna, qui est appelée ville du Sultan, a sur ses remparts et dans un fort situé sur une montagne adjacente, plus de cinquante canons; mais ils sont en mauvais état. Le roi a entre les mains des actes par lesquels les amiraux Renier et Blanket requièrent les capitaines de vaisseau de lui fournir de la poudre et des armes. Son principal moyen pour en obtenir, est de s'adresser au gouverneur général et au conseil de Bombay, qui l'année dernière lui avait envoyé, dans un navire arabe, quarante demi-barils de poudre, quatre-vingts

mousquets, un canon de fer de six livres de balles, quinze cents pierres à fusil et deux mille balles. Par malheur, ce navire rencontra un croiseur français, qui ne lui laissa que les mousquets et six demi-barils de poudre. Je suis persuadé qu'en peu d'années toutes ces îles seront abandonnées, si elles ne reçoivent pas des secours plus efficaces. C'est une chose digne de remarque que, quoique leurs féroces ennemis leur aient enlevé la plus grande partie de leur bétail, et que même ils en aient tué beaucoup qu'ils ne pouvaient emmener, les Johannese gardent le peu qui leur en reste, pour les vaisseaux de la compagnie des Indes, que leur roi considère comme son unique alliée. »

Ces faits me paraissent de nature à exciter la générosité de la nation britannique, j'ai presque dit, à réclamer sa justice; et je ne puis m'empêcher d'exprimer le vif desir que les Johannese ne soient pas abandonnés plus long-temps à leur malheureux sort; car tant que nous conserverons la possession des îles de France et de Bourbon, et celle du cap de Bonne-Espérance, nous pourrons facilement mettre un terme aux expéditions de leurs ennemis.

Encouragés par leurs succès contre les Jo-

hannese, les Marati avaient, l'année précédente, osé traverser le canal, et s'étaient emparés d'une des îles Querimbo. Ils avaient renversé les maisons, brûlé les cocotiers et les plantations, et tué tous les habitans qui étaient tombés entre leurs mains. On dit que leur flotte consistait en mille pirogues (nombre que je crois exagéré), portant chacune environ trente combattans.

On fait de ces pirates un portrait affreux. Ils portent des crics comme les Malais, de qui peut-être ils descendent, et ils montrent dans leurs attaques une férocité qui peut à peine être surpassée. Leur système étant la guerre universelle, les Portugais ne sont pas seuls les objets de leur haine. En 1807, ils prirent un vaisseau français qui allait à l'île de France, et aucun de ceux qui étaient à bord n'échappa à leur fureur. Un médecin de Mozambique et son fils, furent au nombre des victimes.

Malgré le succès de leur expédition aux îles Querimbo, les Marati ne quittèrent pas la côte sans avoir eu à se repentir de leur témérité. Le manque de vivres, leur peu de connaissance dans l'art de la navigation, et la petite vérole qu'ils ont prise sur la côte, en ont fait périr un si grand nombre, qu'à peine en est-il re-

tourné la moitié vers leur chef à Madagascar. Cependant ils n'ont pas été découragés, et ils ont eu l'audace de déclarer que l'île même de Mozambique serait leur premier point d'attaque. On en a été instruit par quatre prisonniers faits par l'équipage d'un brig portugais, dans une action où les Marati combattirent tellement en désespérés, qu'il n'y eut que ces quatre hommes de pris vivans. Je crois cependant que le fort de Mozambique ne peut être emporté d'assaut par leurs hordes indisciplinées; mais ils peuvent faire beaucoup de mal sur toute autre partie de la côte.

L'abolition de la traite des Nègres par les Anglais, a porté un coup mortel au commerce de Mozambique. C'était cette colonie qui fournissait des esclaves au cap de Bonne-Espérance, aux îles de France et de Bourbon et à Batavia; et un grand nombre de ports de l'Inde offraient un prompt débit aux cargaisons de cette sorte. En outre, un grand nombre de ces malheureuses créatures étaient emmenées dans nos possessions des Indes occidentales par les Américains, et quelquefois (ce qui même est arrivé récemment) sur des *vaisseaux anglais*, portant pavillon américain.

Il ne reste plus à Mozambique que le commerce limité que fait cette île avec l'Inde et

le Brésil. Le premier est toujours lucratif. Les esclaves, l'or et l'ivoire trouvent un débit prompt à Goa , à Diù , à Daman , et quatre ou cinq vaisseaux en apportent tous les ans, des toiles, du coton, du thé, et d'autres productions de l'Orient. Le commerce avec l'Occident se borne principalement aux esclaves qui sont portés aux possessions tant espagnoles que portugaises, et pour lesquels on ne reçoit que des espèces sonnantes.

Le nombre d'esclaves qu'on exporte annuellement de Mozambique, se monte, dit-on, à plus de quatre mille. Le droit qu'on paie pour chaque esclave est de seize cruzades et demie. Toutes les autres exportations sont exemptes de droits. Quant aux importations, toutes les espèces apportées dans le pays sont imposées à deux et demi pour cent, dont un est affecté au revenu public, et le reste au gouverneur. Les autres importations paient vingt pour cent de la valeur, à quoi l'on doit ajouter, un demi pour les droits de douane, ainsi que quarante piastres pour le pilotage et les appointemens des deux douaniers, qui se rendent à bord des vaisseaux marchands qui arrivent dans le port, et auxquels il est d'usage de payer, en outre, une cruzade et demie par jour. Ces droits, joints à ce qu'on donne

aux secrétaires, vont ensemble à vingt-cinq pour cent.

Les remarques suivantes pourront donner au lecteur une idée assez juste, quoique peu favorable, du commerce de Mozambique; et c'est par là que je terminerai mes remarques sur cette colonie.

A son arrivée, le capitaine Weatherhead, d'après l'avis d'un des principaux marchands, ouvrit un magasin et y déposa les échantillons de ses marchandises qui consistaient en fer en barre, en poudre à canon, en pistolets, en gros mousquetons, en poteries, en toiles larges, en mousselines, en vin du Cap, en eau-de-vie, et en quelques petites bouteilles d'eau de senteur. Le gouvernement acheta la totalité des deux premiers articles (1). Le reste, à l'exception du vin du Cap, de l'eau-de-vie et des toiles, n'eut qu'un débit très-lent, ce que le capitaine attribua principalement à ce que la flotte de l'Inde venant de partir (2), la bourse des marchands était

(1) Il prit le fer au prix de trois piastres et demie par arrob de 32 liv. d'Angleterre, et la poudre, à 35 piastres d'Espagne par barril.

(2) La flotte de l'Inde arrive constamment à Mozambique, au commencement d'avril, et elle en repart au mois d'août.

presque entièrement épuisée. Cependant il paraissait croire qu'une petite cargaison pourrait se vendre avantageusement dans les mois d'avril, de mai et de juin; et il remarque dans son journal, que les articles du meilleur débit seraient du fer en barre, du plomb, de la poudre à canon, de la cendre de plomb, des cerceaux de fer, de la coutellerie, du papier, des estampes et des cadres, quelques meubles, des toiles de coton peintes pour des sofas, des bas de soie et des bas de coton, des souliers et des bottes, des chemises ou chemisettes de grandeurs différentes, de la mousseline claire-unie, de la toile bleue grosse et fine, quelques télescopes, un peu de beurre salé, des jambons et du fromage, et en un mot un peu de chaque article de consommation nécessaire aux Portugais.

Le prix des marchandises d'exportation paraît être exorbitant. Les marchands exigent de 26 à 32 piastres pour un arrob d'ivoire, ce qui fait monter à 24 l. st. les cent livres de première qualité, et à 21 l. 15 s. st. les cent livres de la seconde. La racine de colombo était à 4 piastres le cent, et la poudre d'or à environ 3 l. 5 s. st. On élève à Mozambique, avec beaucoup de succès, un grand nombre d'ânes d'espèce arabe, pour les ex-

porter. On les envoie la plupart au Brésil, où l'on en fait des présens ; mais lorsqu'on en vend, c'est à un prix très-haut.

Le change est réglé à Mozambique par le cours de la piastre d'Espagne, qui varie de trois à quatre pour cent, selon l'état des marchés.

Nous trouvâmes en abondance et à un prix modéré, tout ce dont nous eûmes besoin pour le vaisseau. Nous payâmes un bœuf, en bon état, quinze ou vingt piastres; l'arrob de viande de porc, huit piastres ; une chèvre, cinq piastres ; et la volaille, une demi-piastre la douzaine. On nous apportait aussi à acheter des poules d'inde qui, marinées, se conservaient parfaitement. Trois espèces de ces oiseaux sont communes à Mozambique : ce sont la *numida meleagris*, la *mitrata* et la *cristata*. La dernière est un très-bel oiseau, dont le plumage est plus varié que celui des autres, et qui porte sur la tête une crète de plumes noires, d'où lui vient son nom. Les moutons paraissaient rares, et on nous les vendait de dix à quinze piastres pièce. On nous fournissait l'eau à une piastre les cent gallons; et le bois à brûler, qui était d'une qualité supérieure et qui était très-bon aussi pour le fardage, nous était vendu huit piastres,

la charge d'un bateau, et rendu à bord. Les vaisseaux de Sa Majesté étaient fournis d'eau gratis. Cette eau était tirée de superbes réservoirs construits à l'extrémité méridionale de l'île, et appartenans au gouvernement.

Le thermomètre de Fahrenheit varia, durant notre relâche, de 86° à 89°, et le temps fut constamment beau.

Nous fûmes occupés, le 14 et le 15 *septembre*, à faire nos préparatifs de départ, et le gouverneur m'envoya un bœuf, trois douzaines de volailles et une grande quantité de fruits, comme présens d'adieu. Lorsque je pris ensuite congé de lui, ce que je ne fis pas sans regret, vu sa conduite amicale, il me remit une lettre pour le gouverneur des îles du cap Delgado, afin de nous procurer une réception favorable, si nous touchions à aucune des possessions mises sous son commandement. Nous fîmes voile, le 16, pour la mer Rouge.

CHAPITRE III.

Navigation le long de la côte. — Description des îles de Zanzibar et de Pemba. — Aspect monotone et stérile de la côte au-dessus de Mugdasho. — Sondes au sud du Cap das Baxas. — Caps d'Orfui et de Gardafui. — Excursion sur la côte près de la Pointe Somauli. — Remarques sur la théorie de M. Bruce, au sujet d'Ophir. — Arrivée à Aden. — Ruine de cette ville. — Tours anciennes, aqueducs, etc. — Voyage à Lahadj. — Visite au Sultan d'Aden. — Description du pays et caractère des habitans. — Retour à Aden. — Effets singuliers produits par la réfraction. — Portrait des Banians. — Voyage d'Aden a Moka. — Événemens arrivés dans l'Yemen, depuis 1805. — Départ pour la côte d'Abyssinie.

Comme la navigation de Mozambique à la mer Rouge est peu connue, je donnerai le journal nautique de notre passage jusqu'au port d'Aden. On a pris un soin particulier de déterminer la variation de la boussole (qui a été exactement observée chaque fois que l'occasion s'en est présentée) parce que de semblables observations ont été faites sur la même côte dès l'année 1620 (1), de sorte qu'en

(1) *Beaulieu*, *Voyage to the East Indies.*

comparant les différentes remarques, on pourra reconnaître le changement survenu dans la variation.

Nous appareillâmes de Mozambique, le 16 *septembre*, au point du jour, et nous nous jettâmes en haute mer jusqu'à midi, que nous profitâmes d'un vent réglé de nord-est dans l'intention de suivre une direction parallèle à la côte. Notre latitude observée à cette heure était de 14° 30′ sud; il ventait frais du sud; nous avions une grosse mer, et le flot venait du sud sud-est. Variation, 22° 20′ ouest.

Le 17 *septembre*, nous suivîmes la même direction, le vent étant extrêmement doux et tournant un peu à l'est. Dans le cours de la journée, nous rencontrâmes un fort courant qui portait au sud, au taux de trente milles en vingt-quatre heures. Latitude à midi, 12° 37′ 30″. Longitude, par le chronomètre, 41° 24′ est. Therm. 78°. Variation, dans la matinée, 22° 2′, et dans l'après-midi, 20° 2′ ouest.

18 *septembre*. Desirant d'avoir la vue de la terre pour en déterminer la position, nous gouvernâmes en conséquence, dans l'après-midi; et au coucher du soleil, nous découvrîmes, à la distance de sept lieues, le cap Delgado qui nous restait au sud-ouest, ce qui, d'après notre estime, nous fit juger que sur

la plupart des cartes, la côte, depuis Mozambique, incline beaucoup trop à l'est. Cette observation est confirmée par une carte précieuse de cette partie de la côte, carte qui m'a été prêtée par le gouverneur de la colonie, et dont j'ai remis une copie à l'amirauté. Elle comprend une reconnaissance complète, depuis le port de Mozambique jusqu'au cap Delgado, en embrassant toutes les îles Querimbo, et est dressée sur la grande échelle de vingt-sept pouces au degré. Elle fut faite au frais du gouvernement portugais, par un colonel du génie dont j'ai oublié le nom, et elle paraît être fort exacte. On y a joint quelques remarques au sujet des rivières, de la profondeur de l'eau, et d'autres objets qui intéressent les marins. Je m'en suis servi pour la composition de ma carte générale de la côte. Latitude observée à midi, 10° 26′ 30″ sud. Longitude, 41° 45′ est. Thermomètre, 77°. Variation, dans la matinée 20° 0′, et dans l'après-midi, 19° 2′ ouest.

19 *Septembre.* Nous allâmes tout ce jour au nord quart d'est. Dans l'après-midi, nous vîmes un grand nombre de méduses et d'autres espèces de mollusques qui flottaient près des flancs du vaisseau. Latitude à midi, 8° 6′ sud. Longitude, 41° 54′ est. Thermomètre, 78°.

Variation, avant midi, 18° 30′, et après-midi, 19° ouest.

20 *Septembre.* Nous eûmes ce jour un fort courant d'un mille et un quart en notre faveur. Latitude, à midi, 6° 1′ 30″ sud. Longitude, 42° 31′. Thermomètre, 79°. Variation, avant midi, 16° ouest. Le vent souffla du sud sud-est au sud-est.

21 *Septembre.* Latitude, 3° 43′ sud. Route au nord, 28 est. Thermomètre, 79°. Vent du sud sud est au sud. Point de courant.

22 *Septembre.* Latitude, à midi, 1° 19′ sud. Longitude, 44° 54′ est. Thermomètre, 79°. Variation, avant midi, 12° 0′. Vent sud sud-ouest. Courant portant au nord, d'un demi-mille à l'heure.

23 *Septembre.* Latitude, à midi, 1° 2′ 30″ nord. Longitude, 46° 0′. Thermomètre, 79°. Variation, avant midi, 8° 30′ ouest. Vent du sud au sud-sud-ouest. Courant d'un mille trois quarts à l'heure en notre faveur. A quatre heures après-midi, nous vîmes la terre située entre les villes de Brava (1) et de Magadoxa (appelées Beraoua et Mougdasho par les Ara-

(1) La ville de Brava offre un assez bel aspect du côté de la mer, et il y a sur une des petites îles qui sont en face, un fanal assez élevé. Elle est située par 1° 12′ et 44° 10′ est. » (*Captain Bissell' journal.*)

bes), qui s'étendait de l'ouest demi sud au nord-est. La pointe la plus proche, qui était à la distance d'environ six lieues, nous restait au nord-ouest quart nord, et paraissait être une montagne de sable. Toute la côte était modérément élevée, aride et sabloneuse. La conformation en était irrégulière; mais elle n'avait aucune pointe remarquable qui pût la caractériser. Une ligne de vingt-cinq brasses ne toucha pas le fond.

Nous avions alors passé la baie profonde (on peut à juste titre l'appeler ainsi) où sont situées les îles de Monfia, de Zanzibar et de Pemba. Nous nous étions proposés de les visiter; mais la saison était si avancée, que nous crûmes devoir nous hâter de gagner Aden avant le changement de mousson; car lorsque celle du nord est établie, ce qui a lieu vers le mois d'octobre, il n'y a pas de possibilité d'aller contre le vent. Ce fut ce que les vaisseaux commandés par l'amiral Blankett éprouvèrent en 1798 et 1799, quoiqu'ils fussent des meilleurs de notre marine (1). La flotte quitta Johanna le 11 novembre 1798, et ne doubla le cap Gardafui que le 8 avril 1779. « On doit

(1) Consultez le *Voyage du capitaine Bissell* à la Mer Rouge.

» espérer, dit le capitaine Bissell, qu'aucun » vaisseau ne tentera plus d'en faire autant. » Notre voyage fut de quarante semaines, et » nous fîmes 18029 milles. »

Je regrettai beaucoup de ne pouvoir visiter les îles que je viens de nommer; mais comme elles sont très-peu connues, et que dans le cours de mon voyage j'ai recueilli divers renseignemens à leur sujet, je me hasarderai à mettre sous les yeux du lecteur une courte notice de leur état actuel (1).

L'île de Zanzibar a environ quarante-cinq milles de longueur sur quinze de largeur. Elle a, sur la côte occidentale et par le travers de la ville, un port excellent avec un bon mouillage sur dix brasses d'eau. Ce port peut contenir en sûreté et en tout temps un grand nombre de vaisseaux, avantage qu'il doit à une chaîne de bas-fonds qui rompt la force des flots en toute direction. L'île est de difficile approche, à cause d'un courant très-fort qui se trouve aux environs et contre lequel le

(1) Mes autorités sont un manuscrit qui m'a été remis par lord Caledon, les journaux des commandans des vaisseaux le *Caledon* et le *Racehorse* qui avaient touché à Zanzibar cette même armée, et les rapports de deux marchands arabes qui avaient soigneusement examiné les trois îles.

capitaine Tholimson lutta, à la faveur d'un bon vent, ce qui n'empêcha pas qu'il n'eût un retardement de vingt milles par jour. La côte orientale est escarpée et boisée; et comme il y a peu de montagnes qui s'élèvent à une grande hauteur, la brise de mer s'étend sur toute l'île, ce qui, malgré le voisinage de l'équateur, en rend le climat assez sain.

Les habitans sont mahométans et d'extraction arabe. Ils sont gouvernés par un chaik que nomme l'iman de Mascate, à qui la souraineté de l'île appartient. On prétend qu'elle lui a rapporté dans les années 1807 et 1808 un revenu de trente à quarante mille piastres, provenant presque entièrement d'un commerce étendu avec les îles de France et de Bourbon, Madagascar et le golfe arabique. Les exportations consistent en esclaves, en gomme, en ivoire, en antimoine, en vitriol bleu et en séné. En retour, les Français fournissent à Zanzibar des armes, de la poudre à canon, de la coutellerie, des toiles des Indes communes, et des piastres d'Espagne. On construit dans l'île des daous ou des grabs du port de deux cents tonneaux, ce qui est bien calculé pour une petite station navale; car le flot et le jusant dans le port passent douze pieds.

Le chef a sous son commandement environ cent indigènes, employés principalement au maintien de la police; mais on dit que l'île est absolument sans défense. Elle est bien boisée, bien arrosée et a d'excellens pâturages. Les seuls grains qu'on y cultive sont le riz et le djoary (1) qui, comme en Arabie, constituent la nourriture principale des habitans. Cependant les autres vivres sont très-abondans. Un bœuf ne se vend que cinq piastres, et un mouton qu'une demi-piastre. La volaille est à très-bas prix et le marché est constamment approvisionné de poisson. Le capitaine Bissell dit dans son journal : « On peut » se procurer toute sorte de provisions; mais » comme le gouverneur en chef faisait un » monopole général, nous payâmes tous les » articles à un prix exorbitant. Les habitans » vendent leurs denrées à bien meilleur mar» ché. Nous eûmes des bœufs très-beaux, des » chèvres, de la volaille, du riz, du dholl (2), » des noix de coco, de l'huile, etc. Les fruits » sont délicieux, et il y en a de toute sorte. »

On fournit à la flotte anglaise, durant sa

(1) C'est une espèce d'orge, l'*holcus sorghum* de Linnée. (*Note du traducteur.*)

(2) C'est probablement le dolic (*dolichos*) espèce de haricot qui croît dans l'Orient. (*Note du traducteur.*)

relâche à Zanzibar, des provisions pour la somme de 2500 piastres (1).

L'île de Pemba est basse et a quatorze lieues de longueur. On la représente comme étant encore plus fertile et plus boisée que celle de Zanzibar. Le capitaine Fisher en parle avec ravissement sous les rapports de l'aspect, du climat et des ressources. Le chef de cette île desirait depuis long-temps de se mettre sous la protection des Anglais, et l'offre en a été faite au gouvernement de Bombay. Si nous gardons les îles de France et de Bourbon, ce que nos intérêts dans l'Inde semblent exiger, je considérerais cette proposition comme digne de toute l'attention du gouvernement britannique. L'île de Pemba pourrait être un établissement avantageux, en ce qu'on en tirerait une grande quantité de bétail et de blé, articles qui jusqu'ici ont été envoyés à Zanzibar pour la nourriture des nombreux esclaves qu'on rassemble dans cette île dans le dessin de les exporter.

La situation politique de Monfia est entièrement inconnue, quoiqu'on prétende que cette île ressemble aux autres quant à la fertilité.

24 *Septembre*. A trois heures du matin,

(1) Voyez pour de plus amples détails, les pages 35, 36 et 36 de l'ouvrage cité ci-dessus.

nous fûmes fort effrayés par un bruit semblable à celui que font des brisans, et qui vraisemblablement provenait de la rencontre de deux courans; car nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de soixante et quinze brasses. Le matin, l'eau commença à changer de couleur, et à neuf heures nous fûmes sur trente-deux brasses, fond de sable et de coquilles, ayant la terre à environ trois lieues et demie de distance. A dix heures, nous eûmes des sondes de vingt-deux brasses sur un bas-fond qui s'étendait par le travers de la côte. A onze heures, nous nous retrouvâmes dans une eau profonde, et à midi nous passâmes la pointe de Doaro, qui se détache de façon à ressembler à une île. La ligne de la côte suit jusque-là la direction du nord-est et demi est; mais depuis cette pointe, elle paraît incliner plus vers le nord. A quatre heures, nous eûmes de nouveau des sondes par trente-deux brasses, qui, par degrés, se réduisirent à dix-neuf, point auquel nous fûmes à quatre lieues de la terre, dont l'aspect était uniformément sabloneux et nu. Nous avions un bon vent et un temps doux.

Le soleil, avant de se coucher, offrit un aspect très-extraordinaire. Au moment où il sortait d'un sombre nuage et où son disque

touchait à l'horison, il parut s'étendre au-delà de ses dimensions naturelles, devint d'un rouge pâle, et prit une forme qui ressemblait infiniment à une section de colonne. C'était un des singuliers effets de la réfraction produite par l'atmosphère, et commune dans cette partie du monde. Quelque chose de semblable peut avoir donné lieu aux apparences extraordinaires de corps célestes, qu'Agatharchides (1) dit avoir été vues à l'entrée de la Mer Rouge (Χαὶ τὸ σχῆμα δὲ οὐ δισκοειδὲς ἔχειν τὸν ἥλιον φασὶν ἀλλὰ κίονι παχεῖ τά γε πρῶτα ἐμφερῆ, etc.), et qu'ensuite on s'est trop hâté de décrier. Notre latitude à midi était de 4° 53′ 30″ nord, long. 49° 0′. Therm. 78°. Variation après-midi 5° 53′ ouest. Courant d'un mille et demi par heure, portant au nord-est.

25 *septembre*. Nous perdîmes les sondes dans la matinée par le travers du Cap das Baxas, où la terre pendant quelque temps parut un peu plus élevée, quoiqu'elle eût toujours un aspect aussi peu intéressant. Dans l'après-midi, l'atmosphère devint brumeuse et le vent fraîchit.

26 *septembre*. Latitude, 8° 0′ nord. Long. 50° 0′. Therm. 78°, à midi. Dans la soirée il tomba à 68°, et le temps devint très-froid.

(1) *Agatharchidis quæ supersunt. Oxoniæ* 1597.

Variation, 5° 0'. Vent sud-ouest. A une heure après-midi, étant à cinq lieues de la côte, nous rencontrâmes un banc de plusieurs milliers de poissons morts qui flottaient sur l'eau. Nous le traversâmes durant un espace d'environ 35 minutes, faisant alors deux lieues à l'heure. Plusieurs des poissons étaient d'une grosseur considérable. Il y en avait de différentes espèces, et principalement de celles du *genera sparus*, du *labrus* et du *tetrodon*. D'après la vivacité de leurs couleurs et la rougeur de leurs ouies, on pouvait croire qu'ils n'étaient pas morts depuis long-temps. L'atmosphère continua à être brumeuse, et il y eut une rosée abondante pendant la nuit.

27 *septembre*. Latitude 10° 13' 30" nord, à midi. Long. 51° 19'. Therm. 80°. Variat. 4° 33'. Il venta frais du sud-ouest durant la nuit. Au matin nous vîmes à peu de distance une terre d'une hauteur considérable, qu'on reconnut pour être le cap Delgado (1), et bientôt après nous fûmes à vue du cap d'Orfui. La baie qui est entre les deux caps, a un enfoncement si considérable, qu'en la traversant nous ne pouvions en distinguer l'extrémité in-

(1) L'original porte Delaqua, et la carte Delgada. D'Anville dit Delgado. (*Note du traducteur.*)

térieure. Le cap d'Orfui a l'air de former une île ayant une pointe, et il est adossé à de hautes montagnes d'une forme singulière. L'amiral Beaulieu se tint à l'ancre sous ce cap en juillet 1620, durant une tempête violente, et il tenta vainement de communiquer avec les naturels du pays. Il décrit le mouillage comme étant par les 10° 1′ de latitude. La variation de l'aiguille aimantée était alors à 17° deux tiers ouest, ce qui est 13° de plus que nous ne la trouvâmes.

Cette partie de la côte est habitée par les Mijertayne Somauli, commandés par un chef nommé Sultan Hussan. L'iman de Mascate envoya, il y a quelque temps, des présens considérables à cette tribu, et lui demanda la permission d'élever un petit fort sur le promontoire d'Orfui (que les naturels du pays nomment Hafoun); mais cette demande fut rejettée prudemment, et les présens furent renvoyés. La chose m'a été racontée par un membre de la tribu. Une bonne observation faite à midi, nous donna, pour la latitude d'Orfui, 10° 30′ 30″. La longitude est de 51° 12′. Dans la soirée nous rencontrâmes un autre banc de poissons morts, qui étaient devenus blanchâtres et putrides. Une rencontre de ce

genre est extrêmement rare, sur-tout dans une eau profonde, et je ne prétends l'expliquer en aucune sorte.

A dix heures du soir, nous arrivâmes par le travers de la terre située derrière le cap Gardafui, qu'un léger brouillard nous fit paraître d'une hauteur prodigieuse. Ayant fait voile avec une brise fraîche, nous gagnâmes le cap même à minuit, et nous le passâmes à la distance d'un demi-mille. L'eau qui réfléchissait la lumière de la lune, le promontoire escarpé, la mer qui brisait sur la grève, et les hautes montagnes qui se montraient au dernier plan, et dont l'aspect variait à chaque instant, tandis que nous arrondissions avec rapidité la pointe, formaient un tableau sublime. L'effet qu'il produisait sur mon esprit s'accroissait par le souvenir de mon précédent voyage, et je me croyais environné d'anciennes connaissances. À peine eûmes-nous doublé le cap que le vent tomba, et l'air, comme cela arrive toujours là, devint sensiblement plus chaud. Selon mes observations, le cap Gardafui est situé par les 11° 50′ de latitude, et les 51° 22′ de longitude orientale du méridien de Greenwich.

28 *septembre*. Nous reconnûmes, au point du jour, que quoique la brise eût duré toute

la nuit, nous n'avions fait que très-peu de chemin, à cause d'un courant rapide que le vaisseau avait à refouler. Tous les efforts que nous fîmes durant le jour, me rappelèrent le rustre de la pantomime, qui met constamment ses jambes en avant, et reste toujours à la même place. Nous fûmes tout le jour par le travers des mêmes points de remarque sur la côte, et pour ajouter au désagrément de notre situation, la chaleur devenait dévorante, quoique le thermomètre n'ait jamais passé 89°. Comme ç'avait été la nouvelle lune le 23, temps auquel le courant s'établit contre nous; cela semble s'accorder avec l'idée du docteur Vincent qui, dans ses observations sur cette partie de la côte, dit que le courant sort du golphe durant le déclin de la lune, et qu'il y rentre pendant sa croissance. Latitude observée à midi, 12° 5′. Longit. 51° 15′. Variation 4° 33′.

29 *septembre*. Nous eûmes assez de vent pendant la nuit pour refouler le courant, en conséquence nous nous trouvâmes à midi dans la même position. Le thermomètre indiquait 90° à cette heure. Cependant la chaleur n'était pas si accablante que le jour précédent, ce qui peut s'expliquer, parce que nous y étions un peu plus habitués. Rien n'est plus

relatif que les effets de la chaleur et du froid sur le corps humain ; car j'ai souvent éprouvé que la première était tout aussi étouffante, le thermomètre étant à 85°, que lorsqu'il passait 100°. Dans la soirée, n'étant qu'à cinq milles de la pointe Somauli, et nous trouvant sur quarante-cinq brasses d'eau, nous résolûmes d'aller à la côte. Les sondes décrurent à mesure que nous approchâmes de la terre, et nous ne trouvâmes plus que trois brasses d'eau sur la grève, ce qui rendit le débarquement désagréable ; car, en dépit du beau temps, il y avait un ressac qui nous trempa en sortant de la chaloupe. Nous ne vîmes que peu d'objets dignes de remarque. L'herbe était rare et le sol sabloneux et fort imprégné de sel. Une lagune qui commençait à peu de distance de la côte, s'étendait dans l'intérieur des terres, sur une plaine qui, d'après la vue éloignée que nous en eûmes, nous parut couverte d'arbres. Des oiseaux sauvages se montraient en foule sur cette lagune, au bord de laquelle on voyait aussi l'oiseau de l'espèce appelé *abou hannes* par les arabes, qui est le véritable *ibis* des égyptiens, décrit par Hérodote ; ce qui est démontré par la tête et le cou qui sont dépourvus de plumes, et sont

d'un noir très foncé (1). Il est à remarquer aussi que Strabon cite cet oiseau comme fréquentant le détroit de Δειρη ou de Bab-el-Mandeb (ὁρῶσιλαν γὰρ δὲ ἴβεις περὶτὸν τόπον). A peu de distance du lieu où nous prîmes terre, étaient quelques huttes, et nous vîmes des indigènes qui passaient ; mais le jour était trop avancé pour que nous entreprissions de communiquer avec eux. On trouve dans un ouvrage intitulé : *Voyage de l'Arabie heureuse*, publié à Amsterdam en 1716, un curieux récit de deux tentatives faites pour communiquer avec les naturels de cette côte. Dans la première tentative, le capitaine qui était Français, descendit hardiment sur le rivage, et avec toute la légèreté qui caractérise sa nation, il adressa, aux indigènes, ce mot arabe « Marhaba », qui signifie communément « très-bien », mais qu'il interpréta par « soyez le bien venu », terme de civilité fort en usage en Afrique et en Arabie. Le bon homme témoigne ensuite sa surprise de ce que les naturels n'entendirent pas ce langage. Dans cette descente ses matelots découvrirent une grande

(1) On voit un très-bel échantillon de cet oiseau dans le curieux muséum de M. Bullock.

provision de poissons amassée dans une petite caverne. « Je fis prendre, dit il, la moitié des sardines et des thons, et je leur laissai, dans un plat, une piastre et demie. » Cette imprudence lui conta cher; car, dans un second débarquement les indigènes se rassemblèrent et ne tuèrent pas moins de sept hommes de l'équipage de sa chaloupe, « et tout le monde assura, poursuivit-il, qu'on se souviendrait longtemps de l'Abyssinie. »

Lorsque nous fûmes de retour au vaisseau, il s'éleva une forte brise, et à minuit nous passâmes sur un bas fond qui s'étendait depuis une pointe basse, située à l'est du mont Félix. Nous n'avions que dix brasses d'eau, et le mont nous restait à l'ouest quart sud demi sud, à la distance d'environ cinq lieues. Ce banc n'est pas indiqué sur les cartes, ce qui prouve le danger de s'en reposer sur quelques uns de ces Neptunes orientaux, qui portent « qu'entre le cap Gardafui et le mont » Félix le rivage est si escarpé, que, s'il le » faut, on peut naviguer à un mille de dis» tance. » Variation, 4° 40′ ouest.

Ayant perdu le courant pendant la nuit, nous dépassâmes le mont Félix, ou, comme on pourrait le nommer plus convenablement

d'après les Arabes, le *Ras el Fyl* (1), qui est son vrai nom, puisque c'est aussi l'*Elephas Mons* des Romains. Nous fîmes voile tout le jour, le long de la côte, sur une ligne parallèle de laquelle les montagnes de l'intérieur des terres semblent courir. Thermomètre, 89°. Variation, 5° 43′ ouest.

Nous continuâmes à naviguer à vue de la côte avec de petites brises, qui soufflaient invariablement du nord-est, jusqu'au 2 du mois d'*octobre*, que nous nous jettâmes en haute mer et que nous portâmes le cap directement sur la côte d'Arabie. Le thermomètre se tint à 88°; mais nous trouvâmes l'air beaucoup plus frais lorsque nous fûmes au large.

Le 3 *octobre* au matin, nous fûmes à vue des montagnes escarpées d'Aden, et à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes par

(1) J'ai suivi, dans ma traduction des *Voyages du vicomte Valentia* * l'ortographe de d'Anville, qui nomme ce cap Fellis, tom. II, p. 78. (*Note du traducteur.*)

* *Voyages dans l'Indoustan, à Ceylan, sur les deux Côtes de la Mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, par le vicomte George Valentia, traduits de l'anglais par P. F. Henry*, 4 vol. in-8°, avec atlas, chez *Mad. veuve Lepetit*, libraire, éditeur de la Bibliothèque portative des Voyages, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs. *Paris*, 1813.

le travers de cette ville. Nous tirâmes un coup de canon, et il vint dans une barque trois pêcheurs, qui nous conseillèrent de conduire le vaisseau dans la baie intérieure, la rade qui se trouve en face d'Aden étant considérée comme peu sûre au temps de l'année où nous étions. Le capitaine Weatherhead suivit ce conseil, et jeta bientôt l'ancre derrière le rocher, dans une excellente situation, par quatre brasses d'eau, fond de bonne tenue.

Il paraît, d'après les observations que nous avons faites dans le cours de cette navigation en remontant la côte d'Afrique, qu'il n'existe aucun obstacle naturel qui ait pu empêcher les premiers navigateurs de se rendre directement de Sofala à la Mer Rouge. Je ne m'attacherai pas à discuter si Sofala est l'Ophir des Hébreux; car je suis persuadé que l'Ancien Testament ne fournit pas assez d'éclaircissemens pour que personne puisse prononcer sur ce point. Je me bornerai donc à démontrer le peu de solidité des bases sur lesquelles un auteur célèbre, M. Bruce, a établi sa théorie à ce sujet. Son principal argument paraît être fondé sur « le temps qu'il fallait à la flotte pour l'aller et le retour », temps qui, comme il l'a dit, « était précisément de trois ans, jamais plus ni moins », et que, d'après cette

particularité, le voyage ne pouvait avoir été fait, « avec des vents variables, mais avec les moussons. » Cependant l'Écriture n'est pas si positive : « une fois en trois ans », et « tous les trois ans une fois » sont des phrases très-vagues qui pourraient faire admettre toute différence raisonnable, quant à l'espace de temps employé dans le voyage. Supposons cependant que M. Bruce est exact quant à ce point, et je procéderai à prouver la fausseté des bases sur lesquelles son argument repose.

Sa première proposition, à l'égard des vents qui dominent dans la Mer Rouge, est d'une inexactitude frappante ; car la mousson (si l'on peut la nommer ainsi) dans cette mer, ne dure jamais six mois de suite, quel que soit le rumb d'où elle vienne ; mais, autant que la chose peut être déterminée, le vent souffle, durant neuf mois consécutifs, du bas dans la partie septentrionale, et du haut, dans la partie méridionale, tandis qu'au centre il est extrêmement variable (1). Il arrive, pendant la force de la mousson du sud-ouest, dans les mers de l'Inde, durant les mois de juin, de juillet et d'août,

(1) Voyez les remarques de sir Home Popham, du capitaine Bissell et du lord Valentia * sur ces vents.

* Tom. III, p. 137 de la traduction française,

que les vents étésiens du nord-ouest, qui règnent dans la Méditerranée, paraissent trouver une issue par la Mer Rouge, et c'est dans la force de la mousson du nord-est dans les mers de l'Inde, durant les mois de novembre, de décembre et de janvier, que le vent du sud-est (que je crois faire partie du même courant d'air que la mousson du nord-est, mais forcé, par la forme des côtes, à suivre une autre direction) parvient jusqu'à Suez. Cependant il ne faut pas prendre trop à la lettre ces expressions qui régnent ; car rien n'induit plus en erreur que les assertions trop générales, à l'égard des saisons, des vents et du temps, que l'on sait être plus ou moins variables dans toutes les parties du globe.

Les points que M. Bruce traite ensuite sont les mines d'argent de Sofala, mentionnées par don Jean dos Santos, et l'existence de certaines tours anciennes (1), bâties de pierre et

(1) Ces tours, sur une desquelles est gravée une inscription en caractères inconnus, existent, dit-on, dans l'intérieur du royaume de Boutoua, à cent soixante lieues à l'ouest de Sofala. Ce récit a été communiqué par les Maures (*Vide Joh. de Barros in Ramusio*, tom. I, p. 393); mais la supposition faite par Marmol et par d'autres écrivains, que cette inscription a été placée là par

de chaux, qui se trouvent aux environs; mais les faibles renseignemens qu'il donne sur les premières ne prouvent rien ; et quant aux tours on n'en suppose l'existence que d'après un récit fait par les Maures, récit qui n'est aucunement « une tradition adoptée par tous les Kafres de ce pays. »

Suit un extrait *d'Eupolemus*, sur lequel M. Bruce fait un raisonnement qui me paraît être un *chef-d'œuvre* de dialectique, et que je ne puis m'empêcher de citer. « Eupolemus, auteur ancien, dit, en parlant de David, qu'il fit construire des vaisseaux à Eloth, ville d'Arabie, et que de là il envoya des mineurs, ou, comme il les appelle, des *hommes à métal*, à Orphi ou Ophir, île de la Mer Rouge. Par cette mer, Eupolémus entend l'Océan Indien, et par Orphi il désigne probablement l'île de Madagascar. *Orphi* (ou *Ophir*) *pourrait avoir été le nom du continent au lieu de Sofala, c'est-à-dire que Sofala, où sont les mines, pourrait avoir été le continent d'Orphi* (1) » ; ou selon le même raison-

ordre de l'un des rois d'Axum, ou qu'elle se rapporte à l'Ophir des Hébreux, paroît entièrement dépourvue de fondement.

(1) *Voyage de M. Bruce*, traduction française, tom. II, p. 291. (*Note du traducteur.*)

nement, c'eût pu être toute autre place que le caprice eût pu suggérer. Quant aux vents dans les mers de l'Inde, les assertions de M. Bruce sont encore plus contredites par les faits. En supposant qu'un vaisseau eût descendu la Mer Rouge depuis le commencement d'août jusqu'en novembre, il eût eu trois mois de temps et de vent favorables, ce qui eût été très-suffisant pour parvenir à Gardafui. La mousson du nord-est s'établit dans les mers de l'Inde, au mois de novembre, comme M. Bruce lui-même en convient : alors le vaisseau aurait pu poursuivre son voyage, et il aurait eu six mois consécutifs de beau temps et de courants très-forts, en sa faveur, ce qui n'aurait pu manquer de le porter jusqu'à Sofala ; car quant à « cette mousson irrégulière du sud-ouest, commençant en novembre (1), qui devait l'empêcher d'arriver à Sofala et l'obliger à relâcher dans le petit port de Moka, auprès de Melinde, ou à Tarshish qui est plus près encore, pour y rester six mois (2) », cela est absolument dépourvu de

(1) La traduction française du *Voyage de M. Bruce*, porte décembre. *Voy.* tom. II, p. 297. (*Note du traducteur.*)

(2) M. Bruce dit que les *Annales d'Abyssinie* font mention de Tarshish, comme de l'un des districts révoltés contre Amda Sion ; mais comme il est certain que tout

fondement. Un tel vent n'existe pas, la chose ayant été suffisamment prouvée par la flotte de l'amiral Blankett, qui s'est tenue dans cette partie de la mer, depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril, (on peut consulter à ce sujet les observations exactes du capitaine Bissell) et aucune place du nom de Moka et de Tarshish n'étant connue sur la côte. L'autorité que j'ai déjà citée est suffisante, mais je puis affirmer, de plus, que les *barques* arabes font le voyage chaque année, au moins jusqu'aux îles Querimbo, et que, durant la même saison, les voyageurs portugais ont coutume de faire voile depuis ces mêmes îles jusqu'à Sofala.

Voici la route que tiennent les vaisseaux marchands des Arabes : ils quittent la Mer Rouge au mois d'août, temps avant lequel il est dangereux de sortir du golfe Arabique. Ils vont ensuite à Mascate, et de Mascate ils

le cours de l'expédition de ce prince ne le porta jamais au-delà de 200 milles de Zeila, on doit attacher peu d'importance à cette remarque, *si même on peut en faire mention*, parce qu'en ce cas Tarshish devait être à six cents milles au moins du théâtre de la guerre. Quant aux rivières d'Yass et d'Aco, l'une gît au nord de Zeila, et l'autre n'en est pas loin, tandis que, sur la carte de M. Bruce, elles sont placées à dix degrés au sud de ce point !

se rendent à la côte de Malabar. En décembre, ils traversent l'Océan jusqu'à la côte d'Afrique; ils visitent Mugdasho, Marea, Brava, Lamo, Melinde et les îles Querimbo. Ils vont ensuite, en ligne droite, aux îles Comorre et aux ports de la partie septentrionale de Madagascar, ou quelquefois ils descendent vers le sud, jusqu'à Sofala : cela les retient jusqu'au mois d'avril inclusivement. Ils remontent alors pour rentrer dans la mer Rouge, où ils arrivent à temps pour se réparer et pour qu'on puisse leur préparer une nouvelle cargaison pour l'année suivante. Telle est régulièrement la marche des vaisseaux marchands. Quant à la facilité avec laquelle le retour peut être effectué, je demande la permission de renvoyer encore une fois le lecteur, au journal du capitaine Bissell, où il verra qu'au mois d'avril la flotte anglaise se rendit, avec un bon vent, de Mugdasho à la mer Rouge; et le témoignage des Portugais et des Arabes, joint à notre voyage, prouve que les mêmes vents règnent jusqu'à la fin de septembre sans intermission.

Ainsi « le changement de mousson six fois », et l'assertion qu'il n'y a pas de combinaison de vents sur toute la surface du globe qui pût

être aussi bien appliquée à ce voyage (1), n'ont point de fondement. Quant à la carte que M. Bruce a donnée, « pour résoudre les difficultés qui pourraient s'élever dans l'esprit de ses lecteurs » (2), il serait inutile d'en faire mention, s'il n'était bon de prévenir les erreurs qui pourraient être les résultats de l'inexactitude dont elle est, et si elle n'avait pas été dressée sur des bases tout-à-fait imaginaires.

Les autres erreurs et les absurdités même, qui sont contenues dans cette discussion, « sur la manière dont on se servait des moussons pour le voyage d'Ophir et de Tarshish, » sont très nombreuses ; mais l'édifice s'étant écroulé, il est inutile de s'occuper des matériaux. Cependant il est une particularité qui ne peut être passée sous silence. Dans cette même discussion, l'auteur d'écrit assez en détail des ruines magnifiques qui devraient se trouver à Azab. « Les blocs de marbre qui les composent, dit-il, étaient joints avec des

(1) Traduction française du *Voyage de M. Bruce*, tom. II, p. 300. (*Note du traducteur.*)

(2) Il ne s'agit pas de la carte générale, mais de celle qui a été faite pour l'éclaircissement du *Voyage de Salomon à Ophir*.

crampons d'airain, très-forts »; et bientôt il ajoute : « Mais en l'analysant, à mon retour en Angleterre, je trouvai que c'était du cuivre sans mélange, ou du cuivre vierge (1). » Le tout paraît être une pure fiction ; car le dernier éditeur des œuvres de M. Bruce a avoué que tout le *voyage*, de Loheiah à Bab-el-Mandeb et à Azab, *devoit être mis à l'écart* (ce qui a été d'abord soupçonné par M. Laing, l'auteur bien connu de l'*Histoire d'Ecosse*), *comme ne s'accordant aucunement avec les observations et les dates trouvées dans les propres journaux de M. Bruce* (2). Voici la preuve qu'en donne M. Murray.

« M. Bruce arriva *à Loheiah*, *le* 18 juillet 1769, *et il y demeura jusqu'à son départ pour l'Abyssinie.* Il y fit des observations de lati-

(1) Cette addition ne se trouve pas dans la traduction française du *Voyage de M. Bruce* (Voy. tom. II, p. 311), qui a été faite sur la première édition ; et M. Salt, comme on le voit ci-après, a consulté la dernière. (*Note du traducteur.*)

(2) La mention d'un édifice sur cette côte devrait être faite par Strabon (L. XVI, p. 1114) qui place une colonne près du village de Δειρη, et qui en attribue l'érection à Sésostris. J'ai fait des recherches sur ce sujet ; mais je n'ai pu rien apprendre sur l'existence actuelle d'une colonne ou d'autres ruines à cette place.

tude ou de longitude, le 21 et le 26 juillet ; et le 5 août, etc. Le journal de Balugnani est complet à cette époque. »(Voy. l'*Appendix de M. Murray*, au *Voyage de Bruce*, tom. II, p. 264, dern. édit.) C'est dans cet espace de temps, depuis le 27 juillet jusqu'au 6 août, que M. Bruce prétend avoir fait le voyage à Bab-el-Mandeb et à Azab. Le voyage de Cosséir à l'île des Émeraudes, et le retour, sont aussi abandonnés par M. Murray; car M. Bruce *n'arriva à Cosséir que le 22 mars*, quoiqu'il dise avoir fait ce voyage entre le 14 et le 20 de ce même mois. (Voy. l'*Appendix* du I[er] livre, dans le tom. II, p. 262.) Comme ces deux voyages renferment un grand nombre de détails minutieux, tant d'observations que d'opérations, le lecteur peut se faire une juste idée du génie inventif de l'auteur. Si l'on n'avait à cet égard un témoignage aussi incontestable (1), j'aurais cru à peine qu'il fût possible de composer une narration qui offrît autant l'apparence de la vérité; et lorsque le lord Valentia me fit connaître ses doutes sur ces deux points, je différai d'opinion avec lui,

(1) Le public est grandement redevable à la famille de M. Bruce et aux éditeurs de son Voyage, pour la bonne foi avec laquelle ils ont fait connaître les faits importans sur lesquels ce témoignage repose.

parce que je n'avais pas alors suffisamment examiné la question.

Je reprends à présent le fil de ma narration.

Peu de temps après que nous eûmes jeté l'ancre, le supercargue, M. Coffin, alla à la côte avec les trois pêcheurs, qui avant de nous quitter, nous adressèrent la demande accoutumée : « Allah, meskyn, bakhchyche, » qui signifie littéralement : « Au nom de Dieu, pauvre homme, un présent » ; demande que leur misérable aspect ne permettait pas de rejetter. M. Coffin revint à bord dans la soirée, et m'apporta l'heureuse nouvelle que le capitaine Rudland, avec qui j'avais fait mon premier voyage en Abyssinie, résidait à Moka, en qualité d'agent de la compagnie des Indes orientales.

4 octobre. Les Banians envoyèrent, dans la matinée, un mulet, un chameau et plusieurs ânes, pour nous porter à Aden, où nous nous rendîmes aussitôt, le capitaine, le chirurgien et moi. Le chemin qui mène à cette ville, passe sur une suite de petites éminences qui tiennent à la montagne, et il est en partie taillé dans le roc vif. Il y a dans la partie la plus étroite de ce défilé, une forte porte pour défendre le passage.

A notre arrivée à Aden, nous fûmes reçus

avec beaucoup de marques d'égard, par les Banians qui avaient fait préparer pour nous une maison appartenante à M. Benzoni. Depuis 1806, que j'avais quitté la Mer Rouge, M. Benzoni était resté pour son commerce à Aden, jusqu'en 1808, qu'il s'était rendu à Bombay, où ses connaissances et sa conduite judicieuse l'avaient fait nommer assistant de M. Rudland, à Moka, par le gouverneur.

Aden est toujours une place de quelque importance sous le rapport du commerce. C'est le marché principal pour les gommes, que les marchands somauli apportent des districts nord-est de l'Afrique, et l'on peut s'y procurer, quoique moins vîte qu'à Moka, à cause du manque de demandes réglées, du café de la meilleure qualité, en quantité considérable. Voici quel était le prix des principaux articles de commerce :

Café eddyn, 70 piastres la balle de 305 liv.

Gomme-myrre, 4 piastres et demie, le frasel de 32 liv. d'Angleterre.

Gomme-aloès, 2 piastres le frasel, *id.*

Gomme-oliban, 1 piastre le frasel, *id.*

Gomme-mastic, 2 piastres le frasel, *id.*

La ville même n'est qu'un misérable amas de ruines et de chétives huttes. La chaleur

dévorante du climat, et le manque de tout, exceptée d'eau, font qu'il n'y a que des Arabes de la dernière classe qui puissent y vivre. Les habitans sont pâles et ont l'air de la mauvaise santé; et la populace y est aussi dépravée dans ses goûts, que celle qui habite la plupart des villes d'Arabie.

On retrouve parmi les ruines d'Aden quelques restes d'une ancienne magnificence, qui ne servent toutefois qu'à jeter un jour plus sombre sur tout ce qui les environne. Les plus remarquables de ces restes consistent en une file de citernes, situées du côté nord-ouest de la ville, trois desquelles ont quatre-vingts pieds carrés, sont profondes à proportion, taillées dans le roc vif, et bordées par une couche épaisse d'un beau stuc qui ressemble à du marbre. On peut toujours suivre la trace d'un large aqueduc qui, anciennement, conduisait à ces citernes l'eau qu'il recevait d'un ravin profond creusé dans la montagne. Plus haut, on en voit un qui est toujours entier, et qui, lorsque je l'examinai, était en partie rempli d'eau. Sur le front de celui-ci, s'étend une belle terrasse, autrefois couverte de stuc, et derrière s'élèvent quelques masses de granit énormes, qui étant en partie à pic et en partie horisontales, forment une

retraite délicieuse dans le temps de la chaleur. Quelques enfans arabes qui nous suivaient dans notre course, parurent enchantés lorsqu'ils nous virent près des citernes. Ils se jettèrent dans l'eau la tête la première, et nous divertirent beaucoup avec leurs jeux. Dans la plupart des villes mahométanes, l'insolence des enfans est très-incommode pour les étrangers; mais ceux d'Aden étant familiarisés avec les Anglais, semblent avoir changé de caractère, et leur enjouement était souvent des plus agréables. Ils couraient de tous côtés pour nous cueillir des fleurs, et tandis que nous cheminions, il nous amusaient par leurs chants, leurs gambades et leurs tours. Quelquefois ils feignaient d'être excédés de fatigue ou de s'être blessés, et si nous en témoignions de l'inquiétude, ils se mettaient à sauter et à rire de la tromperie qu'ils nous avaient faite. Une petite fille qui n'avait pas plus de cinq ans nous suivit tout le temps que nous mîmes à visiter la montagne, et cependant le chemin était très-escarpé. Quelques comassis (1) que nous leur donnions en pareil cas, comblaient de joie ces petits garnemens.

(1) Le comassi est une petite monnaie de cuivre de Moka, qui ressemble au schelling du Holstein. 64 comasis font une piastre d'Espagne. (*Note du traducteur.*)

Aden est défendue du côté du nord et du côté du sud par une montagne raboteuse et escarpée, sur les cîmes de laquelle s'élèvent d'anciennes tours construites par les Turcs. Leur aspect, à une certaine distance, me faisait desirer depuis long-temps de les examiner, et en conséquence, je résolus d'aller sur cette montagne le *vendredi* 6 *octobre*. Le chemin est fort roide et embarrassé de pierres détachées et de quartiers de rochers, qui bientôt mirent notre résolution à une rude épreuve. Les premières difficultés vaincues, nous gagnâmes une gorge profonde où nous trouvâmes deux ou trois puits remplis d'eau de pluie, quelques arbres et quelques chèvres errantes. Après l'avoir traversée, nous fûmes au pied d'une autre rampe qui nous conduisit à une plaine fort âpre, d'environ un mille d'étendue, et qui bien qu'elle fût brûlée alors, nourrit, après les pluies, un grand nombre de chèvres. Au-delà, la rampe devint si rapide que notre guide nous assura qu'elle était impraticable. Cependant nous persistâmes à monter, et à la fin, après de grands efforts, nous parvînmes à l'une des plus hautes crètes de la montagne, crète si étroite, que de chaque côté nous voyions un abîme effroyable. Là, mes compagnons s'assirent sur le roc, et il me fut im-

possible de les engager à monter encore, quoique la plus grande tour, qui était le principal objet de notre curiosité, ne fût plus très-loin. Le desir que j'avais de découvrir une inscription que j'avais lieu de croire placée là, me détermina à pousser l'entreprise; et après avoir gagné la tour, non sans avoir surmonté beaucoup de difficultés et de dangers, je parvins à m'y introduire en embrassant un angle du mur et en posant le pied sur une pierre détachée, au bord d'un précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur, que l'œil ne pouvait mesurer sans effroi. Je ne trouvai rien qui pût payer ma peine, si ce n'est la vue qui était vraiment superbe. Je dominais sur des hauteurs prodigieuses et une mer immense. J'avoue que je ne pus m'empêcher de contempler aussi, avec un sentiment de satisfaction qui approchait un peu de l'orgueil, mes compagnons moins aventureux que moi, et les habitans d'Aden, qui me considéraient, pour ainsi dire, avec stupeur. Cependant, le plaisir que m'offrit ce spectacle fut fort altéré par la difficulté de retourner sur mes pas. Elle exigeait de plus grands efforts que ceux que je venais de faire; car après un moment de réflexion, j'éprouvai une hésitation qui, en quelques minutes, m'aurait mis hors d'état d'exécuter

l'entreprise. Il n'y a même que l'idée d'une nécessité absolue, à laquelle se joignit une sorte de désespoir, qui ait pu me faire sortir de la situation des plus périlleuses où je m'étais imprudemment engagé.

A notre retour, nous passâmes près du mur élevé par le colonel Murray, lorsque les troupes anglaises étaient postées à Aden, avant leur expédition d'Egypte. Le plan me parut bien conçu, et ce mur eût efficacement protégé la place du seul côté où il était possible de l'attaquer.

Le 8 *octobre*, un brig fut à vue au point du jour. Il gouvernait directement vers le port, comme si le pilote eût bien connu la baie. Ne pouvant distinguer le pavillon, le dola courut à la porte de la mer, et je me rendis avec quelques autres à notre vaisseau. Nous craignions que ce ne fût un corsaire français; les bâtimens de cette même nation ayant été dans l'habitude de gagner ce port pour y relâcher, quoiqu'on leur en eût refusé l'entrée plusieurs fois, et notamment au commencement de l'année où nous étions. Par bonheur, ce vaisseau était américain, et il nous apprit, à notre grand contentement, que la paix subsistait entre nos deux nations, ce dont nous avions

tout lieu de douter, d'après des informations qu'on nous avait données à Mozambique.

C'est le cas de faire remarquer ici combien le mouillage est exposé dans cette baie. Un corsaire français où un pirate pourrait facilement couper la communication entre le port et tout vaisseau, sans que celui-ci pût recevoir aucun secours du rivage. Les moyens de remédier à ce mal sont simples et peu coûteux. En conséquence, j'ai pris sur moi de proposer au gouverneur de Bombay d'envoyer deux pièces de canon en présent au sultan d'Aden, à condition qu'il les ferait placer sur une pointe voisine du tombeau de Chaik Hamed, position où ils commanderaient complètement et protégeraient le mouillage. Si l'on établit des relations de commerce avec la Mer Rouge, une telle précaution sera d'autant plus nécessaire que nous sommes aujourd'hui en guerre contre les Américains, qui connaissent parfaitement tous les ports d'Arabie, et dont les vaisseaux sont généralement supérieurs à ceux de nos navires marchands qui pourraient être employés à ce service. L'exécution de ce projet, non seulement nous serait avantageuse, mais ce serait aussi un témoignage de reconnaissance envers un prince

qui, par des actes multipliés de bienveillance, a prouvé son attachement pour les Anglais. Si l'on élevait un fortin pour y placer les canons, ceux-ci n'en seroient que plus utiles.

Comme le vaisseau ne devait pas avoir fini, de trois jours, d'embarquer sa provision d'eau, je résolus de profiter de ce temps pour faire un voyage à Lahadj (1), résidence et capitale du sultan (2); et nous partîmes accompagnés de Duroz, l'un des banians, et d'Abou-Beckr, dola (3) d'Aden qui avait reçu du prince l'ordre

(1) Vaugondy et d'Anville écrivent *Lage*. (*Remarque du traducteur.*)

(2) Ludovico Barthema qui avait été fait prisonnier par les Maures, et envoyé à Lahadj en 1504, a publié une description de cette ville, qu'il nomme Laji. Sa relation est intéressante, et je la crois exacte, vu qu'il a donné dans le dialecte particulier du pays, plusieurs des entretiens qu'il a eus et dont je suis parvenu à comprendre le plus grand nombre, quoiqu'ils soient plus faciles à entendre qu'à lire, ayant été transcrits en caractère romains par lesquels les mots ont été singulièrement altérés. Le savant et infatigable Niebuhr pense que ce dialecte se rapproche plus de la langue des anciens Homérites qu'aucun autre qui se parle aujourd'hui en Arabie. *Vide Itinerario di Ludovico Barthema*, *stampato a Vinegia*, 1535. Le même journal se trouve dans Ramusio, mais sans l'arabe. (*Vide vol. I*, *p.* 154 *et seq.*)

(3) Gouverneur d'un district ou d'un canton. (*Note du traducteur.*)

de nous escorter avec une garde d'Ascarri (1). Cet officier, qui était issu d'une tribu d'Arabes Abadeh, était le plus bel homme que j'eusse jamais vu. Il était de plus grande taille que la plupart de ses compatriotes; il était actif, entreprenant, et il montrait un esprit d'indépendance qui semblait exciter l'admiration générale.

Dans la première partie du chemin, nous tournâmes la baie intérieure, près de laquelle s'élève un petit édifice appelé *Beit el Me*, la Maison d'eau. C'est à présent un abri pour ceux qui apportent des vivres à la ville. Derrière cet édifice, on voit les ruines de grands murs de pierre qui s'étendent au loin à travers la péninsule adjacente. Ils paraissent avoir fait partie d'un réservoir immense qui aura été construit très-anciennement pour fournir de l'eau douce aux vaisseaux mouillés dans la baie intérieure.

A environ un mille plus loin, une chaussée élevée sur sept arches unit le continent à la péninsule d'Aden, ainsi qu'on la nomme, quoiqu'il fût plus convenable de la qualifier d'île; car à la haute marée un volume consi-

(1) Ascarri, pluriel d'ascar, sorte de janissaire en Arabie. (*Note du traducteur.*)

dérable d'eau salée passe sous les arches, unissant ainsi deux ouvertures de la mer.

Absolument au nord de cette chaussée s'étend un ancien aqueduc, aujourd'hui ruiné, construit en pierres de taille, ayant partout environ cinq pieds de largeur, et s'élevant à présent de deux pieds seulement au-dessus du niveau du sol. On en suit les ruines l'espace d'environ huit milles, ce qui peut donner une idée de l'importance d'Aden au temps de sa prospérité. Il y a lieu de croire, d'après un Traité curieux écrit en latin par Resende, sous la date de 1530, et intitulé : *Epitome rerum gestarum in Indiâ a Lusitanis*, que cet aqueduc et les tours élevées sur les crètes de la montagne ont été construits postérieurement; car il dit que ces crètes n'étaient accessibles que pour les oiseaux; que l'eau était apportée tous les jours sur le dos des chameaux, qui quelquefois étaient au nombre de quinze ou de seize cents et même de deux mille, et que lorsqu'ils arrivaient de jour ils entraient dans la ville, mais que si c'était de nuit, l'eau était déposée dans une grande citerne près de la *Maison d'eau*, des ruines de laquelle je viens de parler. Ce fut, sans doute, pour obvier à cet inconvénient et rendre Aden indépendante des Arabes, que les Turcs forti-

fièrent les hauteurs et construisirent l'aqueduc, dont la première mention fut faite par un officier français qui visita cette ville en 1709, et qui le trouva servant à sa destination.

A l'extrémité de la plaine que traverse l'aqueduc, se trouvent un tombeau et un caravanseraï, dédiés à Chaik Othman. Là, notre troupe que des soldats bédouins, qui nous avaient joints dans la marche, avaient considérablement augmentée, s'arrêta pour se mettre à l'abri de la chaleur du jour. Bientôt le dola nous fit servir à tous du poisson grillé, accommodé avec de la farine de djoary et du beurre fondu. Maîtres, soldats et valets, prirent, à la véritable manière arabe et patriarcale, part à ce repas qui probablement aurait révolté la délicatesse de quelques estomacs européens. Comme de coutume, après qu'on eut mangé, on fit un somme, et en s'éveillant, ceux qui le purent, se régalèrent d'une pipe, ce qui est le moyen pratiqué par les Arabes pour écarter tous les soucis.

Nous reprîmes notre marche à trois heures. Parvenus à un demi-mille du tombeau, nous entrâmes dans une forêt d'arbres élevés dont les branches étaient fort étendues. Ils étaient d'une espèce de *mimosa*, appelée sa-muk par les Arabes. La forêt, qui va de l'est à l'ouest,

a, dit-on, une longueur de deux jours de marche, sur une largeur d'environ huit milles. On y voit errer, de toutes parts, des chameaux et des chèvres, qui, au temps de l'année où l'on était, se nourrissent de feuilles et de jeunes branches d'arbre. C'est de la chair et du lait de ces animaux que toutes les tribus de Bédouins tirent leur subsistance.

Au sortir du bois, le chemin coupe une plaine stérile, couverte de monticules composés de sable fin qui, volant sans cesse de lieu en lieu, empêche toute végétation quelconque. Lorsque nous eûmes traversé ce désert qui n'avait que cinq milles de longueur, nous retrouvâmes graduellement la verdure, et peu de temps après nous gagnâmes un terrain très-fertile et parfaitement cultivé, qui touchait à la ville de Lahadj. Là, nous vîmes du blé, du djoary et des cotonniers. La végétation était des plus vigoureuses, la terre étant entrecoupée de canaux creusés par l'art et fournis d'eau, au moyen de ces machines si simples qui sont communes en Arabie et en Egypte. Tout le pays, en outre, était parsemé de dattiers.

Arrivés près de Lahadj, nous rencontrâmes une députation à la tête de laquelle était le

dola de cette ville, qui nous y conduisit, accompagné de ses ascarri, sautant, dansant, chantant, agitant leurs fusils à mèche et criant comme font ceux de Moka lorsque le dola revient de la Mosquée, les grands jours de fête. Ils s'amusèrent de la sorte jusqu'à la première entrée de la demeure du Sultan ; et là trois décharges de mousqueterie, faites irrégulièrement, mirent fin à leurs jeux. Nous suivîmes plusieurs passages fortement barricadés à chaque bout, et on nous fit monter à une salle, ouverte par le haut (assez semblable à la salle d'audience de Sanah, dont Niebuhr a donné un dessin), et à l'extrémité supérieure de laquelle Sultan Hamed nous attendait. C'était un vieillard qui avait l'air d'un patriarche et dont la physionomie annonçait de l'intelligence et de la douceur. Il nous reçut de la manière la plus amicale. Il nous parut qu'il était sincère dans ses démonstrations, et il nous dit plusieurs fois, à la manière des Arabes, qu'il éprouvait une vive satisfaction de voir encore un anglais avant de mourir. Ceux de nos compatriotes qui l'avaient visité lui avaient donné l'opinion la plus favorable de notre nation, et d'après ce qui s'est passé ensuite, j'ai tout lieu de croire que si jamais

nous avions besoin des bons offices de ce prince, pour les arrangemens que nous aurions à conclure avec les états Arabes, il les emploierait pour nous.

Lorsque nous eûmes pris du café à la sultane, comme disent les auteurs français, on nous présenta des houkahs; et bientôt, à ma grande surprise, on annonça le dîner. En conséquence nous nous retirâmes, avec le dola d'Aden, dans une autre pièce, où l'on nous servit du chevreau rôti, coupé par petits morceaux, et quantité de riz en pilau. Après le dîner, Abou Beckr se leva et dit que, comme il savait que nous avions coutume de boire du vin (dont nous avions apporté une petite provision d'Aden) après nos repas, il nous quitteroit un moment pour nous laisser ce plaisir. Une telle politesse est fort rare dans un musulman.

J'ai peu de chose à dire de la ville de Lahadj, que cependant j'ai eu la facilité d'examiner dans la soirée et dans le cours de la journée suivante. Les maisons sont de bousillage, et le palais même du sultan, qui a la forme d'un ancien château (*voy.* Pl. IV), est construit des mêmes matériaux. Les habitans fabriquent une espèce de drap fin, rayé de

plusieurs couleurs, qui sert ordinairement à l'habillement des Arabes d'un rang distingué. La misère qui me parut régner parmi les basses classes, faisait un contraste frappant avec les Bédouins des environs, qui bien que plus pauvres en effet, ressentent un tel orgueil de leur indépendance, qu'il les porte à se contenter de peu.

Au nord de la ville est une vaste plantation de dattiers, de manguiers, de sycomores et de grenadiers, parmi lesquels je remarquai plusieurs beaux arbres très-hauts, que les Arabes nomment bedan. Les feuilles de ces arbres croissent en touffe, et sont par la forme assez semblables à celles du laurier. Le fruit, qui ressemble à une amande, n'est pas désagréable au gout, quoiqu'il soit fort piquant. L'arrosement de la plantation exige une quantité d'eau surprenante. Il faut tenir constamment humide le pied de chaque arbre, et pour cela on a recours à l'art, dans le temps de la sécheresse qui, par bonheur, ne dure que deux mois. Dans les dix autres mois il pleut de temps en temps; et au mois de décembre, les pluies tombent en si grande abondance, sur les montagnes voisines, qu'alors la rivière qui passe à La-

hadj, quoiqu'elle soit fréquemment à sec en d'autres temps, se transforme en un torrent prodigieux.

Cette rivière coule entre deux bandes de terre qui ont environ trois milles de large chacune et sont très-fertiles, comme cela se voit en général sur les bords des rivières qui coulent plus à l'orient. Au-delà et au nord, se trouve un canton pierreux et stérile, qui s'étend jusqu'au pied des montagnes habitées par les Arabes Abadeh, qui lorsque l'occasion l'exige, accourent en foule se ranger autour de l'étendard du sultan. Ils sont petits, mais robustes, et ils fournissent quelques-uns des meilleurs soldats d'Arabie.

Il serait difficile de trouver un prince dont le sort fût plus digne d'envie que celui de sultan Hamed, qui par sa conduite judicieuse a élevé sa principauté à un rang éminent parmi celles de l'Yémen et qui, par sa constante sollicitude pour le bonheur de ses sujets, a pleinement mérité le titre de *Père du pays*, qu'ils lui donnent généralement. Les plus respectables Arabes de cette contrée paraissent se rapprocher, par leur caractère, de la simplicité patriarchale de leurs ancêtres. D'après ce qu'en dit l'exact Niebuhr, je suis porté à croire qu'il en est de même dans une grande

partie de l'intérieur des terres, et que cette honorable distinction contraste infiniment avec les mœurs licencieuses de ceux qui habitent la côte supérieure.

Le 9 au soir, après avoir pris congé du sultan, nous partîmes pour retourner à Aden. Nous passâmes la nuit au Caravan-Seraï, ce qui ne fut pas des plus agréables, cet édifice étant à peine assez vaste pour contenir toute notre troupe; mais de tels inconvéniens ne sont pas de nature à rebuter un voyageur.

Le *mardi*, 10, nous nous remîmes en marche au point du jour, pour arriver à Aden, avant que la chaleur, qui est vraiment accablante dans ce pays, fût dans toute sa force. A l'approche de la péninsule, nous fûmes extrêmement frappés de l'aspect que prit le soleil en se levant. Lorsqu'il fut à moitié, au-dessus de l'horizon, il ressembla, par la forme, à un dôme de château; lorsqu'il fut aux trois quarts, on eut dit un ballon; et enfin, étant tout-à-fait dégagé, il parut comme un globle applati à chaque axe. Ces singulières altérations de forme peuvent être attribués à la réfraction produite par les différentes couches de l'atmosphère, à travers lesquelles on voyait le soleil. La même cause faisait que notre vaisseau, qui était à l'ancre

dans la baie, avait l'air d'être hors de l'eau, et que ses mâts, qui étaient nus, paraissaient entourés de voiles. Une pointe de terre et un rocher bas, qui étaient à vue, semblaient, l'une n'avoir d'autre base que l'air, et l'autre s'élever aussi haut qu'un vaisseau, l'espace qui se trouvait entre ces objets et l'horizon ayant, quoique transparent, une teinte grise très-distincte de la couleur plus foncée de la mer. Cette illusion produite par l'atmosphère, a été, autant qu'elle affecte les positions relatives des corps célestes à la vue, l'objet de la plus grande attention de la part des astronomes, et pour obvier aux erreurs, qu'elle peut occasionner, on a dressé des tables qui sont peut-être aussi exactes que le permettait le sujet. Mais comme l'illusion affecte l'horizon visible et les autres objets qui sont à la surface de la terre, elle paraît mériter un examen encore plus approfondi; car elle produit, particulièrement dans les latitudes chaudes, une grande incorrection dans toutes les observations faites au moyen de l'horizon visible, ainsi que dans les mesures géométriques qui dépendent d'un objet éloigné et qui doivent être déterminées avec un théodolite ou un autre instrument, sur la côte. Sous ce rapport un horizon artificiel a, sur l'ho-

rizon visible, des avantages positifs, pour l'exactitude, et partout où l'on peut s'en procurer un, il est infiniment à préférer (1).

Le capitaine ayant achevé de faire remplir d'eau toutes ses futailles, précaution qu'il est utile de prendre avant d'entrer dans la Mer Rouge, je retournai à bord de la *Marian*, après avoir eu la peine de régler mes comptes avec les Banians. Je dis la peine; car, bien que ces négocians aient une grande douceur de caractère, et qu'ils aient sur eux-mêmes l'empire le plus absolu, il n'y a pas d'hommes au monde, plus fins, plus rusés, plus rapaces en affaires. En conséquence, on doit se tenir en garde contre leurs supercheries, quoique leurs comptes paraissent d'une exactitude minutieuse. Quant au reste, d'après ce que j'en ai vu, j'ai lieu de juger qu'ils sont un peuple estimable et paisible; et même relativement au reproche que j'ai lieu de leur faire, on peut l'attribuer en partie à la mauvaise foi de presque tous ceux avec lesquels ils sont dans le cas de traiter. Duroz, le principal Banian d'Aden, m'a toujours paru un

(1) Une explication très-satisfaisante, des effets divers de la réfraction a été donnée par le docteur Wollaston, et insérée dans les transactions philosophiques.

des plus respectables de cette classe d'hommes.

Le 11 *octobre*, nous sortîmes du port d'Aden avec un bon vent et un courant favorable. Comme le vent était agréable et la surface de la mer polie, nous continuâmes tout le jour à ranger la côte, dont les montagnes sont très-remarquables par leur forme. Au coucher du soleil, nous trouvâmes, par une amplitude, que la variation était de 7° 10′ ouest.

Le 13, nous doublâmes pendant la nuit, le cap Saint-Antoine qui, au point du jour, était toujours à vue, et nous restait au nord-est quart d'est, à la distance de huit lieues. Nous avions le détroit de Bab-el-Mandeb au nord-ouest quart d'ouest, à neuf lieues, et la côte d'Afrique, à l'ouest-sud-ouest, à sept lieues. Dans cette position, il est très-important, pour les navires qui ne connaissent pas la côte, de se tenir près du rivage d'Arabie, jusqu'à ce que l'île de Périm soit à vue, plusieurs vaisseaux s'étant, faute d'avoir pris cette précaution, engagés dans la baie enfoncée de Tajoura, ce dont on trouve un exemple remarquable dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, p. 59 et 64. On y voit qu'au mois de décembre 1708, le vaisseau le *Curieux*, fut, par une erreur de ce genre, prêt à se perdre

sur un des écueils de cette baie dangereuse. A onze heures du matin, nous passâmes le détroit de Bab-el-Mandeb, avec un courant très-fort, qui portait au nord ouest quart-nord. Bientôt après je reçus une lettre du capitaine Rudland, qui m'invitait à débarquer; et dans la soirée j'établis ma résidence à la factorerie anglaise de Moka.

Ce même jour, M. Rudland voulut bien me communiquer les ordres qu'il avait reçus du gouvernement de Bombay, pour établir des relations de commerce avec l'Abyssinie. Il me fit part aussi du plan qu'il avait suivi pour y parvenir, et de tout ce qui s'était fait en conséquence. Il avait, au mois de mai 1809 (1) et aussitôt après son arrivée dans la Mer Rouge, dépêché au Ras Ouelled Selassé, une lettre par laquelle il l'instruisait de son arrivée à Moka, en qualité d'agent de la Compagnie des Indes Orientales, et lui exprimait le desir du gouvernement de l'Inde d'entretenir une communication régulière avec l'Abyssinie. Il avait écrit, en même-temps, à M. Nathaniel Pearce, que j'avais laissé dans ce pays, à

(1) Voyez la traduction française des *Voyages du vicomte Valentia*, tom. III, p. 227, et tom. IV, p. 79 et suiv. (*Note du traducteur.*)

mon premier voyage. M. Rudland reçut, au mois de juillet de la même année 1809, une réponse très-satisfaisante du ras, par le canal de M. Pearce, qui lui rendit compte, d'une manière simple et claire, quoique originale, des diverses aventures qui lui étaient arrivées. Il y disait que le ras n'avait cessé d'exprimer ses regrets d'être si long-temps sans entendre parler des Anglais, et de témoigner son vif desir d'encourager les communications avec notre nation. M. Pearce ajoutait à cela la désignation des articles de commerce qui seraient le plus recherchés en Abyssinie.

Peu de temps après avoir reçu cette lettre, M. Rudland avait envoyé son assistant, M. Benzoni, dans une chaloupe du pays, avec quelques marchandises et quelques présens, à Madir, village situé sur la baie d'Amphila et la côte d'Abyssinie, où il avait invité M. Pearce à se rendre pour les recevoir. Les difficultés que M. Benzoni rencontra, et les dangers auxquels cette entreprise mal conçue exposa M. Pearce, sont retracés plus loin.

Peu de temps après, le ras avait envoyé à Moka un nommé Hadjy Hamoud, musulman qui faisait le commerce d'Abyssinie. Il y était retourné avec quelques marchandises par la voie de Massouah; mais on n'avait plus en-

tendu parler de son arrivée à Chelicut, et M. Rudland paraissait croire qu'il y aurait de grands obstacles à vaincre en prenant ce chemin, parce qu'il était arrivé de Djeddah, dans cette île, un serdar (1) nommé Omar Aga, qui avait dépossédé le nayb et pris le commandement. Peut-être convient-il d'observer que notre position était alors extrêmement précaire à Djeddah, à cause du caractère immoral de son chef, qui venait de commettre un acte de la plus grande injustice contre les Anglais, en retenant des marchandises qui leur appartenaient.

Cet état des choses me faisait un devoir de chercher à communiquer par écrit avec le ras, avant de tenter de pénétrer en Abyssinie. En conséquence, je louai à Moka un homme sûr, nommé Hadjy Aly, que j'envoyai sur-le-champ à la côte d'Abyssinie, dans une chaloupe appartenante à Yunus Beralli, ce fidèle Somauli, qui avait rendu d'importans services aux Anglais. J'avais remis à Hadjy Aly une lettre par laquelle j'annonçais mon arrivée avec des présens destinés par Sa Majesté à l'Empereur Ayto Egouala Sion, ou Ayto Goualo, comme on le nomme communément. J'y exprimais aussi le

(1) Chef, ou commandant. (*Explication du traducteur.*)

desir de partir le plus tôt qu'il serait possible, et j'y priais le ras d'envoyer M. Pearce avec un nombre convenable de serviteurs et de mulets vers tout point de la côte qu'il désignerait pour mon débarquement.

Hadjy Aly partit le 14 *octobre;* et comme j'avais à faire beaucoup de préparatifs pour mon voyage, je résolus d'attendre à Moka la réponse à ma lettre. Durant mon séjour dans cette ville, je visitai plusieurs fois le dola (qu'on appelait sultan Hassan), le ras Kateb, et les autres habitans d'un ordre distingué. Je les trouvai tous plus favorablement disposés en faveur des Anglais qu'ils n'avaient paru l'être durant ma première résidence à Moka. Le dola m'accorda la permission la plus entière de louer tout autant de domestiques que je pourrais le desirer. Il me donna aussi, pour l'accomplissement de mon dessein, toutes les facilités qui étaient en son pouvoir, et il m'envoya fréquemment des présens de fruits et de légumes, que l'état critique des affaires de la ville me rendait des plus agréables. Pour que le lecteur puisse apprécier cet état, il est nécessaire de retracer les événemens survenus dans l'Yémen depuis le séjour que nous y avons fait en 1805. Ce tableau, qui se lie aux opérations des Wahabis dans cette partie de l'Arabie,

ne sera peut-être pas indigne de l'attention du lecteur.

Au temps où nous quittâmes l'Arabie, tout annonçait que les affaires de l'Yémen touchaient à une crise. La faiblesse du vieil iman, Aly Mansour, et l'incapacité de son ministre avaient occasionné la perte de ses possessions les plus importantes, telles que Loheiah et Hodeidah, qui pour n'avoir pas été secourues à propos, furent obligées de se soumettre à la puissance des Wahabis que les murs de Moka empêchèrent seuls d'avoir un domaine absolu sur la côte de la mer, et d'être maîtres du commerce du pays.

Par bonheur pour la maison régnante, Hamoud, shériff d'Abou Arisch, qui avait feint d'embrasser la doctrine des Wahabis, détestait, au fond de l'ame, la réforme que ces sectaires avaient établie, et n'attendait que le moment favorable pour secouer leur joug. Il traita en secret avec Sydi Achmet, fils aîné de l'iman, et il l'engagea à ôter à son père les rènes du gouvernement pour les prendre en main lui-même. Ce projet fut mis à exécution sans aucune effusion de sang, ce qui ne peut s'expliquer que par les dispositions des habitans de l'Yémen en faveur de cette révolution. Le visir Fakky Hassan, et quelques-uns des

agens principaux de l'ancien gouvernement furent dépouillés de tous leurs biens et jetés en prison. Quant au vieil iman, il fut exclu de toute participation aux affaires d'état, dont on suppose qu'il ne se mêlait guère, et on le laissa jouir, dans la retraite, de toutes les douceurs de la vie.

Sydi Achmet prit pour visir Ismael Furria, homme très-habile, qu'on croit lui avoir tracé le plan de conduite judicieux qu'il a suivi. Immédiatement après l'avénement de ce prince, qui eut lieu au mois de février 1809, shériff Hamoud secoua le joug des Wahabis rentra dans l'obéissance du jeune iman et lui rendit la souveraineté, non seulement des provinces de Loheiah, de Hodeidah et d'Abou Arisch, mais aussi de celles de Beit-el-Facky et de Zebid (desquelles il s'était mis récemment en possession conjointement avec les Wahabis), en stipulant, comme on doit s'y attendre, qu'il en conserverait le commandement. Le revenu de ces provinces et retourné, depuis, au trésor de l'iman.

La défection de shériff Hamoud lui attira, au mois de juillet suivant, une attaque des Wahabis. Abou Noukta (1), chef de la province

(1) Son véritable nom était Abd' Oul' Houkal. Il a été

de Kubtoul Bucker, qui est située au sud de Confouda, marcha, par ordre de Shoroud, pour le soumettre. Hamoud, quoiqu'il ne fût pas à la tête de plus de cinq cents hommes, fut assez téméraire pour attendre de pied ferme les Wahabis; et au premier choc, qui eut lieu à Ghezan, à deux traites d'Abou Arisch, il essuya une défaite signalée qui le contraignit à faire une retraite précipitée.

A la nouvelle de ce revers, les négocians de Loheiah et de Hodeidah embarquèrent leurs marchandises pour les soustraire à la rapacité des Wahabis, s'ils poursuivaient leurs avantages. Tout semblait leur conseiller de le faire; mais ils arrêtèrent leur marche, sans qu'on en connaisse la cause. Hamoud eut le temps de recruter ses troupes et de recevoir des renforts de Sanah, qu'on porta à quatre mille hommes, vu que la sûreté de l'état en dépendait. On lui fournit en même temps un subside de quarante mille piastres. Au moyen de tous ces secours, il eut, dit-on, une armée de vingt-cinq mille hommes, dont quatre mille étaient montés, les uns sur des dromadaires, et les autres sur des chevaux. Ce nombre peut être exagéré, mais dans un pays où tout homme

nommé Abou Noukta, *Père Borgne*, à cause de la perte qu'il a faite d'un œil.

est soldat, on a bientôt levé une armée avec de l'argent.

Au moyen de ces forces, Hamoud reprit l'offensive, et dans un combat qui dura tout un jour, il défit complètement l'armée d'Abou Noukta, qui, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, périt dans l'action.

Cette victoire rendit temporairement la tranquillité à l'Yémen, quoiqu'elle eût remis entre les mains d'Hamoud plus d'autorité peut-être qu'il ne convient à un sujet d'en avoir. Hamoud est natif d'Abou Arisch, et l'aîné de quinze frères, la plupart desquels sont vivans et ont chacun de six à huit enfants. Plusieurs ont des gouvernemens distingués, et l'on croyait que l'office de dola de Moka était destiné à l'un d'eux. Des relations si étendues, dans un pays où les lois de la parenté sont presque aussi sacrées que du temps des patriarches, rendent ce chef très-puissant, et lui donnent une influence sans bornes sur les affaires publiques.

Sultan Hassan, esclave d'Aly Mansour, était depuis un espace de temps plus long que ne l'autorisait l'usage, dola de Moka. Non seulement il était en retard, depuis quelques années, de payer les sommes qu'il devait au trésor de l'iman; mais, comme le prouvait le soin qu'il avait pris de relever les fortifi-

cations de la place, et de faire construire, au prix de quarante mille piastres, une nouvelle maison forte, il avait résolu de différer son retour à Sanah autant qu'il le pourrait, et même de se rendre indépendant. La déposition de son protecteur, et l'avènement d'un prince dont l'administration s'annonçait comme devant être vigoureuse, ne pouvaient s'accorder en aucune sorte avec les projets qu'Hassan avait conçus, et il déclara que tant que vivrait le vieil iman, il ne reconnaîtrait d'autre autorité que la sienne.

La lutte qu'il soutenait alors contre les Wahabis, et la nécessité d'affermir son gouvernement, empêchèrent Sydi Achmet de témoigner à l'instant même son ressentiment; mais il fit tous ses préparatifs pour attaquer Hassan, et il donna l'ordre à Aly Souhed, chef d'Eddyn, de mettre sur pied une armée de cinq mille hommes.

Hassan, de son côté, ne montra pas moins d'activité. Il leva dans le territoire d'Aden, avec la permission de Sultan Hamed, un corps de quinze cents arabes, qui, joints à ses autres forces, lui firent environ trois mille hommes. Ce devait être assez pour défendre une ville fortifiée contre des assaillans qui n'avaient point d'artillerie.

Cet état de suspens dura jusqu'à ce qu'un étrange concours d'événemens, dans lesquels on put remarquer l'ardent desir d'éviter l'effusion du sang, desir qui caractérise les habitans de l'Yémen, excepté dans les occasions où ils ont à exercer une vengeance personnelle, eût amené la crise. Le 7 *septembre*, le frère du visir, après avoir plusieurs fois tenté vainement d'engager le dola à se soumettre au gouvernement, saisit l'occasion de lui donner l'ordre par écrit de remettre le commandement de Moka à Syed Gouderat, l'émir Mouckatah, ou le commandant des troupes. Il n'eut pas plutôt exécuté cette dangereuse commission qu'il se retira. Lorsque le dola eut lu l'ordre, il appela ses soldats et les mit à la poursuite du fugitif; mais celui-ci avait eu le temps de se retirer dans la maison de l'émir. Le lendemain, cet officier, accompagné d'une garde suffisante, alla trouver le dola et le somma de renoncer à son office. Hassan lui répondit par un refus, et l'on en référa aux troupes pour savoir à qui elles voulaient obéir. Les troupes anciennes déclarèrent qu'elles se soumettaient aux ordres venus de Sanah, et en conséquence elles livrèrent les portes de la ville. Les troupes mercenaires d'Aden demeurèrent fidèles au dola, et le jour même elles attaquèrent la maison de l'émir,

où elles voulurent mettre le feu ; mais bientôt les autres troupes arrivèrent au secours, et l'un des soldats du dola ayant été blessé, on renonça à l'attaque. Il se tint alors une assemblée de notables, où l'on convint, non sans peine, d'une suspension d'armes, pendant laquelle on négocierait à Sanah ; et un tambour parcourut toute la ville pour annoncer cette heureuse nouvelle aux habitans.

Quoiqu'un pareil état des choses dût rendre très désagréable la résidence de Moka, notre position à la factorerie ne fut pas aussi fâcheuse qu'on aurait pu s'y attendre. Durant quelques jours, nous fûmes forcés de tenir les portes closes, et nous ne pûmes recevoir aucune provision de légumes, de fruits, ni d'eau ; mais comme notre communication avec le vaisseau ne fut pas interrompue, nous souffrîmes bien moins d'une telle privation que ne le firent les habitans de la ville eux-mêmes. Il n'était pas, à la vérité, fort sûr de la traverser pour nos promenades. Cependant nous continuâmes à le faire, et nous n'essuyâmes aucune insulte.

Pour ajouter à la détresse du dola, un fils de sheriff Hamoud vint au commencement d'octobre réclamer une somme de huit mille piastres, qu'il prétendait due au gouvernement. Quelques mois auparavant, il en avait

demandé une de quatre mille, et comme on n'avait eu aucun égard à cette demande, le gouvernement avait doublé la somme, et avait déclaré que si on ne le satisfaisait pas dans un mois, il la porterait à seize mille piastres. Le dola, pour la lever, fut forcé de faire arrêter tous les *hamauls* (porte-faix), tous les teneurs de café; et ceux qui n'avaient point d'argent furent retenus en prison jusqu'à ce que leurs amis eussent payé pour eux.

Le temps où l'on devait recevoir la réponse de Sanah s'approchant, l'agitation devint extrême dans la ville. Les habitans se munirent d'eau, de bois et de vivres, comme s'attendant à soutenir un siége. Le capitaine Rudland en fit autant. Mais le 31 *octobre* la contestation fut terminée par la nouvelle de la mort du viel iman Aly el Mansour, mort arrivée le 25. Ce prince qui était âgé de quatre-vingt-cinq ans, en avait régné trente-cinq. Son fils Achmet (1) prit le titre de Sydi Achmet émir al Moukmun, êl-Météoukkel Allah Rebbi êl Aleméïn! »

Cet événement ayant enlevé tout prétexte à la révolte, le dola se soumit, et l'on fit de

(1) L'histoire de cette famille se trouve dans la *Description de l'Arabie par Niebuhr*, p. 170, etc.

grandes réjouissances pour l'avènement du nouveau prince. A ma demande, M. Weatherhead, le capitaine de la *Marian*, fit faire une salve royale, à laquelle un des forts de la place répondit par un pareil nombre de coups de canon; et durant toute la journée et les trois suivantes, on n'entendit que des salves et des cris de joie. Tous les habitans se revêtirent de leurs plus beaux habits, et leur gaîté confirma pleinement la remarque de Niebuhr qui dit « que les Arabes d'Yé» men sont plus vifs que ceux d'Hedjas et » infiniment plus que les Turks ».

Peu de temps après cet événement, le dola fit sa paix avec la cour, et renvoya ses mercenaires. Ainsi fut terminée, seulement aux dépens de la vie d'un homme, à ce que je crois, une révolte qui sans une condescendance réciproque aurait occasionné une sanglante catastrophe.

La conduite que tint le jeune iman à la mort de son père, était propre à lui concilier l'affection de ses sujets. Une partie des impôts leur fut remise, il y eut une amnistie générale, et de grandes largesses furent faites parmi ses amis. Tout en lui annonçait un homme supérieur à l'éducation qu'il avait reçue; car on n'apprend guère aux Arabes

d'un haut rang, quelque poste même qu'ils doivent occuper, qu'à compter sur les secours de la Providence.

Durant notre relâche à Moka, j'eus occasion d'obtenir des renseignemens sur les contrées d'Efat et d'Hurrur, qui sont situées au nord-est de cette partie de l'Abyssinie, pour laquelle j'étais sur le point de partir; et le résultat de mes recherches fut plus intéressant même que je n'avais lieu de l'attendre.

J'avais trouvé parmi les étrangers qui résidaient à Moka, un respectable vieillard nommé Abdel-Kauder, qui exerçait les fonctions d'agent de commerce, de la part du sultan de ce pays. C'était un des Musulmans les plus honnêtes et les plus instruits que j'eusse connus, cependant son insouciance extrême pour les affaires d'intérêt, insouciance qui est très-rare parmi ses compatriotes, ne le rendait pas très-propre au poste qu'il occupait. Il avait beaucoup lu, pour un Arabe. Sa conception et son activité étaient très-rares pour son âge qui, je crois, était de soixante et dix ans; et d'ailleurs il avait une vivacité d'esprit et une sorte de gaîté qui rendaient sa conversation singulièrement agréable. Je voulus un jour esquisser son portrait; mais avant que j'eusse achevé, il s'aperçut de mon

dessein, se leva, et dit en riant, « qu'il était trop vieux et trop laid »; et depuis il ne put jamais demeurer assis tranquillement lorsqu'il me vit un pinceau à la main. Au temps où je l'ai connu, il souffrait cruellement d'ulcères aux jambes, maladie très-commune dans ce pays; mais l'application que nous lui fîmes de remèdes caustiques, qui ont toujours eu beaucoup de succès dans la Mer Rouge, lui procura tant de soulagement que sa reconnaissance fut sans bornes.

Comme le mois de novembre s'écoulait et que nous ne recevions aucune nouvelle du messager envoyé en Abyssinie, (excepté qu'Yunus Beralli avait été emprisonné par ordre du Nayb), mon impatience devint très-grande, et je ne fus pas sans alarmes. Tous mes préparatifs étant terminés et la *Marian* attendant mes ordres, je résolus, à tout hasard, de passer sur-le-champ, à la côte d'Afrique. Mon intention était de pénétrer en Abyssinie par la voie d'Amphila plutôt que par celle de Massouah. Le capitaine Rudland était positivement d'avis que la chose était possible, et je connaissais par expérience les difficultés de l'autre route, difficultés que devaient accroître encore l'arrivée d'un aga turk, qui avait pris le commandement de l'île. Les mo-

tifs qui depuis me firent changer de détermination, seront retracés dans la suite de ma narration.

Le 7 *décembre*, nous prîmes congé de nos amis de la Factorerie, et nous nous rendîmes à bord de la *Marian*.

CHAPITRE IV.

Traversée de la MER ROUGE, depuis MOKA jusqu'à RACKMAH. — Opérations faites à AYTH. — Suite du Voyage jusqu'à AMPHILA. — Conduite atroce du Nayb et de l'Aga de MASSOUAH. — Lettres qu'ils adressent aux chefs des tribus DANA'KIL. — Conférence avec ALLY-MANADA, jeune chef de la tribu de DUMHOETA. — ALLY MANDA part chargé de lettres pour le Ras OUELLED SELASSÉ. — Découverte d'un bon port dans la baie D'AMPHILA. — Communication avec ALLY GOVÉTA et autres chefs des tribus qui habitent la côte de la Mer. — Retour D'ALLY MANDA. — Lettres de M. PEARCE. — Arrivée d'un message de MASSOUAH. — Nouveau message envoyé en ABYSSINIE. — Description de la baie D'AMPHILA et de la côte. — MOEURS et coutume des habitans — Départ D'AMPHILA.

LE samedi, 8 *décembre*, nous levâmes l'ancre pour sortir de la rade de Moka, et nous mîmes le cap sur la côte d'Abyssinie, accompagnés de la chaloupe (1) du vaisseau que le capitaine avait équipée en allége avec les agrès de la goëlette. Nous gouvernâmes à l'ouest

(1) *Lanch* ou *Launch.*

trois quarts sud, avec un grand vent du sud. Nous trouvâmes la mer très-grosse, à la moitié du canal; mais la surface en devint plus polie, lorsque nous approchâmes de la côte d'Abyssinie, et le vent fut aussi plus modéré, comme cela arrive ordinairement, lorsqu'on a traversé cette partie du golfe, quelque violent qu'il puisse être du côté de l'Arabie. A neuf heures du soir, nous nous trouvâmes tout près du ras Béloul; et lorsque nous eûmes traversé la baie qui paraît être exempte de bas-fonds, nous longeâmes la côte à environ trois lieues de distance et sur quinze brasses d'eau, jusqu'à Rackmah, puis nous arrondîmes la pointe de la première île, et nous jetâmes l'ancre par quatre brasses fond dur. Ce mouillage qu'on trouvera retracé avec soin sur la carte, ne peut être considéré comme offrant un sûr abri, même contre le vent du sud; et avec tout autre vent il doit être fort dangereux. Le port intérieur a un fond de meilleure tenue; mais pour y entrer, il faut passer sur une barre qui n'a que deux brasses et demie d'eau, ce qui le rend inutile, excepté pour de petits vaisseaux, et en cas de nécessité. Le *portus Isidis*, de Pline, paraît se rapporter avec la description de Rachmah;

et du temps de cet auteur, les Troglodytes, ou les Bédouins, y apportaient la myrrhe (1). C'est très-probablement aussi le port dont les Portugais font mention fréquemment sous le nom de havre de Veila ou Beila. Thermomètre, à midi, 78°.

9 *décembre*. Nous fûmes sous voile au lever du soleil, et nous continuâmes à ranger la côte, avec un vent rafraîchissant. Nous dépassâmes les Abaiels et nous dirigeâmes notre course en dedans de l'île méridionale de Kodaly; et à deux heures de l'après-midi, nous vînmes à l'ancre par le travers du village d'Ayth. Il existe à peine un plus détestable mouillage; la rade n'a aucun abri, et lorsque le vent souffle du sud, il court le long de la côte de grosses vagues qui, vu que le fond est de mauvaise tenue, sont cause qu'il est extrêmement dangereux d'y être à l'ancre.

Peu de temps après notre arrivée nous envoyâmes une chaloupe à la côte, et nous apprîmes que la gelve (2) que j'avais expédiée de Moka, était toujours à Amphila, qu'Yu-

(1) *Nat. Hist. p.* 143.

(2) C'est une sorte de bateau fait avec des planches fort minces, et qui, pour toute voile, n'a qu'une natte. (*Note du traducteur.*)

nus (1) était mort (empoisonné à ce qu'on disait généralement), et que mon messager n'avait pu avoir d'entrevue avec le ras, que le nayb de Massouah en était cause, et que celui-ci avait envoyé deux daous armés pour saisir la chaloupe d'Yunus, et empêcher les Anglais d'ouvrir une communication avec l'Abyssinie par la voie d'Amphila.

Ces informations me furent données par Wursom, fils d'Yunus, qui, à la mort de ce dernier, avait, selon l'usage des Somaulis (2), succédé au commandement de sa barque. Ce jeune homme était venu à Ayth pour y rendre les derniers devoirs à son père qui avait épousé une femme de ce village, et chez laquelle il s'était retiré lorsqu'il s'était trouvé incommodé. Je fus fort affecté de la mort de ce fidèle Somauli; car les grands services qu'il nous avait rendus, et la vive reconnaissance qu'il avait témoignée des faibles dons que nous lui avions faits, m'avaient permis de compter sur son attachement plus

(1) C'est le même individu que celui qui est nommé Unus Barilla dans les *Voyages du vicomte Valentia* (*Note du traducteur.*)

(2) Le vicomte Valentia écrit Samauli. (*Note du traducteur.*)

que sur celui de tout autre naturel du pays, que j'eusse employé.

Le village d'Ayth, qui se compose de quarante huttes seulement, est le chef-lieu d'un district qui, au temps de notre relâche, était gouverné par un chaik, que les habitans disaient âgé de cent ans. Notre supercargue, qui était allé à la côte, nous le dépeignit comme un vénérable vieillard qui avoit des manières douces et des dispositions bienveillantes. Il nous représenta les habitans comme très-pauvres, et on lui dit que vu qu'il ne croissait pas de grain sur la côte et qu'on n'en importait que peu, leur nourriture consistait presque entièrement en poisson et en lait, à quoi ils ajoutaient quelquefois, mais rarement, de la viande de chèvre. Leur tribu, qui est une des Danakil, se nomme Adoule, et se compose d'environ deux cents personnes, hommes, femmes et enfans, dont une partie réside sur les îles de Dahalac, de Valentia et de Houakel. La seule communication qu'il y ait entre Ayth et l'Abyssinie, a lieu par la voie de Madir, village situé dans l'enfoncement de la baie d'Amphila. Thermomètre, 76°. Variation, 9° 50′ ouest.

10 *Décembre*. J'envoyai, le matin, un petit présent au chaik, et je donnai à Wursom de

l'argent pour les funérailles de son père. Nous quittâmes ensuite la rade d'Ayth, et nous tournâmes par le côté extérieur la Kodaly septentrionale, île haute et escarpée, qui gît à environ six milles du continent. Un de nos contremaîtres tourna avec l'allége l'autre côté de l'île. Nous reconnûmes à ce moyen qu'il y a entre cette île et la grande terre un passage d'un demi-mille de largeur, dont l'eau a cinq brasses de profondeur. On dit qu'il se trouve sur la côte, un peu à l'ouest de ce passage, des puits d'eau douce où vont puiser fréquemment ceux des indigènes qui naviguent sur cette mer.

A partir de Rackmah jusqu'au ras Kussar, la côte est basse et plate ; mais, à peu de distance, elle est bordée par de hautes montagnes. Un dangereux récif de rochers, dont le capitaine Court n'a pas fait mention sur sa carte, s'étend au nord-est, depuis le ras, l'espace d'environ trois milles. Le nom de *Kussar*, qui en arabe signifie *brisé*, en est probablement dérivé. Nous passâmes le ras sur quatre brasses d'eau seulement, quoique nous fussions à cinq milles de la pointe de terre. Ne pouvant gagner Amphila avant le lever du soleil, le capitaine Weatherhead jugea qu'il valait mieux louvoyer toute la nuit, ce qu'avec la connaissance qu'on

a présentement de la côte, on peut faire en sûreté.

Le 11, au matin, nous tombâmes presque en calme; mais nous fîmes voile aussitôt que la brise de mer fut levée, et nous parvînmes à Amphila à midi. Nous dépassâmes la première île sur neuf brasses d'eau, à environ un mille de distance, et nous jetâmes l'ancre entre la seconde île et la troisième, par six brasses, dans un emplacement abrité contre le nord-ouest, mais ouvert aux vents d'est. Comme ce mouillage est exposé à une grosse mer, le capitaine alla sur-le-champ examiner la baie (ce qu'on n'avait pas encore fait) dans l'espoir de découvrir un port plus sûr, et nous envoyâmes à la côte une chaloupe qui nous ramena Hadjy Ally dans la soirée.

Hadjy Ally parut dans un état pitoyable, et nous fit un récit lamentable des malheurs qui lui étaient arrivés. Il dit qu'il avait tenté de pénétrer en Abyssinie, et que déjà même il avait fait une journée de chemin dans ce dessin, lorsqu'on avait reçu une lettre adressée aux chefs du pays par le nayb Idris et l'aga turc de Massouah, lettre qui avait causé tant d'inquiétude et d'altercation, qu'il lui avait été impossible d'aller plus loin. Ally Govéta lui

avait permis d'en prendre copie ; et comme elle influa sur mes démarches ultérieures, j'en insérerai ici la traduction littérale.

Lettre de Nayb Idris et d'Omar Aga, Commandans de Massouah (sans date), *aux Chefs des Tribus des Bédouins des environs d'Amphila.* (Envoyée à la terre de Dumhoeta), reçue par eux à peu près le 15 de Chéwal, l'an 1224 de l'hégyre (8 novembre 1809).

A Aukdou, frère d'Ahmed, l'un et l'autre fils d'Aysa Mahomed, à Ally Govéta, fils de Kayna, à Moukain Ally, fils de Noukyta, à Aysa, Nacodar (propriétaire d'un daou) fils d'Ally Kiefar, à Dittah Saleh, fils de Moumin Mahomed, et à tous les hommes intelligens de la tribu de Dumhoeta, sur qui le Ciel veuille répandre ses bénédictions.

« Je vous ai écrit plusieurs fois à tous au sujet de vos relations avec les Anglais (*Feringui*), et leur vekil (agent) Yunus Beralli. Je vais vous répéter ce que je vous ai dit.

» J'ai appris qu'Yunus Beralli s'est rendu à Amphila, avec des marchandises anglaises. Je suis très-mécontent de ce que vous ne m'en

avez pas instruit à propos, et s'il y retourne, faites-le moi savoir sur-le-champ; car j'ai résolu de détacher une troupe de soldats pour l'arrêter et le conduire à Massouah.

» Si l'on apporte encore dans vos districts ou dans vos bourgs, des marchandises anglaises, confisquez les, partagez les également entre vous, *et tuez ceux qui s'en seront chargés.*

» Je conclus en m'adressant de nouveau aux peuples de Bellesoua et de Rossamo; car je desire ardemment de renouveler nos relations d'amitié. Vous n'avez fait aucune réponse aux lettres que je vous ai écrites précédemment sur ce sujet. Cela m'afflige extrêmement; *car nous sommes tous de vrais croyans; nous avons tous la même foi.* En conséquence, c'est pécher que de n'être pas amis.

Signé et scellé,

NAYB IDRIS,

OMAR AGA (1). »

Cette lettre, dont le style ne me surprit pas, me fit craindre de ne pouvoir conduire en Abyssinie les deux pièces de canon que j'avais

(1) La copie faite par Hadjy Ally est restée entre mes mains.

amenées, et même de ne pouvoir pénétrer dans le pays, si j'étais forcé de prendre la voie de Massouah.

Malgré ce qui s'était passé, Ally Govéta, chef du district, était toujours dans les intérêts des Anglais, et il déclara même à Hadjy Ally « qu'il s'inquiétait peu des menaces du » nayb, qu'il était enfant des montagnes, et » qu'il avait assez de monde pour se défendre. » Hadjy Ally avait été trop effrayé pour être rassuré par cette déclaration, et il refusa positivement de se remettre en route. D'après de nouvelles recherches, il parut qu'il avait eu querelle avec le fils d'Yunus, et que chacun d'eux avait rejeté sur l'autre le manque de succès de la mission dont ils avaient été chargés. Comme le tort me parut être du côté de Hadjy Ally, je le congédiai, et il retourna, par la première occasion, à Moka.

J'envoyai, le 13, une lettre que j'avais écrite en Arabe à Ally Govéta, qui était alors à Arena. Ce lieu qui était une des principales résidences de sa tribu, est situé à l'extrémité intérieure de la baie de Houakel, et à trois jours de marche, par terre, de Madir. Je témoignai à Ally Govéta le desir de le voir sur-le-champ, afin de conférer avec lui au sujet de mon voyage d'Abyssinie. Je lui fis passer en même temps

deux autres lettres pour le ras et pour M. Pearce. Elles étaient écrites en anglais, afin que le nayb ne pût y rien comprendre si elles tombaient entre ses mains.

Ma lettre à Ally Govéta fut rendue en quelque sorte inutile par l'arrivée de son neveu Ally Manda (1), qui avait le commandement d'un canton dans les montagnes que traverse la route d'Abyssinie. C'était un jeune homme doué d'une physionomie très-animée. Il avait un vêtement d'étoffe de soie rayée, fait d'après la mode du haut pays. Ses manières étoient absolument celles d'un Abyssinien. Il avait la même affectation que les hommes d'un rang élevé en Abyssinie, à se tenir la bouche couverte avec son vêtement. Comme eux, il avait un air de dignité et de réserve dans une première entrevue, et lorsqu'il était content de l'accueil qu'on lui avait fait, il montrait la même franchise, la même ardeur à jouir sans contrainte des plaisirs de la société, qui caractérisent ce peuple singulier.

Dans le cours de notre entretien, j'appris

(1) J'appris, d'après des recherches ultérieures, que le nom d'Ally est un titre qu'on donne, sur cette côte d'Afrique, à la plupart des chefs, et qui répond à Ayto en Abyssinie, à Sydi en Arabie, et à Sir ou Mr (Monsieur) en anglais.

qu'Ally Manda avait accompagné Hadjy Ally quand il s'était mis en route pour se rendre en Abyssinie. Ils n'avaient fait qu'un jour de marche, lorsque le dernier, effrayé des manières sauvages des habitans, et prenant pour prétexte qu'il redoutait le nayb, avait résolu de retourner sur ses pas. Cependant il n'avait pas voulu confier mes lettres à Ally Manda, et il en avait écrit une extravagante en arabe, qui fut portée par un messager d'un ordre inférieur, le jeune chef ayant déclaré qu'il s'estimait trop pour être, selon son expression, le porteur de lettres écrites par tout autre que par un Anglais. Celle de Hadjy Ally étant parvenue au ras, celui ci ne fit aucune attention à ce qu'elle contenait, et déclara qu'il ne descendrait pas jusqu'à entretenir correspondance avec un Arabe.

Ally Manda termina son récit en me témoignant la plus grande satisfaction de mon arrivée, et il m'offrit de partir sur-le-champ avec toutes les lettres que je jugerais à propos de lui confier, disant qu'il exposerait, s'il le fallait, sa vie pour les remettre entre les mains du ras. En même temps il me supplia de ne songer à l'en récompenser qu'à son retour. Je fus si frappé de son air hardi et franc, que

je résolus de l'employer. En conséquence, j'écrivis au ras une lettre, en tête de laquelle je traçai la croix des Abyssiniens, et les caractères qu'ils placent ordinairement au haut de leurs épîtres, et je la remis à Ally Manda, ainsi que celles que j'avais écrites étant à Voka. Après avoir pris quelques rafraîchissemens et avoir examiné quelques peintures qui lui plûrent extrêmement, il partit accompagné, ainsi qu'il en avait exprimé le desir, de Hadjy Belal, natif d'Hurrur, pour qu'il eut un témoin de sa conduite. Ce dernier toutefois ne se montra pas moins au-dessous de l'entreprise, que mon premier messager; car il reparut, le 23, ayant fait seulement une marche de trois jours, au bout desquels la fatigue l'empêcha de pousser plus loin. Il me dit que le jeune chef marchait jour et nuit comme un dromadaire, et qu'il n'avait pu aller le même train. A leur séparation Ally Manda lui avait emprunté, un peu forcément, son bouclier et son *cummerbund*, sous prétexte qu'il pourrait avoir occasion de s'en servir; et ce vieillard, ainsi dépouillé de ses armes, craignit à chaque pas d'être assassiné à son retour. Je pris pitie de ses peines; mais il est bon d'observer que les Arabes nés dans les villes,

sont en général faibles et irrésolus, et qu'ainsi il était probable qu'Hadjy Ally avait fort exagéré ses souffrances.

Depuis le jour de notre arrivée à Amphila, le capitaine Weatherhead s'était occupé constamment à examiner la baie et à sonder entre les îles, dans l'espoir de trouver un meilleur mouillage. Son zèle et sa persévérance furent récompensés, le 13, par la découverte d'un port sûr, chose des plus heureuses pour nous, vu qu'il était probable que notre relâche durerait long-temps. Des bouées ayant été placées pour indiquer le passage, le vaisseau fut conduit, le 15 après-midi, en sûreté dans le port qui, à notre grande satisfaction, se trouva être un bassin parfait, et à qui, en mémoire de notre voyage, nous donnâmes le nom d'*English Harbour*, port anglais. Depuis ce jour, le capitaine et moi, nous employâmes tous nos instans de loisir à reconnaître la baie, ses îles, ses bas-fonds; et le résultat de nos travaux m'a mis en état de dresser la carte ci-jointe. (*Voy.* l'Atlas). Les situations principales ont été déterminées d'après des observations que j'ai faites sur la côte avec un théodolite, et les bas-fonds et les sondes ont été vérifiés par M. Weatherhead. Comme ce sujet n'intéresse pas le plus grand nombre des lec-

teurs, j'insérerai, dans le corps de la carte même, de plus amples détails sur la navigation de la baie.

Samedi 16. Le dola de Madir, qui était frère d'Ally Govéta, me fit visite à bord du vaisseau. A la première vue il ne prévenait pas en sa faveur; c'était un vieillard grand et maigre, qui avait un nez de perroquet et un œil de vautour. Je vis qu'il pourrait nous nuire, et pour gagner sa bienveillance je lui fis un présent plus considérable que je n'avais résolu d'abord, et qui consista en un coupon d'une pièce de drap large, en un peu de djoary, en café et en grosse toile. Dans la soirée on nous envoya du rivage, un gros bœuf, en très-bon état, qu'on nous fit payer dix piastres, et de qui l'on tira deux cent soixante livres de viande. Ainsi que le reste du bétail qu'on nous fournit durant notre relâche, il fut amené d'Arena, les environs de Madir n'offrant ni pâturage, ni eau.

Vendredi 22. Le matin, trois daous furent à vue, deux venant du sud et le troisième du nord. Comme tous les rapports de Massouah avaient été défavorables, le capitaine crut devoir aller dans la goëlette reconnaître ces navires. Les deux premiers étaient de Mascate, et allaient trafiquer aux îles Dahalac; l'autre

venait de Massouah. Celui-ci rapporta que trois cents Ascarri dont la destination était inconnue, étaient arrivés de Djeddah, dans des daous armés, qu'un autre serdar avait pris le commandement de l'île, et qu'en conséquence le nayb s'était retiré à Arkiko, craignant également le shériff de la Mecque et le ras Ouelled Selassé. Quelques marchandises qui lui avaient été expédiées par Hadjy Hamoud, ayant été saisies à Massouah, le ras y avait fait passer ce message laconique : « Envoyez les marchandises, ou vous me verrez sous peu de jours, » menace qui avait causé beaucoup de frayeur. Il parut aussi que notre arrivée à Amphila était connue à Massouah.

Le même jour, à midi, je fus visité par Ally Govéta et par deux de ses gens qui étaient arrivés d'Arena, dans la matinée. C'était un homme d'environ soixante ans, d'une grosse corpulence et robuste, qui avait un air lourd et une grande affectation de gravité dans les manières. Cependant après qu'il eut pris du *porter* et quelques biscuits, sa réserve disparut par degrés; mais il demeura toujours sérieux. Après les complimens ordinaires, nous entrâmes en conversation sur le sujet de ma mission. Je dis que quatre ans auparavant je m'étais rendu en Abyssinie par la voie de

Massouah, et que le ras Ouelled Selassé m'avait chargé, au nom de l'Empereur, d'une lettre adressée au roi d'Angleterre, qui, l'ayant reçue, m'avait choisi pour porter sa réponse et divers présens. J'ajoutai que le ras m'avait informé que la voie de Buré était préférable à celle de Massouah, qu'en conséquence, et d'après la connaissance que j'avais des communications qui s'étaient établies entre les tribus Danakil et le capitaine Rudland, j'avais résolu de tenter le passage par leur pays, si l'on voulait m'accorder protection et sûreté; qu'autrement, je me rendrais directement à Massouah, et que j'étais assuré que le serdar n'oserait m'inquiéter, dans un temps où le Grand-Seigneur et le shériff de la Mecque étaient en paix avec la nation anglaise.

Ally Govéta ayant écouté attentivement ce discours, me répondit qu'il s'était écoulé un temps considérable depuis qu'un Anglais (il voulait parler de M. Benzoni) était arrivé à Madir, où il s'était réuni à un autre Anglais (M. Pearce) qui arrivait d'Abyssinie; que d'après ce qu'ils lui avaient dit des avantages qui probablement en résulteraient pour leur pays, il avait consenti à ouvrir la voie et à faire escorter leurs marchandises par un nombre d'hommes suffisant jusqu'aux frontières

de l'Abyssinie ; qu'en retour, ils lui avaient promis des présens considérables qui ne lui avaient jamais été faits, et que, depuis, M. Pearce l'avait fort desservi auprès du ras. Il ajouta « que bientôt après il avait reçu du » nayb la lettre extraordinaire dont il m'avait » envoyé une copie, et que s'il accédoit à ma » demande, il s'attendait qu'Idris marcherait » avec de grandes forces contre lui, et qu'en » ce cas il ne saurait quel parti prendre. »

Je répliquai à Ally Govéta que s'il était dant la dépendance du nayb de Massouah, j'étais loin de desirer qu'il exposât son peuple à une telle alternative, mais que j'étais assuré qu'il n'était point dans ce cas, sans quoi je me serais rendu immédiatement à Massouah, où j'aurais traité avec Idris lui-même. Il me dit alors que c'était bien, qu'il n'aimait pas trop de paroles, et qu'il n'était dans la dépendance de personne. « Mais pourquoi, poursuivit-il, » avez-vous envoyé un messager au ras avant » mon arrivée? J'aurais fait le message plus » promptement qu'Ally Manda. » Je lui demandai combien de temps il aurait pris. « Vingt- » cinq jours, me répondit-il ; car il y a une » grande distance d'Antalo à Adoueh, où, » m'a-t-on dit, le ras réside à présent. » Je l'assurai que je connaissais le chemin, puis-

qu'à trois fois différentes je l'avais fait moi-même dans l'espace de cinq jours. « Allah! » s'écria-t-il avec surprise, cela se peut-il? »

Ce fut là le sujet d'une nouvelle difficulté. Le ras était en guerre contre une tribu qui habitait sur la route et qui avait un chef nommé Soubagadis. Je répondis que je le savais, et fis mention des querelles de famille rapportées dans la relation de mon premier voyage en Abyssinie. Cette réponse fit beaucoup d'impression sur Ally Govéta, et il renonça à me tromper.

Il fut ensuite question de présens; point de discussion qui exige une patience peu commune lorsqu'on le traite avec ce peuple. On demanda une nouvelle pièce de toile pour un serviteur, et le paiement d'un bœuf qu'on prétendit s'être perdu en allant au vaisseau. Au bout de deux heures de débats, j'eus le bonheur de contenter Ally Govéta sur ces points *importans;* et il fut arrêté qu'au moyen d'une récompense proportionnée, il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour favoriser mes projets.

Pour confirmer l'accord, je consentis, d'après l'avis de Wursom, qui me parut connaître parfaitement les coutumes de cette tribu, à me soumettre à une cérémonie qu'on dit très-

propre à cimenter les engagemens pris par elle, et qui consista à tenir réciproquement la main sur la Bible, et sur le Koran, en nous jurant une amitié éternelle. De ce moment, Ally Govéta déclara que les Dumhoeta considéreraient les Anglais comme leurs frères. Lorsqu'il se retira, on le salua de trois coups de canon, ce qui parut lui faire grand plaisir.

J'avais cru nécessaire d'envoyer, le 19, le supercargue de notre vaisseau, dans la chaloupe de Wursom, à Hodeidah, pour y acheter de la toile, article d'échange qu'il est indispensable d'avoir sur cette côte; mais, le 23, j'eus le désagrément de le voir revenir sans avoir accompli sa mission. Deux jours après qu'il nous eut quittés, il avait rencontré des vents directement opposés à ceux que nous attendions, et tandis qu'il s'efforçait de traverser la mer depuis Ayth, le temps était devenu si orageux et si contraire, que la chaloupe, étant en danger d'être submergée, fut forcée de virer de bord.

Le 24, j'allai à la côte rendre visite à Ally Govéta. Le vieillard vint à ma rencontre lorsque j'approchai du village de Madir, qui consiste en quelques huttes chétives. Il était accompagné du dola du lieu, et précédé d'une vingtaine de sauvages, qui dansaient et agi-

taient leurs lances, pour me faire honneur. Je fus conduit, au milieu d'eux, à la plus grande hutte. Après les complimens ordinaires, Ally Govéta s'assoupit et le dola se mit à coudre un habit neuf. Les habitans du lieu nous contemplaient avec étonnement. Je m'amusai quelque temps de la singularité de la scène. A mon départ, on me fit présent d'un bœuf de la part du chef. Le lendemain, jour de Noël, nous déployâmes, sur le vaisseau, tous les pavillons que nous pûmes rassembler, nous nous régalâmes de bœuf rôti et de pouding, et nous bûmes rasade à la santé de nos amis d'Angleterre.

Jeudi, 28 *décembre*. Pour recevoir plus commodément ceux qui nous visitaient, je fis dresser deux tentes sur une île que je nommai *Marian*, d'après notre vaisseau, qui était le premier navire entré dans le port. Nous eûmes une communication constante avec la côte, toute la quinzaine suivante, durant laquelle le dola et autres habitans nous fatiguèrent par leurs efforts pour nous arracher de nouveaux présens. Ally Govéta commençait aussi à témoigner de l'inquiétude de ce qu'Ally Manda ne revenait point. Cette attente me contrariait d'autant plus que j'étais obligé de nourrir la troupe venue d'Arena, les ressources

de Madir pouvant suffire à peine à sa propre consommation.

Le *samedi*, 6 *janvier*, on m'annonça enfin l'arrivée d'Ally Manda, et bientôt après je le vis paraître, accompagné du dola. Il était porteur de deux lettres, qui m'étaient adressées par M. Pearce. Avant qu'elles me fussent remises, le dola s'efforça, par toute sorte de ruse, de tirer de moi de l'argent, ce que je refusai péremptoirement. A la fin, élevant la voix et affectant un grand courroux, je forçai Ally Manda à me rendre les lettres. Comme elles caractérisent parfaitement l'auteur, je les insérerai telles qu'il les a écrites. Les voici :

Monsieur,

» Ally Manda m'a remis votre lettre, et je puis vous assurer que ça été pour moi le plus grand bonheur d'apprendre que vous étiez en bonne santé.

» Je vais vous dire quelle est la route la meilleure et la plus sure. Celle de Buré, dont vous parlez, est impraticable. Ni les personnes, ni les marchandises ne peuvent la suivre en sureté. Le pays qu'elle traverse n'a point de gouvernement. Le peu de bagage que j'avais avec moi, quand j'ai pris cette route, a été entièrement perdu, et ce n'a

été qu'avec l'aide de Dieu que je suis parvenu à sauver mes jours.

» La seule voie par laquelle on puisse pénétrer dans ce pays est celle de Massouah qui est fréquentée par la Kafilah. Elle prenait autrefois la route de Buré ; mais beaucoup de ceux qui la composaient ont été tués par les Bédouins Arata. Le pouvoir du ras ne s'étend que jusqu'au lieu d'où vient le sel, lieu qui est le haut Buré. Massouah est à présent en bonne intelligence avec l'Abyssinie, et c'est le meilleur chemin qu'on puisse prendre.

» Le ras vous fait ses complimens. Aussitôt que j'aurai reçu votre réponse, il m'enverra avec tous les moyens de transport dont vous parlez dans votre lettre.

» Je suis fâché de vous dire que Pacha Abdallah est un grand coquin. Il n'a aucune intimité avec le nayb. Hadjy Hamed est le seul qui puisse arranger les choses avec lui.

» Un homme venu de Rome (1) a demandé au ras la permission de passer jusqu'à Sennaar. Elle lui aurait été accordée si je n'avais dit au ras de se défier de telles gens. Il l'a renvoyé par la voie de Massouah, où vous pourrez le rencontrer si vous venez bientôt.

(1) C'était un Français qui s'en est retourné par la voie de Souakin.

» Je ne vous dis rien de plus ; car j'espère que , par la grace de Dieu , j'aurai le bonheur de vous rencontrer à Massouah , qui n'est qu'à six journées de marche d'ici, par la nouvelle route. Je suis,

» Monsieur ,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» NATHANIEL PEARCE.

» *Chelicut, le* 29 *décembre* 1809. »

» *P. S.* Le ras dit que d'ici à votre arrivée, chaque jour lui paraîtra une année. »

Seconde lettre.

« Monsieur ,

» Comme je veux faire partir promptement votre messager, et que mon autre papier est à Antalo, je vous écris sur ce papier grossier pour vous dire que la lettre que vous m'avez envoyée par Ally Manda , est la seule chose que j'aie reçue. Quant au tabac et au drap dont vous parlez , je n'en ai rien vu. M. Benzoni et moi savons qu'Ally Manda est un grand coquin, quoiqu'il nous ait remis fidèlement votre lettre.

» Je vais vous donner mon avis quant à ce que vous dites, « que le nayb de Massouah ne laissera pas passer les canons, de peur qu'ils ne soient un jour employés contre lui. » Le seul moyen de l'y déterminer est de faire des présens considérables à Ally Govéta, à Ally Manda et à ses amis, afin qu'ils vous amènent avec leurs chameaux et leurs mulets à la plaine de sel, où j'irai à votre rencontre, avec mille hommes des gens du ras.

» Tout le monde me conseille de ne pas me mettre en route que je n'aie reçu votre réponse. J'ai beaucoup d'ennemis dans le pays d'Arata. Je me les suis faits par ma fermeté, quand j'ai eu quitté M. Benzoni. En conséquence, je ne sais ce que je dois faire. Si j'étois à présent avec vous, je n'aurais pas peur; car deux ou trois bons anglais, bien armés, pourraient battre tous les Bédouins; mais je suis seul, et que ferais-je, puisque les gens du ras ne veulent pas m'accompagner par cette voie?

» Si vous êtes déterminé à prendre ce chemin, dites-moi quel jour vous quitterez la côte, et je vous joindrai presque en même-temps. Je puis vous assurer que le ras a beaucoup d'impatience de vous voir, et qu'il iroit lui-même à votre rencontre, s'il y avait assez de vivres et d'eau pour sa cavalerie et ses gens.

Je desire aussi très-vivement d'aller seul au-devant de vous, si ceux qui me veulent ici du bien le permettent.

» Je pense, monsieur, qu'en faisant des présens, vous pourrez gagner la plaine de sel, appelée Arro, qui n'est qu'à un jour de marche de Madir. La dépense ne peut être considérable; car la distance est faible; et une fois parvenu là, tout ce que vous desirez se fera. Je puis vous assurer que tout ce qui sera en mon pouvoir, je le ferai pour mon pays. J'ai écrit trois fois au capitaine Rudland par la voie de Buré; mais je n'en ai reçu aucune réponse.

» Excusez ce mauvais papier (1); mais j'aime mieux m'en servir que de perdre du temps.

» Je suis, monsieur, etc.

» NATHANIEL PEARCE.

« *Chelicut*, *le* 29 *décembre* 1809.

» *P. S.* Dans le cas où vous vous déterminerez à venir par cette route, défiez-vous d'Ally Manda et de ses amis; car nous sommes en grande querelle, et l'on voudrait m'égorger dans son pays (2). Si vous êtes en bonne

(1) C'était du papier à dessiner.

(2) Le fait auquel ce passage se rapporte, est raconté dans le *Journal de M. Pearce*.

intelligence avec lui, j'irai le trouver à son retour, quoi qu'il puisse en résulter. »

On pense bien que je ne communiquai pas le contenu de ces deux lettres à Ally Manda, quoique connaissant l'inimitié de M. Pearce, il m'ait pressé de le faire. Je l'assurai, au contraire, que tout allait conformément à mes desirs, et je lui donnai quarante piastres et dix pièces de toile, dont il parut satisfait. J'y ajoutai un peu de bierre de *spruce* (1) et du tabac, ce qui, avec quelques complimens, le mit de si bonne humeur qu'il se déclara prêt à entreprendre toute autre commission que je voudrais lui confier; et pour garantie de sa fidélité, il étendit la main sur le Koran, ce qui, malgré le portrait que M. Pearce en avait fait, me donna l'assurance qu'il seconderait mes projets.

Ally Manda avait trouvé le ras à Chelicut. Celui-ci, aussitôt qu'il avait vu la croix et les caractères éthiopiens, tracés en tête de ma lettre, s'était écrié : « Saül (2), Saül! il n'y a que Saül qui puisse avoir écrit cette lettre! »

(1) C'est la bierre faite avec les rameaux, les feuilles et les fruits du pin. (*Note du traducteur.*)

(2) C'était le nom sous lequel j'étais généralement connu en Abyssinie, durant ma première résidence en ce pays.

Il fut ravi de ce qu'elle contenait, et il fit donner un beau mulet et trente pièces de toile à Ally Manda. Ce fut immédiatement après que M. Pearce m'écrivit sa première lettre au sujet de laquelle il y eut quelque altercation entre lui et le ras, le premier ne voulant pas que je prisse la route de Buré. Ce fut d'après ce qui se passa à cette occasion que M. Pearce m'adressa sa seconde lettre, où il dit qu'il consent à tenter le passage si je me *détermine* à le préférer à celui de Massouah. Comme c'était un point qui demandait de sérieuses considérations, et nécessitait une nouvelle entrevue avec Ally Govéta et les autres chefs Danakil, je leur donnai rendez-vous sous les tentes pour le mardi suivant. En conséquence j'allai ce jour là à la côte ; mais je n'y vis qu'Ally Manda, qui me dit qu'Ally Goveta et les autres avaient été fort courroucés de ce qu'il avait porté ma lettre sans leur consentement, qu'ils avaient résolu de ne pas se trouver au rendez-vous, qu'ils l'avaient chargé de me dire que si j'avais quelque proposition à leur faire, il fallait que j'allasse à Madir, et qu'autrement j'étais le maître de m'éloigner. Je leur fis répondre que certainement je prendrais ce parti s'ils persistaient dans leur résolution, que je refusais positivement d'aller à

Madir, et que s'ils ne voulaient pas venir sur l'île, je partirais immédiatement pour Massouah.

Ally Manda se chargea de mon message et me dit que le lendemain matin, ou il me ramènerait les chefs, ou il reviendrait seul m'aider à faire mes dispositions. Cependant ils ne furent pas si récalcitrans qu'il l'avait craint; car, dans la soirée, Wursum vint me faire leurs excuses et me promettre de leur part qu'ils seraient sur l'île le lendemain, à huit heures du matin. Le vent ayant tourné au nord pendant le jour, je dépêchai une seconde fois la chaloupe de Wursum à Moka.

Le 9, j'allai sur l'île, où Ally Goveta m'attendait avec dix-huit des principaux chefs des tribus voisines. Après qu'on fut assis, il me félicita de ce que j'avais reçu des nouvelles d'Abyssinie, et il demanda quelles propositions j'avais à faire. Je lui répondis que le contenu de mes lettres était très-satisfaisant, que le ras était enchanté de mon arrivée, qu'il avait témoigné le desir que je me rendisse près de lui le plutôt que faire se pourrait, et que portant beaucoup d'amitié aux Dumhoeta, il souhaitait que j'entrasse en Abyssinie par leur pays. Pour faciliter mon voyage, continuai-je, il avait promis d'envoyer mille de

ses gens au-devant de moi, jusqu'à Durra, lieu qui n'est qu'à trois jours de marche de Madir. Avant de leur communiquer mes intentions à ce sujet, j'avais quelques observations à leur faire. J'étais chargé, par un des plus puissans monarques du monde, dont les vaisseaux couvraient toutes les eaux, de porter en Abyssinie, une lettre et des présens dont ma tête répondait. En conséquence, ils devaient juger que si, durant notre passage dans leur pays, on me faisait la moindre injure, à moi ou aux miens, la ruine des auteurs du crime serait d'autant plus infaillible que le ras avait répondu de notre sureté, et que la nation anglaise ne manquait jamais de tirer vengeance éclatante de ceux qui avaient insulté quelques-uns de ses sujets. D'après cela je desirais savoir, si les chefs qui étaient présens, pouvaient s'engager à nous assurer le passage à travers leur pays.

Ally Goveta demanda si j'avais fini. Sur la réponse affirmative que je lui fis, il dit très-gravement: « *Tabinte* (1) ! (observez) j'ai juré » sur le Koran d'être votre ami, et je vous

(1) C'est une expression dont ces peuples font un fréquent usage dans le discours. Cette manière d'attirer l'attention se retrouve chez les sauvages de l'Amérique Septentrionale.

» dirai la vérité. Nous ne pouvons vous donner » passage. En voici la raison. Il y a quelque » temps qu'un anglais vint ici, apportant des » marchandises pour l'Abyssinie. Nous con- » sentîmes à le conduire en sureté jusqu'aux » domaines du ras, et nous le fîmes. On nous » avait promis une ample récompense, et nous » ne reçûmes rien. Observez ! Les Dumhoeta » ne serviront pas une nation à de telles condi- » tions. »

Je remerciai Ally Goveta de cet aveu franc. Je lui dis que ne desirant que la vérité, j'étais satisfait de sa réponse, que, quoique nous ne pussions traverser son pays, j'espérais cependant que nous resterions toujours amis, et qu'avant de nous séparer je desirais de lui faire connaître la différence qu'il y avait entre ma position et celle de la personne avec laquelle il avait traité précédemment. M. Benzoni s'occupait du commerce, et je ne devais pas répondre de ses actions. J'étais le vékil d'un Souverain, et je devais simplement m'acquitter de ma mission. On savait comment j'avais récompensé Ally Manda . et je me proposais de payer tout autre à proportion des services qui me seraient rendus.

Le dola prit sur-le-champ la parole. « Nous » sommes, dit-il, un peuple (*Kabela*) com-

» posé de diverses tribus (*Kurria*), chacune
» desquelles a plusieurs chefs. Vous voyez ici
» ceux des Dumhoeta. Quant aux Taiemala et
» aux Hadarem, ils ont chargé de leurs intérêts
» Ally Goveta et Ally Manda. Donnez-nous
» seulement un droit (*ashour*) convenable,
» et nous vous conduirons, en sureté, vous
» et tous vos effets, jusqu'au pays du ras. »

Je répondis que les présens d'un Souverain pour un autre Souverain, ne devaient payer aucun droit, et que je ne souffrirais pas qu'aucune de mes caisses, fût ouverte, quoique je fusse disposé à payer convenablement. Alors on me demanda combien de chameaux je desirais, et dans quel temps il me les faudrait. Je dis que je ne pouvais en déterminer précisément le nombre, mais que je pensais qu'il m'en faudrait environ trente dans seize jours, que je m'engageais à payer cent piastres, dont quarante pour Ally Goveta, et les soixante autres pour être partagées entre les tribus, et que si nous tombions d'accord, j'irais moi-même, ou j'enverrais quelqu'un du vaisseau, en porter l'avis au ras, avec Ally Manda.

Cette proposition fut débattue pendant trois heures. La chaleur me fit sortir de la tente, et Ally Manda vint à la fin me dire qu'on accéderait à ma demande, si je voulais accorder

un espace de vingt jours. Il me recommanda fortement de ne point partir moi-même, parce que rien ne se ferait si lui et moi étions absens en même-temps. Après de mûres considérations je me rendis à son avis. Ce ne fut pas sans quelque regret que je renonçai à un voyage qui m'aurait fait perfectionner la géographie de cette partie du pays qui n'avait pas encore été visitée par des Européens. Lorsque nos conventions furent faites, je donnai un turban de mousseline à Ally Goveta, et après avoir régalé tout le monde, je retournai à bord avec Ally Manda, pour concerter l'exécution de mon plan.

J'avais assuré un point important, celui de communiquer de nouveau avec le ras et de l'instruire, de bonne heure, de ma résolution. J'avoue cependant que ce ne fut qu'après beaucoup d'hésitation que je me déterminai sur la route que je devais prendre. Durant notre relâche, j'avais assez bien jugé le caractère des tribus par le pays desquelles il fallait passer, pour être assuré qu'avec beaucoup de ménagemens et de grands risques, il est vrai, je pourrais accomplir le voyage. Cependant de si grandes objections s'élevaient contre ce projet, qu'il me parut que malgré la dépense, le retard ou les hasards auxquels on serait exposé,

la voie de Massouah devait avoir décidément la préférence. Les lettres de M. Pearce et ma propre expérience m'avaient appris que dans la situation où se trouvaient les tribus qui habitaient le pays, ils ne pouvait y avoir aucune communication, soit pour affaires de commerce, soit pour tout autre objet, par la voie de Madir, tandis qu'il y avait avec Massouah une communication réglée, qui, quoique sujette de temps à autre à quelques difficultés et à de honteuses exactions, n'avait pas été interrompue depuis plusieurs années. En passant par Madir, je fermais probablement à jamais cette communication. L'inimitié du serdar et du nayb aurait été implacable. Il était vraisemblable aussi que les tribus qui vivaient sur la côte pourraient être exposées à une guerre également contraire à leurs intérêts et aux nôtres; et tout cela pouvait avoir lieu avant que je fusse en état de déterminer la situation véritable des affaires à Massouah. Au contraire, en prenant par cette île, je pouvais faire face à toutes les difficultés en même temps, et je ne voyais pas, malgré la lettre menaçante que ceux qui commandaient à Massouah avaient écrite, qu'on dût désespérer d'y arranger les choses d'une manière satisfaisante.

Le 10, tandis que je délibérais encore, une

gelve qui arriva tout exprès de Massouah, confirma la nouvelle du rappel d'Omar aga et de l'arrivée de Mustapha aga, qui lui succédait dans le commandement de la place. Un des premiers soins de celui-ci avait été de désavouer les actes de son prédécesseur, et il avait expédié la gelve pour m'assurer de son amitié pour les Anglais et du desir qu'il avait de seconder leurs vues. En même temps, il m'envoyait un paquet de lettres du capitaine Rudland, paquet qui était parvenu à Massouah par une voie indirecte. Il me faisait un présent de chèvres et de volailles, qu'il avait confié au dola de Dohalac, respectable vieillard que j'avais connu à mon précédent voyage et qui avait été chargé de cette mission, évidemment à cause de l'attachement notoire qu'il avait pour nous.

Le capitaine me témoignait de vives alarmes au sujet des mauvais procédés du nayb et d'Omar aga. Il m'assurait qu'Yunus avait été empoisonné et qu'il tremblait pour nous. Il m'annonçait aussi qu'on avait fait mettre à la voile de Djeddah une flotte dont on n'indiquait pas d'une manière satisfaisante la destination. Enfin il y avait parmi ces lettres une dépêche du gouvernement de Bombay, qui m'invitait à seconder les plans de son agent

(le capitaine Rudland) relativement au commerce avec l'Abyssinie, et une copie de la lettre qui lui ordonnait d'agir de concert avec moi.

Ces dépêches me firent prendre définitivement la résolution d'aller à Maŝsouah aussitôt que j'aurais envoyé vers le ras le supercargue de notre vaisseau, et que j'aurais la certitude qu'il avait passé les frontières. En conséquence, j'écrivis à M. Pearce pour l'inviter à se mettre en route avec les gens du ras dès qu'il aurait reçu ma lettre. J'allai ensuite à la côte avec M. Coffin, et après une longue conférence, il fut arrêté qu'il se mettrait en route à minuit accompagné d'Ally Manda. Je le pourvus d'un cheval que j'avais amené de Moka, et je fis partir avec lui un Arabe *sais* (gardien de chevaux), un jeune Somauli, frère de Wursum, qui était très-versé dans la langue Dankali, et devait en conséquence lui servir d'interprète, et enfin dix jeunes hommes de la tribu d'Ally Govéta, qui furent choisis en ma présence et qui devaient former une escorte. Avant que je retournasse à bord, Ally Govéta m'invita à prier le ras de lui envoyer un mulet; Ally Manda voulait un autre turban pour son frère; enfin je fus assaillis de tant de demandes, que, si je ne m'étais empressé de me retirer à

la chaloupe, il eût fallu me dépouiller de tout avant de parvenir à contenter leur avidité.

Pour prévenir les obstacles qui auraient pu s'opposer au voyage de M. Coffin, je fus forcé, ce qui me fut très-désagréable, de laisser les chefs des Dumhoeta supposer que j'étais toujours dans l'intention de traverser leur territoire.

En quittant la côte, j'allai à bord de la gelve de Massouah, et j'y pris le dola de Dahalac, que j'emmenai avec moi à notre vaisseau. Ce bon vieillard parut éprouver, à ma vue, un sensible plaisir, qui redoubla encore lorsque je lui donnai des nouvelles du lord Saheb (1) et du capitaine Court, nouvelles qu'il m'avait demandées avec empressement. Tandis que nous prîmes le café, je lui adressai plusieurs questions au sujet de mes anciennes connaissances de Massouah et de Dahalac, et j'appris qu'elles étaient à peu près dans la situation où je les avait laissées, à l'exception toutefois du nayb, qui avait été fort mortifié de la diminution que venait d'éprouver son autorité. Le Dola

(1) C'est ainsi que, par une sorte de pléonasme, on nommait le vicomte Valentia, dans le jargon qui se parle communément dans l'Inde, et qui s'entend probablement en partie dans tout l'Orient. (*Note du traducteur.*)

me parla très-favorablement du kaïmacan Mustapha aga ; il me dit que tout s'était passé dans l'ordre depuis le renvoi des soldats de Djeddah, mesure qu'on avait prise à la suite de quelques dissensions fâcheuses qui s'étaient élevées entre eux et les habitans. J'appris aussi qu'on avait reçu des nouvelles de l'expédition dirigée contre les Arabes Johassem, et que les troupes anglaises avaient détruit le ras el Kire, ce qui, me dit le dola, avait fait appréhender vivement que nous ne fissions une pareille entreprise contre Massouah. Je calmai ses craintes sur ce point, et comme il desirait de s'en retourner pour la célébration d'une fête musulmane, je préparai une réponse à Mustapha aga, que je remerciai de ses attentions, et à qui je mandai que je me proposais d'être à Massouah sous quatorze jours, et que les gens du ras qui devaient venir à ma rencontre arriveraient à peu près vers ce temps. Le dola partit, le 11, chargé d'une lettre écrite en arabe.

Tandis que la gelve appareillait, nous fûmes témoins de l'adresse remarquable d'un plongeur. Dans l'effort qui fut fait pour lever l'ancre, le cable rompit. Un des naturels se jeta à la mer, plongea, et noua les deux bouts du cable, ce qu'il effectua à peu près en deux

minutes de temps, et avec tant de succès, que l'ancre fut tirée immédiatement hors de terre. Le plongeur, après cette opération, revint au-dessus de l'eau et ne parut pas avoir fait le moindre effort. Quelques hommes de l'équipage de la gelve voulurent me vendre quantité de perles mal conformées; mais la somme qu'ils m'en demandaient était exorbitante, ce qui était l'effet du prix élevé que leur en donnent les marchands de Mascate, ceux-ci les portant dans l'Inde, où toutes les espèces de perles ont une grande valeur.

J'eus, le 13, une entrevue avec Ally Govéta et le dola, qui me pressèrent de leur donner la somme de cent piastres que je leur avais promise pour mon passage. Comme je desirais de les maintenir en des dispositions favorables, je leur en avançai quarante; mais je refusai d'entrer dans aucun arrangement définitif, avant d'avoir reçu des nouvelles du supercargue. Le dola tenta vainement de me faire changer de détermination; je demeurai inflexible et le quittai sous prétexte d'aller à la chasse d'une antilope que j'avais vue dernièrement sur l'île. A la même entrevue Wursum me demanda aussi la permission de s'absenter quelques jours, pour aller lire le Koran et donner un festin en mémoire de son père.

Les repas de cette sorte finissent toujours par une débauche générale de boisson, et les parens sont honorés en proportion du nombre de jours durant lesquels ils peuvent y fournir.

J'envoyai, le 17, un message au village de Douroro, pour avoir des nouvelles du supercargue, et j'appris, dans la soirée, qu'il avait passé la plaine de sel. On me dit que Wursum était fort mal par suite des grands excès qu'il avait faits, qu'Ally Goveta était mécontent et avait besoin d'un supplément de vivres, et que plusieurs autres chefs s'étaient retirés, parce qu'on avait été informé que le nayb était arrivé aux environs d'Arena, avec ses troupes. J'attribuai, en grande partie, le découragement que ces informations annonçaient, à l'effet que les grosses pluies qui avaient tombé les trois jours précédens, avaient produit sur l'esprit des habitans, dont les huttes sont construites si peu solidement qu'elles ne peuvent résister aux torrens. Le lendemain, étant allé à la côte, je vis mes conjectures bien fondées. Tout le village se trouvait dans l'état le plus déplorable. Les nattes qui couvraient les huttes avaient été enlevées en partie, et le reste était tout trempé. Les habitans s'étaient réfugiés dans les pièces intérieures, comme le bétail sous un hangar durant l'orage. Leur misérable

aspect excita ma pitié. Il s'y joignit cependant un peu de mépris, causé par la négligence qui ne leur fait prendre aucune précaution pour prévenir de si graves inconvéniens.

Le 19, Ally Goveta et quelques-uns de ses amis, vinrent au vaisseau, d'après l'invitation que je leur en avais faite. Je leur communiquai alors, avec le plus de ménagement qu'il me fut possible, l'intention où j'étais de me rendre à Massouah, et je leur annonçai que j'avais prié M. Pearce de venir au-devant de moi jusque là. Je leur dis que je voulais montrer au nayb et à l'aga combien je méprisais leurs menaces, et que j'avais résolu de communiquer avec l'Abyssinie par quelle route il me conviendrait. Je leur déclarai que j'étais entièrement satisfait de la manière dont j'avais été reçu par les Dumhoeta, et je promis de leur payer, malgré que j'eusse changé de plan, toute la somme convenue pour mon passage dans leur pays. J'espérais, leur dis-je, exciter par là leur reconnaissance et les engager à se conduire, envers les Anglais, selon les sentimens d'amitié qu'ils avaient si solennellement juré d'entretenir.

Ally Goveta parut d'abord fort déconcerté de ma résolution; mais bientôt il sentit la force des raisons qui m'engageaient à prendre

la voie de Massouah. Cependant il espérait, me dit-il, que si je ne pouvais m'arranger avec les chefs de cette île, pour continuer mon voyage, je reviendrais à Amphila. Il m'assura que, quels que fussent mes desirs, il était mon frère, et qu'il en procurerait l'accomplissement au péril de sa vie. L'ayant invité à vivre en bonne intelligence avec le nayb, il me répondit énergiquement : « Je desire n'avoir rien » à démêler avec lui. Il commande dans son » pays et moi dans le mien. Mais je vous ai » juré amitié et je serai en paix ou en guerre » avec lui, selon que vous le desirerez. »

Ces peuples ont une éloquence naturelle qui donne un intérêt particulier à leurs discours en pareille occasion. Je fus fortement touché de l'ardeur et de l'air de sincérité que montra Ally Goveta, et ce fut avec beaucoup de regret que je me séparai de lui ; car plus je l'avais connu, plus il avait conquis mon estime. Quant au dola, je ne changeai point d'opinion à son égard.

Le 20 *janvier*, la chaloupe de Wursum revint heureusement de Moka, avec quantité de pièces de toile, de riz et d'autres choses, ce qui me permit de récompenser tous ceux des habitans qui nous avaient rendu quelque service. Le 22, nous fîmes nos préparatifs pour

quitter la baie d'Amphila, sur la côte, les îles et les habitans de laquelle je vais insérer ici les remarques générales que j'ai faites durant notre relâche.

La baie d'Amphila a seize lieues de longueur d'une pointe à l'autre, et près de douze milles d'enfoncement depuis l'île la plus extérieure. Elle contient douze îles, dont les noms ont été inscrits sur la carte, aussi exactement qu'il nous a été possible de le faire.

Toutes ces îles, à l'exception d'une petite qui gît au milieu de la baie, sont entièrement composées d'alluvions fortement adhérentes les unes aux autres et formant de grandes masses solides, qu'on pourrait, sans impropriété, appeler rochers, la surface n'étant recouverte qu'en peu d'endroits, d'une mince couche de terre. La plus grande partie de ces alluvions consistent en corallines, en madrépores, en échinites et en une grande diversité de ces coquilles qui paraissent toujours être communes dans cette mer. L'élévation de ces îles est quelquefois de trente pieds au-dessus de la haute marée, particularité qui rend difficile à expliquer la manière dont elles se sont formées.

L'hypothèse de M. Dalrymple, sur la formation des îles de corail, passe généralement

pour exacte, et elle paraît très-juste pour celles qui ne sont pas élevées de plus d'un ou deux pieds au-dessus du niveau de la mer; car dès l'instant où une branche de corail atteint à la surface de l'eau, les oiseaux y accourent et y déposent des coquilles, des os et d'autres débris de leurs alimens qui, avec le temps, fournissent à la végétation, et qui peuvent s'accroître continuellement jusqu'à ce que le tout devienne une masse compacte. Mais cela ne résout point la difficulté au sujet des îles que je décris et sur lesquelles on trouve de grands morceaux de madrépores, disposés en couches régulières, à vingt pieds au dessus de la ligne de la haute marée. On ne peut, à mon avis, y assigner d'autre cause que la retraite de la mer depuis que le dépôt s'est formé.

La petite île que j'ai mentionnée comme différant des autres, se compose d'un rocher solide, de pierre calcaire, dans laquelle on remarque des veines de calcédoine. Il y a du côté de l'est, une grande caverne où les maîtres des daous qui naviguent dans cette baie, déposent leurs marchandises comme dans un magasin. D'après cette particularité et vu que nous ne pûmes en apprendre le nom véritable,

nous lui imposâmes celui de *Safety Island*, île de la Sureté.

Ceux des rivages de ces îles qui sont exposés au vent, sont en général escarpés, et, lorsque le temps est mauvais, de difficile approche, à cause des empiétemens de la mer, qui a miné les rochers, et creusé, en plusieurs endroits, des cavernes et formé des piliers d'une figure bizarre, le tout ressemblant extrêmement à des ouvrages de l'art. On trouve communément, du côté qui est sous le vent, des massifs de racks, très-propres à fournir aux vaisseaux du bois à brûler, et que les naturels permettent d'abattre pour quelques piastres.

Celle des îles qui est appelée Koutto, paraît avoir été habitée ; car on y voit les ruines de maisons de pierre et d'un fort qui évidemment avait été construit pour commander le passage par lequel on se rend à un port intérieur, qui est à peu de distance du village de Douroro. Il y a aussi, au milieu de la même île, une file de quatre grandes citernes, creusées en forme de croix, ayant chacune trente pieds de longueur, neuf de largeur et sept de profondeur, et toutes revêtues de mastic. Les quatre étant remplies, contiendraient, selon un calcul modéré, cent vingt mille *gallons*

d'eau (1). Ces citernes paroissent avoir été l'ouvrage de ce même peuple qui a construit celles de l'île de Dahalac, que j'ai décrites précédemment. Une tradition reçue par les habitans du pays, les attribue aux Parsis ou Perses qui, dès le septième siècle, avaient conquis l'Yemen sur les Abyssiniens, et qui ont été pendant quelque temps maîtres absolus du commerce de la Mer Rouge. La même tradition conduit à croire qu'à la fin ils ont été forcés par la famine, à quitter la côte; mais on ne sait pas précisément en quel temps, quoique vraisemblablement ce n'ait été qu'après la naissance de Mahomet. Je serais porté même à conjecturer que les ouvrages dont il s'agit ici, ont été construits par les Turcs dans un siècle bien moins reculé.

Il paraît que jamais les autres îles n'ont été habitées; mais celles sur lesquelles on peut, à la mer basse, passer à pied sec, depuis la côte du continent, sont quelquefois visitées par les indigènes, et elles nourrissent un grand nombre de chameaux, de chèvres et de chevreaux. La chair de ceux-ci, dans l'état sauvage, vaut presque de la venaison.

Les pêcheurs fréquentent aussi ces îles en

(1) Quatre cent quatre-vingt mille pintes, ancienne mesure de Paris. (*Note du traducteur.*)

de certaines saisons ; ce que nous prouvèrent suffisamment les nombreux débris de goulus de mer, de scies et de tortues dont ils s'étaient nourris. Le 25 *décembre*, dans une de mes excursions sur l'île d'Anto Sokkyr, nous rencontrâmes, le capitaine Weatherhead et moi, trois hommes et deux femmes qui se régalaient d'une douzaine de jeunes aigles parvenus à mi-grosseur et tout recemment arrachés de leurs nids, et d'environ deux boisseaux de coquillages. Ils mangeaient le tout sans pain ni sel, après l'avoir fait griller. Il paraît que c'était pour eux un repas des plus délicieux, auquel les cris des aigles, à qui ils avaient ravi leurs enfans et qui volaient au-dessus de leurs têtes, formaient une musique parfaitement analogue.

Les deux villages de Madir et de Douroro sont situés sur la côte du continent, au fond de la baie. Le second, qui est le plus considérable, est aussi le plus commodément placé pour le commerce, en ce qu'il est à peine à un demi-mille du port où les Daous ont coutume de jeter l'ancre. De là, nous fîmes plusieurs courses montés sur des mulets que le dola du lieu nous loua. Le pays que nous parcourûmes consistait en une vaste plaine couverte de broussailles et terminée, à la distance d'environ quinze milles, par une chaîne de montagnes

formant une sorte d'amphithéâtre naturel, faisant face à la côte et se dirigeant du nord-ouest au sud-est. Au nord de cette chaîne passe la route d'Abyssinie; et dans un jour clair on peut voir distinctement, et dans la même direction, la chaîne de montagnes encore plus élevée qui s'étend depuis Sanafé jusqu'à Taranta.

Comme les pluies ne faisaient que de commencer, l'herbe était encore très-rare, et par conséquent nous ne rencontrâmes que peu de gibier, quoique plus tard de nombreux troupeaux de daims descendent du haut pays, chose que rend vraisemblable le grand nombre de cornes que nous trouvâmes éparses entre les hauteurs. Une petite espèce de lièvre qui ressemble fort au lapin, et qui se plaît dans les lieux arides et déserts, nous sembla très-commune sur la côte. Quant aux oiseaux, une grande espèce d'outarde et plusieurs espèces de vanneaux nous parurent les plus remarquables. Nous leur ouvrîmes l'estomac et nous jugeâmes qu'ils se nourrissaient principalement de sauterelles, dont les environs étaient alors extrêmement infestés.

Durant notre relâche, un grand nombre d'insectes de cette sorte se jettèrent sur une des îles; et en quelques jours près de la moitié des

plantes furent dévorées, sans que même les feuilles amères du rack eussent été épargnées. Ces sauterelles sont appelées *Djerad* par les Arabes de l'Yémen, et *Anné* par les Dankali. Elles servent communément de nourriture aux tribus errantes de ces deux nations, qui, après les avoir fait griller et avoir séparé la tête du corps, les dévorent comme les Européens mangent les langoustes et les chevrettes.

La côte du continent est bordée par un djengle (si l'on peut le nommer ainsi) épais d'arbres de rack, que fréquente beaucoup une espèce de renard, nommée *Oubit* par les habitans, et qui à la basse marée vient régulièrement chercher des coquillages et d'autres substances marines dont il fait sa nourriture principale. Pline, qui rapporte cette particularité, appelle le renard un petit chien et le rack un olivier (1). « *In Mari vero rubro sylvas vivere* » *laurum maximè et olivam ferentem baccas.* » — « *Caniculis refertas vix ut prospicere è navi* » *tutum sit, remos plerumque ipsos invaden-* » *tibus.* » C'est une chose digne de remarque que les feuilles du rack, quoique très-amères

(1) C'est probablement le *benat el aouy*, au sujet duquel M. Michaelis a posé sa trente-huitième question. Voyez le *Recueil de questions*, etc. p. 81. J'ai reconnu aussi les traces de l'hyène, tout près des côtes de la mer.

et fort acres, forment la nourriture principale des nombreux troupeaux de chameaux qu'on élève sur la côte de la mer. On juge qu'elles rendent ces animaux plus forts, plus propres à soutenir la fatigue que ceux qu'on nourrit de toute autre manière (1).

Les habitans de cette côte creusent grossièrement des puits pour se procurer de l'eau. Ceux qui sont près des villages ne peuvent servir que peu de temps après les pluies. Ils sont en d'autres temps ou à sec ou remplis d'eau salée. Les meilleurs puits se trouvent sur la pointe Amphila, à environ six milles à l'est quart sud du hâvre, et ils fournissent assez d'eau pour en approvisionner une flotte. Cependant ils ne sont pas très-commodes, en ce qu'ils sont à près de trois quarts de mille de la grève. Ces réservoirs sont creusés à la profondeur de douze et de quatorze pieds; mais jamais nous n'y vîmes l'eau s'élever à plus d'un pied au-dessus du sol. En conséquence, pour remplir une grande futaille, on met un puits plusieurs fois à sec. Il arrivait fréquemment que l'eau était saumâtre dans un puits et douce dans un autre, quoiqu'ils ne fussent pas séparés

(1) Cela me semble répondre parfaitement à la soixante-quatorzième question posée par M. Michaelis.

par un espace de plus de dix ou douze pieds. Cette différence de qualité paraît dépendre en grande partie de la marée; car nous remarquâmes que l'eau salée abondait dans les hautes marées et l'eau douce dans les basses marées. Cela favorise la supposition que la mer, à sa plus grande hauteur, s'élève au-dessus du niveau de quelques-unes des sources qui fournissent les puits, et que, filtrant à travers le sable, elle rend l'eau plus saumâtre qu'elle ne serait sans cela. Les habitans de cette côte, aussi bien que les Arabes, n'appellent pas l'eau ainsi imprégnée eau salée; mais ils lui donnent un nom qui signifie eau amère, et c'est peut-être de là que tire son origine l'expression usitée dans l'écriture.

Il y a près des puits un certain nombre d'auges faites avec de l'argile et destinées à servir d'abreuvoir aux chameaux que les indigènes amènent tous les matins, et qui demeurent là généralement depuis huit heures jusqu'à dix. Ceux de nos gens qui furent employés à faire aiguade, les trouvèrent constamment très-civils, quoiqu'une fois, une aventure fort ridicule en elle-même, ait manqué d'avoir des suites très-sérieuses. Dans l'absence du contre-maître, un de nos matelots, nommé Robinson, se permit, en folâtrant, de

frotter avec un morceau de lard la tête et le cou d'un des naturels qui avait été envoyé là pour y rester tant que nos gens y seraient. Cet homme fut tellement irrité, que, quoique vieux et faible, il saisit sa lance et son bouclier, et jura, par le prophète, qu'il tirerait vengeance d'un pareil outrage. Le matelot fut effrayé, non sans raison, et nos gens lui firent regagner promptement la chaloupe. Le contremaître, qui était allé se promener à quelque distance avec son fusil, revint alors, par bonheur, et au moyen de douces paroles et d'un présent de tabac, il parvint à calmer le courroux du vieillard. Cela ne suffit pas toutefois. Le chef de la tribu me porta plainte dans les formes, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à arranger l'affaire, moyennant une somme de vingt piastres.

J'ai rapporté ce trait, à cause des accidens nombreux qu'a occasionnés la mauvaise conduite de quelques individus en de semblables rencontres; conduite qu'on a voulu trop fréquemment atténuer en accusant de barbarie les naturels des différentes contrées, qui, si l'on examinait les faits avec impartialité, loin d'être à blâmer, seraient peut-être à louer pour avoir puni d'insolentes usurpations de leurs droits. Un capitaine de vaisseau ne devrait ja-

mais permettre à une chaloupe d'aller à la côte d'un pays peu connu, qu'après lui avoir donné, s'il est possible, un interprète. Il doit mettre aussi à la tête de la troupe un officier qui joigne la fermeté à des manières conciliantes, et qui sache que la demande d'eau qu'il doit faire peut être une chose de la plus grande importance pour ceux à qui elle s'adressera. Les matelots doivent aussi avoir l'ordre de ne pas s'écarter de leur officier, et de ne pas toucher à la moindre chose, qu'il n'ait été fait une convention avec les habitans ou qu'il ne soit établi un échange de présens entre eux et les débarqués. Je suis persuadé qu'avec de telles précautions, et en respectant plus qu'on ne le fait communément les coutumes des peuples, on les trouverait plus enclins à exercer l'hospitalité envers les étrangers, et que les accidens seraient plus rares. J'ai conçu cette opinion après avoir observé fréquemment la conduite imprudente et dépourvue d'égards tenue par nos matelots, et l'extrême circonspection dont usent les naturels eux-mêmes lorsqu'ils entrent en relation avec des tribus étrangères. J'en citerai bientôt un trait remarquable.

Le pays qui entoure la baie d'Amphila fait partie de celui qu'on appelait autrefois le

royaume de Dankali, qui était assez étendu, et dont le souverain fut en des temps reculés engagé en des guerres, de concert avec les rois d'Hurrur et d'Adaiel, contre l'Abyssinie. Le langage et les coutumes des habitans se rapprochent de ceux des Adaiel ; et leurs territoires respectifs étaient contigus jusqu'à ce que la grande irruption des Gallas, qui s'avancèrent jusqu'à la mer dans les environs d'Asab, les eut séparés complètement. Le pays et le peuple qui l'habite conservent toujours le nom de Dankali ; mais ce peuple est partagé en un grand nombre de petites tribus, dont chacune a son chef particulier. La plus puissante est celle de Dumhoeta qui, outre de vastes cantons situés dans l'intérieur des terres, possède toute la côte qui s'étend depuis Béloul jusqu'à Aréna. Elle peut compter mille combattans. Les deux plus considérables après celle-là sont les Taiemela et les Hadarem, chacune desquelles est en état de mettre deux cents hommes en campagne. L'une et l'autre habitent entre les montagnes qui environnent la plaine de sel. Tout près et au nord de ces tribus, vivent les Belessom, tandis qu'au sud, c'est-à-dire à Ayth et dans ses environs immédiats, résident les petites tribus d'Adoule et de Modeto, qui sont composées de marins, et qui,

comme je l'ai déjà remarqué, ont des relations avec les habitans des îles qui gisent par le travers de la côte. Les autres tribus sont celles des Adalhou, des Aisamalhou, des Kedimto, des Ouima, des Moushiek, et des Assamominto, la dernière desquelles était gouvernée par un frère d'Ally Govéta, qui résidait aux environs d'Aréna. Au nord-ouest de celle-ci, vit une autre tribu qui a le nom de Russamo. Elle est entièrement indépendante, et est toujours en contestation avec ses voisins.

Toutes les tribus dont il vient d'être question parlent la même langue et peuvent être considérées comme Danakil (1). On dit que, réunies, elles pourraient mettre six mille hommes sur pied. Elles professent toutes la religion musulmane, que toutefois elles ne connaissent guère que de nom; car il n'y a dans leur pays ni mosquées, ni ministres du culte. Menant une vie errante parmi les montagnes pour faire paître leurs troupeaux, leurs mœurs sont grossières et leur esprit est sans culture. Chaque tribu est parfaitement indépendante quoique toutes soient prêtes à se réunir au premier signal pour l'intérêt commun. Ces peuples étant résolus, actifs et en-

(1) Dankali est le singulier et Danakil le pluriel.

treprenans, leur nombre les rendrait formidables s'ils ne manquaient pas d'armes, leur pauvreté ne permettant qu'à un homme sur dix d'avoir une lance, un sabre ou quelque autre arme offensive.

Les femmes que nous vîmes sur la côte avaient une physionomie fort agréable, et chaque fois que nous entrions dans leurs huttes, elles nous offraient de l'eau; leur misère était si grande, qu'elles ne pouvaient présenter que cela aux étrangers. Aucun peuple dans le monde ne paraît plus dépourvu des choses nécessaires à la vie. Un peu de pain de djoary, un peu de poisson, un peu de lait de chèvre et de chameau, et un chevreau, dans quelques occasions très-rares, font toute leur nourriture. Les tribus de l'intérieur des terres vivent un peu mieux. Elles ont de grands troupeaux de bétail qui, dans le temps des pluies, leur donnent beaucoup de lait. Comme il paraît que ce peuple ne connaît aucune sorte de culture, on peut le nommer, dans toute la force du terme, une nation de pasteurs. Tous, hommes et femmes, ont une passion des plus fortes pour le tabac, et ils en demandent sans cesse. Ils en fument, ils en prennent en poudre, et ils en mâchent, ce qui, j'imagine, appaise jusqu'à un certain point leur faim.

L'habit des hommes consiste en une seule pièce de toile d'Arabie ou d'Abyssinie qui leur enveloppe le corps. Leur chevelure, qu'ils ont crépue, est arrangée d'une manière curieuse, est frisée, poudrée avec une poudre brune, et graissée à la manière des Hazortas et des autres tribus qui vivent sur la côte. Le vêtement des femmes est un peu plus modeste que celui des hommes, quoique fort peu approprié à leur sexe. Elles portent des espèces de caleçons serrés dont les bords sont diversement ornés de cauris et d'autres coquilles. Leurs cheveux sont tressés et forment de petites boucles, et elles ont aux bras et aux jambes des bracelets d'ivoire et d'argent. Les soins domestiques, tels que moudre le grain, cuire le pain et puiser l'eau, sont leur partage. Les hommes passent le temps à garder leur bétail, ou plus frequemment à fumer et à ne rien faire.

Les huttes de ces peuples ont la forme des *Wig-wams* des Indiens d'Amérique, et elles sont couvertes de nattes faites de feuilles de palmier Doume. Ordinairement chaque hutte est partagée en deux ou trois compartimens. L'ameublement consiste en quelques couches grossières, en ustensiles de cuisine et en une grande jarre pour mettre l'eau. Quand il se fait un mariage, ce qui occasionne de grandes

réjouissances, les amis fournissent une liqueur enivrante appelée bouza; et l'on coupe un pied de chevreau qu'on suspend dans la maison du chef pour conserver la mémoire de l'événement.

Les Danakil, ainsi que les Adaiel et les Somauli ont une horreur extrême pour la chair de poule et de poulet, ce qui peut faire conjecturer qu'ils sont d'origine égyptienne. Une autre particularité appuie cette conjecture avec force : leurs tombeaux sont couverts de monumens de forme pyramidale. Nous demeurâmes longtemps sur la côte avant de découvrir un de leurs cimetières; mais à la fin j'en rencontrai un situé dans un lieu retiré et entre deux montagnes, indiquées sur notre carte sous le nom de *Sister - Hills* (les montagnes sœurs). Les tombes s'élevaient en pyramides et étaient grossièrement construites en pierres unies par un ciment. Quelques-unes même étaient revêtues entièrement de cette dernière substance. Une de ces pyramides couvrait un espace de dix pieds carrés.

On trouvera dans l'*Appendix* un Vocabulaire de la langue Dankali.

Durant notre relâche dans la baie d'Amphila le thermomètre indiqua généralement à midi, mais à l'ombre, le point élevé ou de

77°, ou de 78°, ou de 79°, le vent variant de l'est à l'est sud-est. Dans la dernière partie du mois de décembre, cependant, le thermomètre baissa par un *shummal* ou un vent de nord-ouest jusqu'à 72°; et nous avions alors un ciel voilé par des nuages, et de temps à autre des ondées; mais sur la côte, la pluie paraissait tomber presque sans relâche. A l'approche du shummal, l'air devient toujours très-lourd et l'atmosphère est obscurcie probablement par le sable, qu'élèvent en forme de piliers les coups de vent, qu'on voit balayer la plaine en toute direction. Je n'ai pas entendu parler d'accidens produits par ces piliers de sable mobiles; et il ne paraît pas qu'ils inspirent une grande terreur aux naturels du pays. Je fus un jour enveloppé dans un de ces tourbillons. Toute ma peau parut brûlée; mais je n'en ressentis aucune douleur, soit alors, soit depuis.

Je dois ajouter à ce que j'ai dit au sujet des oiseaux, que les bas-fonds et les îles sont fréquentés par de nombreuses volées d'oiseaux de mer, tels que des pélicans, de gros hérons de différentes espèces, des flammants, des becs en cuiller, des mouettes, des courlis, des bécassines et des alouettes de sable. Je tirai aussi sur la côte un oiseau d'une très-belle espèce, qu'à la première vue le docteur Latham sup-

posa appartenir à la famille de l'*Ardea Pondiceriana*, mais que depuis on a jugé être un genre nouveau et distinct en ce qu'il a le bec d'un *ardea*, tandis que les pieds sont garnis d'une membrane fort longue et se rapprochent plus de ceux de l'avocette. Des individus embaumés (mâles et femelles) sont maintenant en la possession du lord Stanley, à qui je les ai présentés à mon retour en Angleterre. J'ai découvert aussi une nouvelle espèce d'alouette qui est très-commune sur toutes les îles, et que, d'après sa couleur et ses habitudes, on peut appeler avec justesse l'alouette du désert. J'ai inséré dans *l'Appendix* une liste de ces oiseaux disposés selon leur genre et leurs espèces, ainsi que d'autres oiseaux qui se trouvent en Abyssinie.

Le 23, nous prîmes congé d'Ally Govéta et de ses amis à Amphila (1), et nous mîmes à la voile pour nous rendre à Massouah. Tandis que nous manœuvrions pour sortir du port, le vent tourna tout-à-coup à l'est, ce qui nous força de jeter l'ancre par cinq brasses au milieu

(1) Comme l'analogie de ce nom paraît différer de celle des autres noms de lieux situés sur la côte, je ne puis m'empêcher de soupçonner que c'est une corruption d'Αντιφίλȣ λιμην, mentionné par Strabon. *Vide Strabonis Geographia*, *II*. 771.

du canal. Le retard qui en résulta nous permit, au capitaine, au chirurgien et à moi, de débarquer sur *Harbour island* (île du Hâvre), et d'y passer la journée à l'ombre d'un bosquet d'acacias entremêlés de beaucoup de plantes grimpantes. On ne peut rien imaginer de plus agréable que les retraites de ce genre à la saison où l'on était alors. Nous allumâmes un grand feu dans la soirée. Il y eut, durant la nuit, un beau clair de lune dont le reflet sur les flots nous procura un coup d'œil ravissant, notre tente n'étant qu'à cent *yards* (1) de la mer. Le lendemain matin, au point du jour, nous retournâmes à bord, puis nous fîmes voile.

(1) Le *yard* a trois pieds d'Angleterre de longueur, ce fait deux pieds neuf pouces de notre ancien pied de roi. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE V.

Observations sur la côte située au nord d'Amphila. — Sarbo. — Baie d'Houakel. — Ile du même nom. — Aréna. — Découverte de la pierre Opsienne. — Ile de Bouckah. — Mouillage d'Abjouice. — Voyage à Massouah. — Phénomène maritime. — Dangereux banc de sable près de l'île de Valentia. — Arrivée à Massouah. — Abyssiniens envoyés sur la côte par le ras. — Voyage de M. Coffin d'Amphila à Chelicut. — Entrevues avec le Kaïmakan. — Effroi causé par une flotte de Daous, venue de Djeddah. = Préparatifs pour passer en Abyssinie. — Départ de Massouah. — Arkiko. — Portrait des habitans de cette ville. — Départ d'Arkiko.

Lorsque nous fûmes sortis d'entre les îles d'Amphila, nous rangeâmes de près la côte, ce qui me permit de faire quelques observations utiles sur la forme dont elle est, et sur la direction qu'elle suit; et en quelques heures nous arrivâmes à la pointe Sarbo, absolument sous laquelle nous laissâmes tomber l'ancre. Dans cette position nous trouvâmes l'abri du sud assez bon, quoiqu'exposé à une grosse houle; mais comme les îles n'en offrent aucun

du côté du nord-ouest, c'est un mouillage qu'il ne convient de prendre que le moins qu'il est possible.

Nous consacrâmes la journée du 25 à reconnaître l'extrêmité orientale de la baie d'Houakel. En allant sur la montagne de Sarbo pour cette opération, nous trouvâmes quelques plans de balsamier et un autre arbriseau produisant une espèce de gomme, et ressemblant beaucoup au *bdellium*. J'ai rapporté plusieurs échantillons de ces arbustes, et il a été vérifié à mon retour, qu'ils appartenaient au genre de l'*amyris*. Du haut de la montagne nous eûmes une très-belle vue de la côte, de ses nombreuses entrées formant des courbes, de ses baies et de ses îles, desquels je pris une double suite de gisemens ; et comme les montagnes que nous avions vues, étant dans la baie d'Amphila, continuaient à se montrer, cela rattacha notre reconnaissance à cette baie. Là, nous prîmes aussi, au moyen d'un horizon artificiel, la hauteur méridienne du soleil, qui fixa la situation de ce lieu par les 15° 0′ 48″ de latitude septentrionale. Le capitaine Weatherhead fit, en même-temps, sur l'extrémité de la pointe, une observation qui donna pour résultat 15° 1′ 10″, différence qui répondit, d'une manière très-satisfaisante,

à la distance où nous étions l'un de l'autre.

Le *vendredi* 20, au matin, j'allai, dans le daou de Wursum, faire une expédition à travers la baie d'Houakel, laissant le capitaine Weatherhead se porter en dehors sur la *Marian*, jusqu'à l'île d'Adjouice. Nous nous avançâmes d'abord vers l'île plate et longue de Del' Gammon, sur laquelle je débarquai et visitai un petit village du même nom, en faisant la recherche d'une pierre portant une inscription qu'on dit se trouver quelque part aux environs. Je ne pus engager les habitans à me la montrer; mais, d'après des rapports qui m'ont été faits ensuite, je suis toujours enclin à croire qu'il existe une semblable pierre, sur laquelle est une inscription en caractères koufiques, et se rapportant à une tradition au sujet des Persans; tradition mentionnée ci-devant. Je fais cette remarque pour l'instruction des voyageurs qui pourront me suivre.

En nous rembarquant, nous emmenâmes, à la demande de Wursum, un des naturels de l'île, et nous voguâmes vers celle de Houakel, à peu de distance de laquelle nous mouillâmes. Bientôt après nous prîmes terre et nous fîmes environ deux milles sur une plaine, pour nous rendre au village. Lorsque nous en approchâmes, nous vîmes les habitans donner beau-

coup de signes de frayeur. Plusieurs prenaient la fuite; mais d'autres, armés de lances, se réunissaient et formaient un corps qui se retira à mesure que nous avançâmes. J'envoyai l'insulaire de Del' Gammon leur dire que nous étions leurs amis. Lorsqu'ils l'eurent entendu, ils s'arrêtèrent, se rangèrent sur une ligne, ayant un vieillard au centre, et nous firent le salut accoutumé, en criant *selam alecum*, à quoi nous répondîmes selon l'usage, *alecum selam*. Ensuite nous prîmes la main à chaque homme, qui, en la retirant la baisa, selon que cela se pratique sur la côte. Ce cérémonial terminé, le chef qui n'était distingué que par la qualité supérieure de son vêtement, adressa à Wursum, comme à notre interprète, diverses questions, et en même-temps on se tint des deux côtés rangé en ligne, chaque parti faisant face à l'autre, et gardant le plus profond silence.

« *Kaif enté?* Comment vous portez-vous?

» *Théïbein*, bien.

» *Él hamdou lillah*, Dieu soit loué.

» *Koullhou théïbein?* tout est-il bien?

» *Eyouâ théïbein*, oui bien.

» *Min téyé?* D'où venez-vous?

» *Min Motéhâ baàdén, min Amfyla*, de Moka et en dernier lieu d'Amphila.

» *Eich khaber*? quelles nouvelles?
» *Thèèb khaber*, bonnes nouvelles.
» *El-Hamdou lillah*, Dieu soit loué.

On fit ensuite une infinité de questions sur les nouvelles de Moka, de Hodeidah, d'Amphila et de l'Habesh. Wursum y répondit par un compte détaillé de tout ce qu'il savait sur les lieux, n'oubliant pas de faire mention du prix du ghy, du djoary, de la toile, etc. Il dit aussi que nous étions amis d'Ally Govéta et des Danakil, sur quoi les indigènes s'écrièrent plusieurs fois : « Dieu soit loué! c'est bien! » Lorsqu'ils eurent fait silence, Wursum leur demanda s'ils avaient fini. Leur réponse ayant été affirmative, il leur adressa les mêmes questions que celles qu'ils lui avaient faites, les commençant aussi par *kaif enté*, comment vous portez-vous, et les terminant en leur demandant qu'elles étaient les nouvelles de Djeddah, de Souakin, de Dahalac, de Massouah et d'Arena. Ils répondirent, d'une manière très-satifaisante, à toutes ces questions qui m'amusèrent beaucoup, et ils nous dirent jusqu'à une fraction de comassi, le prix courant de chaque petit article de commerce, puis ils nous présentèrent de nouveau la main. Ils déclarèrent qu'ils étaient enchantés

de notre arrivée, et s'étant retournés ils nous conduisirent vers le village.

Quelque minutieux que puissent paraître ces détails, j'ai cru devoir les retracer, parce qu'ils se rapportent à un point que j'ai traité précédemment, celui d'ouvrir des communications avec des peuplades sauvages. Si Wursum, qui était Somauli, c'est-à dire d'une nation dont les vêtemens et les coutumes ressemblent beaucoup à ceux des Danakil, a jugé de telles précautions nécessaires dans un pays ami, qu'il n'avait pas encore visité, combien doivent-elles être plus indispensables pour les Européens, lorsqu'ils veulent traiter avec des peuples dont la couleur, les vêtemens et les coutumes diffèrent tant des leurs? J'ai rapporté les phrases originales comme formant un *specimen* de l'arabe vulgaire, qui est usité communément sur les côtes de la Mer Rouge.

A mon arrivée au village de Houakel, on me prépara une hutte très-propre, et comme la soirée était avancée, je consentis à y passer la nuit. On me témoigna la plus grande bienveillance. On tua un chevreau et l'on apporta une grande quantité de lait, trait à l'instant et déposé dans des paniers faits avec des feuilles de doume et enduits de cire, travail dans lequel les habitans de ces îles excellent. Après que

j'eus exprimé le desir de reposer, on apporta une natte destinée à être étendue sur ma couche, et le chaik plaça de ses propres mains une certaine quantité de soie d'Arabie pour me servir d'oreiller.

Le 27, au point du jour, j'allai sur les montagnes prendre une vue générale de la baie et le gisement des îles qu'elle renferme. Ces montagnes, dont l'aspect est pittoresque, sont couvertes de broussailles et forment un amphithéâtre parfait qui borne une plaine allant en pente jusqu'à la mer. On jouit d'une très-belle vue du haut de la première chaîne de montagnes. Toute la plaine ressemblait à une pelouse mouchetée, si l'on peut s'exprimer ainsi, de *mimosa*, dont le vert foncé rendait plus fraîche l'herbe touffue qu'ils couvraient de leur ombre, et sur laquelle des centaines de belles chèvres aux mamelles pendantes paissaient accompagnées de leurs chevreaux. Au centre de la plaine s'élèvait le village, qui était composé d'une quarantaine de huttes circulaires construites avec des branches de rack et de longues racines d'acacia, et proprement couvertes de nattes. Près de la grève, et du côté du nord, est un massif d'arbres au-delà duquel se trouvent la baie et ses îles nombreuses qui se confondent avec l'horizon. Les habitans pour-

raient être heureux, si elles étaient toujours dans l'état florissant où nous les vîmes; mais par malheur il dure peu. A peine les pluies ont-elles cessé que la terre se dessèche, l'eau manque, l'herbe est brûlée et les chèvres ne trouvant point de nourriture, maigrissent et ne donnent plus de lait. Cela dure huit mois consécutifs, au bout desquels, si les pluies ne viennent pas, ce qui se voit quelquefois, la mortalité se met dans le bétail, et s'étendant bientôt aux enfans et aux femmes, elle fait de toute l'île un théâtre de désolation. Les hommes, alors, font des courses à Moka, à Hodeidah, et au nord jusqu'à Souakin, pour échapper à la misère et aux maladies qui règnent chez eux.

J'eus à me féliciter d'être allé jusqu'au sommet de la montagne qui est très-escarpée. Je pus m'y faire une idée exacte de la baie et de l'intérieur du pays. On y découvrait au loin les hauteurs habitées par les Roussamo, et au-delà les hautes montagnes de Sanafé. Dans la matinée, nous retournâmes vers le daou de Wursum. Nous fûmes accompagnés par une troupe d'habitans qui conduisaient sept chèvres que j'avais achetées au prix de six piastres; et plusieurs jeunes filles, vêtues comme celles de Madir, portaient, pour nous, quelques ou-

tres pleines d'eau. Une de ces jeunes personnes était fort jolie et d'une taille élégante. J'appris que c'était la fille du chaik, qui, à ma grande surprise, fit des plaisanteries à son sujet; et à notre arrivée au daou, il lui causa une vive frayeur en lui disant qu'il allait me la vendre pour cent piastres. A midi, je regagnai le vaisseau, que je trouvai mouillé au sud-ouest de *Djeziret l'Adjouice*, dénomination arabe qui, traduite littéralement, signifie île de la vieille femme.

Comme nos précédentes recherches le long de la côte nous avaient donné lieu de conjecturer que la baie de Houakel était celle que le Périple la mer Erythrée célèbre comme produisant la pierre obsidiane, je résolus de l'examiner le plus exactement qu'il me serait possible. Dans ce dessein, le chirurgien et moi, nous passâmes, le 27 au matin, dans le daou de Wursum pour aller visiter Aréna, que je jugeais être situé sur une espèce d'anse à l'extrémité intérieure de la baie. Nous fîmes la route tracée sur la carte; et après avoir reconnu toutes les îles et bas-fonds que nous rencontrâmes, nous arrivâmes, ayant marché environ quatre heures, au mouillage qui se trouve vis-à-vis du village. Wursum gagna la côte à la nage pour preparer les voies, et bientôt il revint

dans une petite barque avec un homme de haute taille et qui avait le teint clair. C'était son oncle, un négociant Somauli, qui depuis peu de jours était revenu d'un voyage qu'il avait entrepris pour les affaires de son commerce à Massouah, dont il nous donna des nouvelles qui nous expliquèrent le renvoi des troupes de Djeddah. Il nous apprit qu'il y avait eu une querelle violente entre elles et les Ascarri d'Arkiko, qu'elles s'étaient conduites d'une manière insolente, qu'un des leurs avait tué une femme et avait été ensuite tué lui-même. Cela avait occasionné une rupture ouverte; et comme le dola d'Arkiko était maître d'affamer Massouah, les troupes de Djeddah avaient été forcées de se retirer, en laissant seulement quelques esclaves avec l'aga.

J'allai bientôt à la côte, où je trouvai, avec un grand nombre de leurs gens deux des chefs Dumhoeta, nommés Hamouda et Undodo, frères cadets d'Ally Govéta. Il y avait aussi plusieurs marchands somauli qui, sous la conduite du frère d'Yunus, avaient établi là une petite factorerie pour entretenir des relations de commerce avec les habitans, entreprise qui démontre la supériorité des premiers sur toutes les autres tribus africaines qui vivent sur cette côte. Les exportations principales

consistent en esclaves, en chevaux, en bétail, en chèvres et en ghy. On peut se procurer constamment de ce dernier article en très-grande quantité, dans les environs. Lorsque j'eus dit aux chefs que mon intention en les visitant était de serrer le nœud de l'amitié que j'avais contractée avec Ally Govéta, ils se montrèrent fort contens et déclarèrent que ce que leur frère avait juré serait observé par toutes leurs tribus.

Après avoir satisfait pleinement à l'étiquette, nous fîmes une petite course le long de la côte. Bientôt nous fûmes à vue d'une montagne qui pouvait être à la distance de dix milles, et près de laquelle, au rapport des indigènes, est située la ville de Zulla, qui appartient aux Hazortas. Je fus enchanté en remarquant près du lieu où nous étions, un grand nombre de morceaux d'une substance noire, offrant un poli parfait, et ressemblant infiniment à du verre, qui étaient épars sur la terre, à peu de distance de la mer. J'en recueillis une centaine d'échantillons, la plupart desquels avaient de deux à quatre pouces de diamètre. Un des naturels me dit qu'à peu de milles plus loin, dans l'intérieur des terres, on en trouvait des morceaux d'une bien plus grande dimension. Cette substance a été analysée depuis mon retour en

Angleterre, et l'on a reconnu que c'était la véritable pierre opsienne, ou obsidiane, et qu'elle répondait parfaitement à la description suivante donnée par Pline :

« Dans la classe du verre (1) sont aussi les » vases obsidiens, ainsi nommés à cause de » leur ressemblance avec la pierre qu'Obsidius » trouva en Ethiopie, qui est d'un très-beau » noir, et quelquefois transparente, mais » d'une transparence matte; ensorte qu'atta- » chée en miroir contre la muraille d'un ap- » partement, elle rend plutôt l'ombre des ob- » jets que les objets mêmes. Plusieurs en font » des pierres de bagues. Pour moi, j'en ai vu » des statues massives qui représentaient l'em- » pereur Auguste, qui prisait fort cette espèce » de verre opaque, et qui dédia lui-même, à » titre de merveilles, au temple de la Con- » corde, quatre éléphans de pierre obsidien- » ne (2), 20. »

(1) J'ai employé la traduction de Poinsinet, *Voy.* Liv. XXXVI, tom. XII, pag. 147. (*Note du traducteur.*)

(2) *In genere vitri et obsidiana numerantur, ad similitudinem lapidis quem in Æthiopia invenit Obsidius, nigerrimi coloris, aliquando et translucidi, crassiore visu, atque in speculis parietum pro imagine umbras reddente. Gemmas multi ex eo faciunt; vidimusque et solidas imagines divi Augusti, capti materiæ hujus crassitudine : dica-*

Il est évident, d'après cette description, que, bien que ce soit aujourd'hui un fait avéré, Pline ne savait pas que la pierre obsidiane n'est autre chose que du verre vomi par un volcan, quoique la parfaite ressemblance qui se trouve entre cette substance et le verre fabriqué, les ait, comme il le dit, fait prendre l'un pour l'autre. De là, l'obsidiane a conservé les noms de λίθος ὀψιανὸς en grec, et *Lapis obsidianus* en latin.

Le docte Saumaise a tourné Pline en ridicule pour sa description de l'obsidiane, et il a voulu prouver que cet historien avait eu tort de la nommer *obsidianus*, et de dire qu'elle a été trouvée en Ethiopie par Obsidius; mais avec tout le respect dû à une si grande autorité, je soutiens qu'à moins de meilleurs argumens que ceux que Saumaise a employés, la description de Pline paraît être beaucoup plus exacte, vu surtout qu'elle s'accorde parfaitement avec les échantillons de cette même espèce qui est appelée ὀψιανὸς dans le Périple. La description de Saumaise, au contraire, est

vitque ipse pro miraculo in templo Concordiæ obsidianos quatuor elephantos. Remisit et Tiberius Cæsar heliopolitarum ceremoniis repertam ibi in hæreditate ejus qui præfuerat Ægypto, obsidianam imaginem Menelai. Ex quo apparet antiquior materiæ origo, nunc vitri similitudine interpolata.

extrêmement inexacte. Le docteur Vincent a soupçonné le premier que la pierre opsienne pourrait se trouver près d'Aréna ; mais vu l'extrême incorrection des cartes avant la reconnaissance que le lord Valentia a faite de la côte , il ne pouvait désigner depuis Massouah jusqu'à Béloul aucune baie qui répondît à celle que décrit le Périple. Comme, depuis, j'ai eu le bonheur de déterminer ce point d'une manière satisfaisante, j'ai dédié au docteur Vincent une carte de la baie , en témoignage d'amitié et en reconnaissance de la manière franche avec laquelle il a examiné mes précédentes remarques sur l'inscription adulitique (1).

Le Périple mentionne de la manière suivante la baie et la pierre opsienne (ou obsidiane). « A environ huit cents stades (d'*Adouli*) » est une autre baie fort enfoncée. A l'entrée » de cette baie, gît, du côté droit, un vaste » banc de sable au bout duquel se trouve la » pierre opsienne qui n'est produite que là (2) ».

(1) Consultez le *Voyage de Nearque et le Périple de la Mer Erythrée* , traduit du grec par le docteur Vincent.

(2) Καὶ ἀπὸ σταδίων ὡσεὶ ὀκτακοσίων κόλπος ἕτερος βαθύτατος, οὗ κατὰ τὴν εἰσβολὴν ἐνδεξιοῖς ἄμμος ἐστὶν πολλὴ κεχυμένη, καθ' ἧς ἐν βάθει κεχωσμένος εὑρίσκεται ὁ ὀψιανὸς λίθος, ἐν ἐκείνῃ μόνῃ τοπικῶς γενόμενος.

Le nombre de huit cents stades, s'il était question de stades romains, excéderait la distance qu'il y a d'Adouli à Aréna, ce qui paraît confirmer la conjecture du lord Valentia, que c'est de stades égyptiens qu'a parlé l'auteur du Périple (1); et la chose acquiert toujours plus de vraisemblance, si, comme on le suppose, cet ouvrage, a été composé par un marchand d'Alexandrie.

Dans la soirée, nous retournâmes à bord de la *Marian*.

Voulant compléter notre reconnaissance, nous allâmes, le capitaine et moi, en chaloupe à l'île de Bouckah, en arrondissant le côté occidental de Houakel, comme l'indique la route tracée sur la carte. Chemin faisant, nous remarquâmes un très-beau bassin dont l'eau avait de quatre à cinq brasses de profondeur, mais auquel, par malheur, nous ne pûmes découvrir aucune entrée pour un vaisseau. Bientôt nous traversâmes un port bien abrité, ayant quatre, cinq et six brasses d'eau, et qui nous parut, d'après la reconnaissance imparfaite que nous pûmes en faire, être le mouillage le plus sûr de toute la baie. L'en-

(1) Voyez le tom. III[e] (p. 5) des *Voyages du vicomte George Valentia*, traduits de l'anglais par P. F. Henry.

trée, autant qu'il nous fut possible de l'examiner, nous sembla très-sûre et d'un accès facile ; mais il ne faut pas qu'un vaisseau, tirant beaucoup d'eau, tente de s'y introduire avant qu'on ait une connaissance plus exacte des sondes que celle que nous pûmes avoir.

Sur le sommet de la haute terre de Bouckah, qui forme presque un niveau parfait, nous mesurâmes une base de deux mille sept cents pieds, et nous prîmes avec un théodolite une suite de gisemens, d'après lesquels, ainsi que d'après d'autres, obtenus par un semblable moyen sur l'île de Dalheit, tous les principaux points de la carte ont été fixés. De grandes masses de basalte, d'environ trois pieds d'épaisseur, de sept à huit de diamètre, et d'un brun foncé et comme brûlé, qui forment des couches empilées les unes sur les autres et offrent quelquefois l'aspect de murs en ruine, composent le plateau de Bouckah. Les basses terres de toutes les îles de la baie sont, comme celles d'Amphila, composées de productions marines. Je calculai, depuis Bouckah, que le point le plus élevé d'Houakel est à environ six cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. A notre retour, nous passâmes à l'est de cette île, et nous complétâmes ainsi un circuit d'environ vingt-quatre milles, ce qui

ne nous fit arriver au vaisseau qu'à nuit noire.

Le lendemain matin, nous quittâmes le mouillage d'Adjouice (1), et nous tâchâmes de sortir de la baie; mais le vent étant contraire, nous fûmes forcés de chercher un refuge sous l'île de Dalheit, lieu où, par l'effet de la même cause, nous fûmes retenus jusqu'au 7 *février*. Nous y eûmes un temps nuageux et sombre et parfois une grosse pluie, le vent variant comme de coutume du nord-ouest au nord nord-ouest. Thermomètre de 75° à 78°.

Le 7 *février*, nous remîmes à la voile. A une heure après-midi, la mer prit, sur un espace considérable à l'entour du vaisseau, une teinte si rouge que nous en fûmes extrêmement effrayés au premier moment; mais en sondant nos craintes cessèrent; car nous nous trouvions sur plus de vingt brasses d'eau. Desirant de connaître la cause de ce phénomène, nous fîmes jeter dans l'eau un seau, au moyen duquel nous nous procurâmes une assez grande quantité de la substance qui flottait à la surface. Elle avait la consistance d'une gelée et était composée d'une multitude de très-petits

(1) Il y a sur l'île d'Adjouice un mouillage que le capitaine visita. Il trouva les habitans civils, et acheta d'eux, pour son équipage, sept chèvres pour sept piastres.

mollusques, chacun desquels ayant au centre une petite tache rouge, formait, lorsqu'ils étaient réunis, un corps de couleur brillante, et presque semblable à celle qui est produite par une dissolution de minium dans de l'eau. Nos matelots furent tellement frappés de l'effet extraordinaire que cela produisait, qu'ils s'écrièrent : « C'est vraiment la Mer Rouge. » Et notre bosseman dit dans son langage grossier : « C'est vraiment comme le sang qui coule dans une boucherie; si nous disions cela en Angleterre, on ne nous croirait pas. »

Le soir, à l'approche de la nuit, les mollusques, que nous avions conservés exprès, devinrent lumineux, ayant, lorsque rien ne les troublait, cette apparence qu'à le vif argent quand on le jette sur le revers d'un miroir. Etant agités, ils donnaient une lumière argentine et brillante, et pris à la main, puis jettés sur le pont ou sur tout autre objet, ils conservaient, durant plus d'une demi-minute, leur aspect extraordinairement lumineux. Cette particularité me semble expliquer d'une manière très-satisfaisante diverses apparences extraordinaires que la mer a offertes, et qui ont été décrites dans plusieurs Voyages, et surtout celle qui s'est fait remarquer aux environs du cap Fartak, sur la côte d'Arabie, et dont plusieurs

journaux de ceux de nos vaisseaux qui ont visité cette côte ont fait mention. Ils portent généralement que la nuit la mer était aussi blanche que du lait. Le même fait est rapporté par Agatharchides (*De Mare Rubro* , p. 58), qui remarque « qu'aux environs la mer « paraît blanche comme l'embouchure d'une » rivière, chose qui excite l'étonnement, re- » lativement à la cause qui la produit(1). »

Dans la soirée, nous laissâmes tomber l'ancre sous la pointe sud-est de la basse terre d'Hurtou.

Le 8 *février*, nous passâmes entre Chumnah et l'île du Pilote; et à la nuit nous mouillâmes près de la pointe nord-ouest d'Hurtou, sous une île basse, offrant un excellent abri contre le vent du sud.

Le lendemain matin, nous fûmes de nouveau sous voile, et nous gouvernâmes vers l'extrêmité nord-ouest de l'île de Valentia. A midi, nous tombâmes en calme, et j'en profitai pour faire une course sur une petite île de sable, jointe par un récif à l'extrêmité septentrionale de l'île de Valentia, et qui n'était pas à une grande distance du vaisseau. Dans l'après-midi, la brise de mer revint et nous

(1) Παρὰ δὲ τὴν χώραν ταύτην, ἡ μὲν θάλαττα λευκὴ φαίνεται ποταμῷ ἐμφερὴς, ὥστε παραπλήττεσθαι τοῦ γινομένου τὴν αἰτίαν.

voyâmes immédiatement une chaloupe à la côte, et bientôt nous eûmes le plaisir de recevoir sur notre bord ces étrangers conduits par M. Pearce et par un jeune chef nommé Ayto Debib (*Voy.* pl. IX). Ce chef avait été choisi par le ras pour m'accompagner et me procurer tout ce dont j'aurais besoin durant mon voyage et ma résidence en Abyssinie. Je l'avais vu à la cour de Ouelleta Selassé. Je trouvai que sa personne avait beaucoup gagné, et M. Pearce me dit que sa conduite lui avait tellement concilié l'affection du ras, qu'il l'avait réintégré, il y avait environ deux ans, dans le district dont son père avait été expulsé par le fit Aurary Zogo. J'avais conçu une idée favorable des qualités de ce jeune homme, et mon estime pour lui s'accrut encore lorsque j'appris qu'il s'était toujours montré fidèle ami de M. Pearce, malgré la situation critique où ce dernier s'était trouvé plusieurs fois.

Je vais donner une courte notice du voyage de M. Coffin, depuis son départ d'Amphila, le 10 *janvier* au soir, jusqu'à son arrivée à Massouah.

« M. Coffin reconnut bientôt qu'Hadjy Belal avait eu raison de dire d'Ally Manda « qu'il allait comme un dromadaire » ; car bien qu'il eût plu continuellement durant quarante-huit

heures, le jeune chef l'avait fait marcher constamment douze heures chaque jour. Ils se dirigèrent à peu près vers l'ouest et traversèrent des montagnes âpres et stériles, parmi lesquelles ils rencontrèrent de temps à autre un village ou un petit campement d'indigènes qui, en considération d'Ally Manda, traitèrent toute la troupe avec civilité, quoiqu'ils ne pussent fournir que peu de vivres, qui encore n'étaient pas de la meilleure qualité.

» Le 13, après midi, nos voyageurs, qui alors avaient fait près de cinquante milles, arrivèrent au bord d'une vaste plaine de sel, et ils s'y arrêtèrent pour prendre un peu de repos à l'ombre de quelques acacias et près de quelques puits d'eau douce. Là, les habitans leur fournirent des sandales faites avec les feuilles d'une espèce de palmier nain, et dont on se sert constamment pour marcher sur le sel. La plaine est parfaitement unie et a, dit-on, une étendue de quatre jours de marche dans la direction du nord est au sud-ouest. La surface du premier demi-mille n'étant pas encore assez desséchée, était glissante et dangereuse, le pied s'enfonçant presque à chaque pas dans la vase, comme lorsqu'on traverse un marais salant. Elle devint bientôt ferme et crystallisée. On eût dit une couche de glace raboteuse

sur laquelle serait tombée de la neige qui se serait fondue et ensuite gelée. Des rameaux de sel pur, ressemblans à ceux des madrépores, se montraient quelquefois à la surface; et deux monticules, que leur situation isolée rendait très-remarquables, s'élevaient au milieu de la plaine.

» M. Coffin et ses compagnons arrivèrent au pays d'Assa Duroua (que le ras appelle gaiement son pays barbare), après avoir mis cinq heures à traverser la plaine, à l'extrémité de laquelle ils rencontrèrent des Abyssiniens qui coupaient, au moyen d'une petite hâche, des morceaux de sel semblables, par la forme, aux pierres à aiguiser dont se servent nos faucheurs en Angleterre. Le sel est en couches horizontales, de sorte que lorsque les bords sont une fois divisés, il se partage sans beaucoup de peine. Celui qui se trouve immédiatement au-dessous de la surface est extrêmement dur, blanc, compacte et pur; mais à mesure que les ouvriers creusent, la qualité du sel devient moindre, et il est d'une consistance moins ferme, jusqu'à ce qu'il ait été exposé quelque temps à l'air. En plusieurs endroits, il est encore assez pur à trois pieds de profondeur; mais en général, il ne l'est plus au-dessous de deux pieds, point où il se mêle avec la terre

et où, par conséquent, il ne peut plus être d'aucun usage. La plaine dont il s'agit ici fournit de sel toute l'Abyssinie.

» Le 14, nos voyageurs passèrent quelques défilés de la montagne, qui sont fort âpres et fort escarpés, puis ils arrivèrent au village de Dafo, qui est situé dans une vaste plaine verdoyante. Il est habité par les Hurtou, tribu des Danakil, que les Abyssiniens ont soumise anciennement et qui depuis ce temps est demeurée sujette du gouverneur du Tigré. Là, l'influence d'Ally Manda cessa; mais M. Coffin et ses compagnons de voyage étant considérés comme amis du ras continuèrent à recevoir l'hospitalité. Ils trouvèrent ensuite un pays très-beau où le gibier leur parut fort abondant. Le 15, à la nuit, ils arrivèrent au pied du mont Sanafé, où réside un shum ou chef qui est chargé de percevoir pour le ras un tribut imposé sur tout le sel qu'on introduit dans le pays. Un chameau qui en porte deux cents morceaux ou pains, en paie onze; un mulet dont la charge ne consiste qu'en quatre-vingts, en doit neuf, et un âne chargé, six. Quant aux hommes, ils passent librement, quel que soit leur fardeau.

» Le 16, les voyageurs montèrent le Sanafé, qu'on dit être aussi élevé, quoique moins diffi-

cile à passer, que le Taranta. Ils éprouvèrent au sommet de ce mont un changement de saison complet. Au lieu d'un temps orageux et d'une pluie continuelle, ils eurent un ciel sans nuages, et ils virent les habitans occupés à rentrer leurs grains. Ils se reposèrent dans un village, et à trois heures après midi, ils continuèrent leur route à travers un pays riche et fertile qui aboutissait à une grande bourgade nommée Hammy, où ils passèrent la nuit. Le 17, ils gagnèrent Dirbé, et le 18, ils arrivèrent à Chelicut. Ils demeurèrent là quelque temps, assis sur l'herbe, sans qu'on prît garde à eux, M. Pearce étant avec le ras à Antalo. A la fin, un prêtre se présenta et les conduisit à la maison d'Ayto Manasseh qui venait de mourir, il y avait deux jours, et qui était frère du ras. Deux ou trois cents personnes étaient rassemblées pour célébrer le *Toscar* ou la fête des morts. La plupart d'entre elles, pour exprimer leur chagrin de la perte qu'on venait de faire, avaient la tête rasée et la peau du visage déchirée. M. Coffin fut conduit au milieu de cette assemblée et placé au haut bout de la salle. Peu de temps après, M. Pearce arriva d'Antalo; et le lendemain matin, il y mena M. Coffin, qui eut aussitôt une entrevue avec le ras.

» Le jour suivant, ma lettre fut lue au ras qui, d'après ce qu'elle contenait, donna l'ordre à M. Pearce, à Ayto Debib et à un de ses principaux hommes d'affaires, Hadjy Hamoud, de se préparer à se rendre à Massouah. Les deux premiers partirent aussitôt, montés sur des mulets, et suivirent la voie d'Amba Haramat. Hadjy Hamoud et environ cent hommes des gens du ras devaient prendre par Adoueh, en faisant des marches moins longues. La première troupe était arrivée à Massouah un jour avant moi. »

M. Coffin me communiqua verbalement les détails renfermés dans ce journal, et il y joignit de courtes notes qu'il avait couchées sur le papier à mesure que l'occasion s'était présentée. Les renseignemens géographiques résultant des gisemens et du calcul des distances observées dans ce voyage, et qui se trouveront sur la carte, sont d'une grande importance; et comme ils ont été confirmés par un voyage que M. Pearce a fait dans les mêmes lieux, je crois qu'on peut les considérer comme exacts. J'en ai été toujours plus convaincu, en les conférant avec un journal de route fait en voyageant dans ce pays (1), et donné par Jérôme

(1) *Voyage Historique d'Abyssinie, par Jérôme Lobo*, tom. I, p. 60.

Lobo. On y verra que le cours de deux siècles n'a produit que peu de changement dans l'état des choses, quoique les événemens postérieurs aient forcé les naturels à se diviser en plusieurs tribus, et que par conséquent leur importance politique en ait été considérablement réduite.

Il existe aussi une autre et même une meilleure description de cette route dans les Voyages des Jésuites rédigés par Tellez (1). Elle a été composée par le patriarche Alphonze Mendez, qu'accompagnait Jérôme Lobo. Dans cette relation, il n'est aucunement question des serpens que Lobo dit les avoir inquiétés dans leur marche (2). A la vérité, je soupçonne qu'il y a erreur dans la traduction de Legrand, qui a travaillé sur un manuscrit portugais. Le mot original traduit par serpent signifiait peut être « les pierres de fer (3) mentionnées par Tellez » comme semblables à l'écume qui sort d'une » fournaise, et si aiguë qu'une paire de sou- » liers ne pouvait y résister plus d'un jour. » Il se trouve aussi, dans Lobo, une autre erreur fort grave au sujet du nom de la montagne qui offre le défilé par lequel on se rend

(1) *Voyage des Jésuites en Ethiopie*, liv. I, p. 224 et suivantes.

(2) *Lobo*, tom. I, p. 68.

(3) *Voyage des Jésuites*, p. 226.

en Abyssinie. Tellez l'écrit avec raison Sanafé; mais Legrand dit Senaé et la traduction anglaise Senaa. M. Bruce et son dernier éditeur ont fait une digression fort peu nécessaire pour déprécier ce premier essai littéraire du docteur Johnson ; mais si on ne le juge que comme un abrégé, ainsi que l'indique la préface, on le considérera comme un choix aussi judicieux de tout ce qu'il y a d'important dans la traduction de Legrand, qu'il était possible de le faire avec le peu de connaissance qu'on avait alors de la géographie du pays.

Un prêtre abyssinien, nommé Ma-Merri Guebra Eyout, était venu avec MM. Pearce et Coffin. Il desirait vivement de visiter Jérusalem, dessein dont je le détournai ensuite. C'était un bon homme, fort simple, qui toutefois nous fut utile, sa réputation de sainteté lui ayant acquis beaucoup d'influence sur l'esprit des Abyssiniens envoyés au-devant de nous par le ras.

M. Pearce, à ma grande surprise, avait le teint fort peu rembruni, et il parlait anglais presque aussi bien que lorsque je l'avais quitté. J'eus un grand plaisir à voir le ravissement qu'il éprouva de se retrouver parmi des compatriotes et dans un vaisseau anglais. Dans la joie de son cœur, il paraissait considérer cha-

cun de nous comme un frère ; et de leur côté, nos matelots, qui avaient entendu parler de l'intrépidité avec laquelle il avait surmonté tant de dangers, le regardaient avec autant d'étonnement que de respect. Il nous donna des preuves d'une agilité extraordinaire, et la connaissance qu'il avait de la manœuvre des vaisseaux était très remarquable, vu le long espace de temps durant lequel il n'en avait vu aucun. Quoique nous eussions à bord d'excellens matelots, il n'y en avait pas un seul qui pût l'égaler pour la rapidité avec laquelle il se portait d'un point du navire à l'autre. Je fus charmé de reconnaître aussi que la culture de son esprit s'était perfectionnée. Il avait acquis une connaissance parfaite de la langue du Tigré, que les Tigréens eux-mêmes considèrent comme très-difficile à apprendre. Il y joignait assez d'ambaric; et les coutumes et les sentimens des Abyssiniens lui étaient si connus, que ses services en qualité d'interprète furent pour moi d'un prix inestimable.

Le 11, Abba Youseph et un esclave me furent envoyés par le kaïmakan, avec un présent de deux bœufs et de quinze chèvres. Ils étaient aussi chargés de me demander de lui faire ma première visite le lendemain. En conséquence, je quittai, le 12, le vaisseau, qui tira treize

coups de canon, salut qui fut rendu par un vieux canon de six, démonté et couché sur la grève. En débarquant, je fus conduit par une vingtaine d'ascarri au divan, où les principaux habitans de l'île étaient réunis. Le kaïmakan (c'était un turk qui paraissait être un homme respectable, et qui avait quelque dignité dans les manières) était assis à l'angle que le nayb occupait à mon précédent voyage. Il me reçut avec beaucoup de cérémonie, fit servir du sorbet, et m'adressa les questions d'usage avec l'air de supériorité qu'eût pu prendre le Grand-Seigneur lui-même; puis on me présenta un caftan bordé d'hermine. Tout cela se passait dans une misérable pièce fort basse qui n'avait point de plancher, et au milieu d'une canaille à demi-nue. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à garder mon sérieux durant cette scène ridicule; et je retournai au rivage, accompagné d'une foule d'habitans qui exprimaient leur joie par des acclamations. Je remarquai pendant ma visite que le nayb et son fils se tenaient fort en arrière. Ils ne m'adressèrent leurs complimens que de loin, et ils parurent desirer vivement de s'entretenir avec moi; mais ils étaient évidemment trop sur la réserve pour oser prendre cette liberté en présence de leur supérieur.

Le kaïmakan me fit demander, le 13, un entretien particulier dans la soirée, et en conséquence je me rendis à la côte. Il me reçut sans aucun cérémonial dans une petite chambre haute. Aussitôt que nous fûmes assis, il nous fit donner le sorbet et l'eau rose, et il me présenta son propre houkah, ce qui est considéré comme une grande politesse. Je l'acceptai donc. Hamed, le fils du nayb et quelques autres personnages de marque, étaient présens lorsque j'entrai; mais sur l'avis ou l'ordre qui leur en fut donné, ils se retirèrent bientôt, laissant dans la chambre seulement quelques esclaves. Ceux-ci étant toujours considérés comme des personnages muets, nous entrâmes en matière. J'expliquai au kaïmakan la nature de la mission dont j'étais chargé, et le desir que j'avais de passer promptement en Abyssinie. Je le félicitai de l'état florissant où je retrouvais Massouah sous un gouvernement régulier, et je l'assurai que c'était principalement la lettre qu'il avait écrite qui m'avait fait renoncer à prendre la voie de Buré. Je lui dis qu'il ne devait pas ignorer la conduite violente de son prédécesseur, qui, de concert avec le nayb, avait écrit une lettre que rien ne pouvait justifier; mais j'ajoutai que je consentais à passer là-dessus, à condition que je serais

traité convenablement et avec franchise. Je lui dis ensuite que bien que je ne pusse consentir à payer aucun droit pour les présens envoyés par Sa Majesté, je serais charmé de lui témoigner ma reconnaissance par un don, et que si le vaisseau mettait à terre quelque partie que ce fût de sa cargaison, il paierait tout *droit de port raisonnable* qui pourrait être réglé entre nous.

Le kaïmakan me répondit qu'il était allé à Stambole (Constantinople) et en Sham (Syrie), qu'il connaissait bien le caractère des Anglais, qu'il aimait notre manière franche de nous conduire, et qu'elle était d'accord avec la sienne. En conséquence, il se proposait, dit-il, de me faire connaître ses sentimens sans aucun déguisement. Il occupait le poste de Massouah sous les ordres du shériff; mais c'était en vertu d'un droit que sa famille tenait du Grand Seigneur. L'aga que j'avais vu à Souakin était un esclave qui lui appartenait. Il en était ainsi d'Omar aga, qui avait le commandement de Massouah avant que lui même l'eût pris. Il avait désapprouvé la conduite de celui-ci, et en conséquence il l'avait renvoyé. Quant aux présens des souverains, il reconnaissait pleinement qu'ils ne devaient rien payer. Il dit que, sur ma parole, il n'hésiterait pas à dé-

clarer que, quels qu'ils fussent, je serais libre de les emporter, mais que cependant il desirait d'en voir une partie, afin de pouvoir rendre, à cet égard, un compte satisfaisant au shériff de la Mecque.

Cette proposition était trop raisonnable pour que je n'y acquiesçasse pas sur le-champ; et afin de prouver ma franchise au kaïmakan, je lui dis qu'au nombre des présens il y avait deux pièces de canon. A ma grande surprise, il ne s'opposa point à ce que je les fisse transporter avec moi, et il parut disposé à me procurer tout ce qui pourrait faciliter l'exécution de mes desseins. Bientôt il me dit qu'il ne concevait pas pourquoi notre roi envoyait des présens aux *infidèles* (on ne considère pas à Massouah les Abyssiniens comme chrétiens). Je lui répondis que c'était un sujet que je ne pouvais traiter, que j'avais reçu mes instructions, et que je devais m'y conformer. « Oui, répliqua-t-il, vous êtes dans la même position que moi. Je suis ici les ordres de mes supérieurs, et vous suivez ceux des vôtres. Faisons chacun notre devoir et soyons amis. » Je lui adressai quelques complimens là-dessus, et je saisis l'occasion de lui dire que je le priais d'accepter un léger présent que je me proposais de lui envoyer de la manière qui pourrait

lui être agréable. Il me dit qu'un esclave qui lui appartenait, et le banian Currum Chund, m'accompagneraient au vaisseau et recevraient ce que je voudrais bien leur remettre, et dont il me fit d'avance beaucoup de remercimens. Il n'y a pas de nation qui ait des manières plus insinuantes que les Turks lorsqu'ils veulent obtenir quelque point ; et j'avoue que toute la conduite du kaïmakan me parut trop conciliante pour que je la crusse bien sincère.

A mon arrivée au vaisseau, je choisis une belle paire de pistolets et un mousqueton avec une baïonnette à ressort. J'y joignis une pièce d'un riche satin, et je fis un billet de deux cents piastres, à ordre sur le banian. J'envoyai le tout au kaïmakan par la personne qu'il avait désignée. Si je lui fis un si beau présent, ce fut parce que je connaissais parfaitement le caractère des gens de sa sorte, et que le nayb m'avait fait dire en secret que si j'agissais ainsi, tout irait bien.

Les deux journées du 14 et du 15 furent employées aux préparatifs de notre voyage, et il ne nous arriva rien de très-particulier jusqu'au 17, que nous fûmes extrêmement alarmés à l'apparition d'une flotte de daous armés, portant le pavillon vert du shériff de la Mecque, et entrant dans le port. Elle s'avança en bon

ordre, et chaque daou fit une salve de trois coups de canon en passant devant le fort, après quoi tous jetèrent l'ancre sur une ligne régulière en avant de notre vaisseau, et par le travers de l'entrée du port. Comme le banian se trouvait sur notre bord, je l'envoyai à l'instant même au kaimakan pour savoir de lui qu'elle était la destination des daous. En même temps, le capitaine Weatherhead fit tous les préparatifs de défense possibles, si l'on avait de mauvaises intentions contre nous, ce qui, d'après les lettres du capitaine Rudland et d'autres informations, n'était aucunement improbable. Le vent soufflait dans le port, qui est un parfait *cul de sac* (1) ; ainsi il n'y avait aucun espoir d'échapper ; et la faiblesse de notre nombre, qui ne se montait qu'à dix-sept combattans, nous promettait peu de succès, chacun des daous portant quatre-vingts hommes au moins. Un abordage, les bastingues tendues, était notre principale ressource, et pour plus de sûreté le capitaine fit jeter, du haut de la poupe, une autre ancre de toue, afin que le vaisseau présentât le flanc, de façon à nous faire tirer tout le parti possible de nos canons. Durant ces mouvemens nous voyions des chaloupes

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

remplies d'hommes armés, les unes se détacher des daous et les autres les rejoindre ; et les insulaires faisaient beaucoup de mouvemens sur la côte. A ce moment, je l'avoue, un violent soupçon de trahison s'éleva dans mon ame contre le kaïmakan, à cause de ses politesses extraordinaires que je considérais comme outrées. Cependant, je lui faisais grand tort ; car, après trois heures d'une attente pénible, nous vîmes revenir le banian, qui nous dit, de la part de cet officier lui-même, que les daous appartenaient au shériff Ibrahim Djelany et à d'autres marchands de Djeddah, qu'ils allaient embarquer du café à Loheiah, et que c'était seulement le manque d'eau qui les avait fait relâcher dans le port de Massouah. Ce récit se trouva conforme à la vérité.

J'appris aussi que le frère d'Ibrahim Djelany était à bord d'un des vaisseaux pour diriger l'opération, et bientôt je reçus de lui un message par lequel il me demandait la permission de me faire visite, ce à quoi je consentis en considération de son frère que j'avais connu à Djeddah (1), et à condition qu'il n'aménerait pas plus de deux personnes avec lui. Il vint

(1) Voyez le tom. IV, p. 282 des *Voyages du vicomte George Valentia*, traduits de l'anglais par P. F. Henry.

dans l'après-midi, suivi seulement de deux esclaves richement vêtus. Après les complimens d'usage, il me demanda, avec intérêt, des nouvelles du lord Valentia et du capitaine Court. Il parut charmé de l'accueil que je lui fis, et il demeura plus d'une heure à causer avec moi sur nos anciennes opérations. Il me sembla, par son rapport, que le shériff Goualeb jouait deux rôles. Forcé par les circonstances, il s'était déclaré Wahabi sur la côte, et conformément aux ordres de Shoroud il avait fait la guerre à Hamoud Shériff de Loheiah et à l'Iman de Sanah, tandis que sur mer, il prétendait être dans la meilleure intelligence avec celui-ci, et paraissait desirer qu'on le jugeât opposé à la doctrine des Wahabis. Je trouvai qu'il affectait toujours de l'amitié pour les anglais, et je savais qu'il agirait de la sorte tant que cela serait favorable à ses intérêts, quoique dans le fond de l'ame il fût fermement attaché à la cause des Français, et que même il eût récemment traité leurs agens avec une distinction marquée.

J'appris également que le châtiment qui venait d'être infligé par les Anglais aux Arabes Johassem, avait produit les meilleurs effets dans la Mer Rouge, et je crois que notre sûreté fut due, en grande partie, à cet évé-

nement. Les Arabes commencent à sentir que réellement nous osons repousser leurs insolens procédés, ce dont l'inconcevable patience du gouvernement de Bombay leur avait permis de douter. Il n'y a que des mesures vigoureuses qui puissent imposer aux Mahométans; car, ainsi que Jérôme Lobo l'observe judicieusement, « ils sont d'un si mauvais naturel que » si on a la moindre complaisance pour eux, » ils deviennent bientôt insolens et insuppor» tables et qu'on ne peut les réduire à la » raison, ni être bien servi qu'en agissant avec » eux à toute rigueur et les menant le bâton » haut (1). »

Avant qu'il se retirât je fis présent à Mahouad Djelany, d'un télescope et d'une petite pièce de drap large, et je le priai de faire tenir au capitaine Rudland, une lettre qui devait mettre fin à toutes les inquiétudes qu'il avait pour notre sureté.

Le 18, j'allai à la côte faire visite au kaïmakan, avec qui j'eus un entretien particulier où il me parut être au fait de la situation politique des états qui bordent la Mer Rouge. Il m'assura que le shériff était réelle-

(1) M. Salt cite la traduction française telle qu'elle est transcrite ci-dessus. (*Note du traducteur.*)

ment contraire aux Wahabis, que ceux-ci étaient fort affaiblis, et que selon toute apparence il ne se rencontrerait jamais une occasion plus favorable de former une ligue contre eux, ce dont il savait être déjà question entre l'iman de Sanah, le shériff Hamoud et le shériff Goualeb, probablement de l'aveu du pacha d'Egypte. Il conclut en me demandant si je pensais que les Anglais voulussent les seconder. Je lui répondis qu'il desiraient de n'embrasser aucun parti; mais en même temps je lui fis entendre qu'une lettre du shériff au gouvernement de Bombay pourrait produire un bon effet. Il me questionna ensuite sur nos intentions à l'égard de la Perse, et il ajouta qu'on lui avait dit que nous nous étions emparés du pays des Banians (le pays de Coush) qui borde le Sinde (l'*Indus*). Je lui répondis que j'ignorais cette nouvelle, mais que je croyais que nous avions une armée sur les bords du Sinde, pour prévenir les attaques que les Français pourraient faire de ce côté. Je lui parlai ensuite de l'ordre de blocus récemment donné par l'amiral Bertie contre les îles de France et de Bourbon, blocus qui alors attirait l'attention des Arabes. Il m'avoua que cet ordre avait fait une grande impression à Djeddah, et qu'il était surpris qu'on n'eût pas

eu plutôt recours à cette mesure. « Comment
» s'est-il fait, poursuivit-il avec chaleur, que
» vous ayez permis si long-temps aux Arabes
» d'acheter sous votre nez (*tahht él anf*) les
» vaisseaux que les Français vous avaient en-
» levés, et les avez-vous laissé devenir, par
» ce moyen, les maîtres d'un commerce qu'au-
» paravant vous faisiez exclusivement? An-
» ciennement c'étaient vos vaisseaux qui four-
» nissaient les marchandises de l'Inde à toute
» l'Arabie, à l'Egypte, et aux autres contrées
» d'Afrique; et à présent, elles les reçoivent
» de vaisseaux appartenans à des négocians
» arabes ». Il n'y avait pas de réplique à faire
à ces observations; et si au commencement de
la guerre on avait eu recours aux mesures qui
ont été prises ensuite contre les îles de France
et de Bourbon, que d'or et de sang auraient
été épargnés!

Le lendemain matin, je reçus la désagréable
nouvelle qu'un Abyssinien nommé Tikiley, qui
était au nombre des domestiques de M. Pearce,
et qui avait été laissé à Arkiko pour prendre
soin des mulets, était à l'article de la mort.
Comme j'étais fort occupé, je priai M. Pearce
et M. Smith, notre chirurgien, de se rendre,
près de lui, et s'il était décédé, de le faire inhu-
mer décemment. A leur arrivée, il respirait

encore, quoiqu'il fût dans le délire violent qui accompagne la derniere période d'une fièvre putride. Il avait été traité à contre sens, et il était enchaîné sur une couche, la face renversée, ensorte que son corps était tout meurtri et qu'il avait le crâne presque tout fracturé par les vains efforts qu'il avait faits pour se dégager. Peu de temps après l'arrivée de M. Smith, il revint un peu à lui. Il demanda le fusil avec lequel il avait vu M. Coffin chasser, il y avait quelques jours. A l'aspect de cette arme, il se calma un peu, mangea quelques dattes, et dit à ses compatriotes de prendre garde à l'argent noué dans son vêtement, de le rendre à son maître, et de partager ses habits entre eux. Après cela, il demanda à boire, et avant qu'on eût pu le contenter, il expira dans une violente convulsion.

Tel est l'effet de ces fièvres qui si souvent attaquent les étrangers venus de l'intérieur des terres, et qui produisent parmi les Abyssiniens une horreur extrême pour la côte de la mer.

Le corps de Tikiley fut lavé soigneusement et enveloppé dans un linceul tout neuf que j'avais envoyé exprès. Il fut inhumé dans un lieu consacré à la sépulture des Abyssiniens; et dans cette occasion, les mahométans mirent

tellement leur préjugé à l'écart, que deux des principaux serviteurs du nayb furent nommés pour présider aux funérailles. Afin d'empêcher les hyènes de fouiller dans le tombeau, on fit une fosse dont un des côtés fut creusé de manière à ce que la partie supérieure formât un talus. Le corps fut déposé sous cette sorte de voute qui fut fermée avec des branches d'épine et de grosses pierres, puis on remplit la fosse de terre. Le prêtre abyssinien assista au convoi et récita les pseaumes et les prières d'usage en pareille occasion, qui sont à peu près les mêmes que les nôtres. M. Smith remarqua aussi la cérémonie de jeter un peu de terre dans la fosse lorsqu'on fut sur le point de se retirer, et le prêtre dit : « Nous confions » son corps à la terre ; nous rendons la pous- » sière à la poussière, la cendre à la cendre, » dans l'espoir d'une heureuse résurrection », ce qui parut faire une forte impression sur tous les assistans. Il est peut-être permis d'observer ici que les soins que nous prîmes pour la sépulture du pauvre Tikiley, nous attirèrent non seulement la bienveillance des chrétiens d'Abyssinie, mais le respect de tous les musulmans des classes supérieures. Ceux-ci sont en général observateurs plus exacts des rites religieux que les Européens ; et tout manque

d'attention de notre part dans les cérémonies de ce genre, nous nuit extrêmement dans leur esprit.

Le 19, j'allai à la côte, accompagné du capitaine Weatherhead; et après une longue conférence avec le kaïmakan, il fut arrêté qu'on paierait sept pour cent sur les marchandises que le vaisseau mettrait à terre, et soixante et dix piastres pour droit de mouillage. Cette convention fut considérée de part et d'autre comme n'étant applicable qu'au cas présent, ni le kaïmakan ni moi n'étant autorisés à faire un réglement général. S'il était à desirer qu'il y en eût un, ce serait à Djeddah, avec le shériff, qu'il conviendrait d'en traiter.

Le lendemain matin, la kafilah d'Abyssinie, que nous attendions depuis si long-temps, arriva conduite par Hadjy Hamoud, qui nous amena trente-cinq mulets pour nos bagages, et environ soixante porteurs. Comme nous eussions eu beaucoup de peine à fournir des vivres sur la côte à toute cette troupe, nous fûmes forcés de faire la plus grande diligence pour débarquer et disposer notre bagage. Les ballots légers et les caisses furent bientôt distribués aux porteurs, et dans le cours de deux journées tous les mulets furent chargés. On démonta les affûts de canon, et quant aux

pièces elles-mêmes, nous louâmes au nayb des chameaux pour les transporter, ainsi que les objets les plus lourds, jusqu'au pied du Taranta.

Cependant la difficulté de satisfaire chacun fut incroyable. L'un se plaignait de ce que sa charge n'était pas assez lourde; un autre demandait que la sienne fût changée, parce que celle de son voisin pesait une demi-livre de moins; celui-ci était malade et celui-là boiteux; l'un était mécontent de la forme de sa caisse, qui avait des angles saillans et blessait ou lui ou son mulet; l'autre disait que son ballot était mal fait. Nous fûmes importunés de la sorte depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Il nous fallut endurer aussi mille impertinences de la part des soldats et des esclaves du kaïmakan, qui, pour nous arracher de l'argent, nous tourmentaient de toutes les manières; et pour ajouter à nos maux, la scène se passait sur une grève sablonneuse et sous un soleil brûlant. A la fin, à force de caresses, de menaces et d'argent, le tout, à l'exception de nos ballots les plus lourds qui devaient être transportés dans une barque à Arkiko, fut arrangé à notre satisfaction, et je le confiai formellement aux soins d'Ayto Debib et de Hadjy Hamoud, agens du ras. Le 22, au

soir, le kaïmakan m'adressa une lettre d'adieu, par laquelle il me demandait cent autres piastres, ce que je refusai positivement; mais en même temps, pour adoucir mon refus, je fis présent de vingt piastres à son messager Abba Jouseph.

Le 23, les gens du ras se rendirent à Arkiko à huit heures du matin. Ce même jour, après avoir pris congé du capitaine Weatherhead, je quittai la *Marian*, qui fit une salve en mon honneur, et j'allai faire une visite d'adieu au kaïmakan. Il me reçut en divan public, chose dont j'espérais profiter pour échapper à toute question sur la lettre qu'il m'avait adressée la veille au soir; mais il n'en fut pas ainsi; car il me demanda sans détour si j'en avais examiné le contenu. Je lui répondis : « Pleinement »; et j'ajoutai que « comme j'avais déjà outre-passé mes pouvoirs en lui faisant des présens, il ne m'était pas possible d'accéder à sa demande ». Lorsque après quelques autres questions, il eut reconnu que ma détermination était prise, il se désista de sa prétention et dit gaiement : « C'est bon; que cela n'altère notre amitié ! » De la maison du kaïmakan, j'allai faire ma première visite au nayb, politesse dont il parut très-flatté; car il ne s'y attendait pas; et d'après la demande que je

lui en fis, il consentit à partir sur-le-champ pour Arkiko. Au bout de quelques heures, nous parvînmes à ce lieu détestable, où nous éprouvâmes une foule de contrariétés qui rendirent, comparativement, légères celles que nous avions endurées les deux jours précédens. Idris y avait le plein exercice de l'autorité, le kaïmakan n'ayant là qu'un keahia (un lieutenant), qui ne jouissait pas de plus de pouvoir que le nayb lorsqu'il résidait à Massouah. J'avais donc à satisfaire à l'avidité d'Idris, à celle de ses deux frères, de ses fils, du keahia, des chefs de Hazortas, qui devaient être nos guides, des Chameliers et des Ascarri, qui tour à tour nous importunaient de demandes, faites, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres. Je fus forcé de distribuer plus de cinq cents piastres entre eux, avant de pouvoir quitter la ville avec quelque probabilité de parvenir en sûreté jusqu'aux montagnes, avec les présens envoyés par Sa Majesté.

Le 25. Ce fut avec autant de plaisir que Gilblas, lorsqu'il s'échappa de la caverne des voleurs, que nous quittâmes Arkiko, et ce jour, à midi, nous eûmes la satisfaction de voir toute notre kafilah réunie à environ quatre milles au sud de cette ville, j'ai presque dit maudite. De toutes les sortes d'hommes

que j'ai rencontrées, les demi-sauvages d'Arkiko sont les plus exécrables. Ils ont abjuré toutes les vertus des tribus grossières auxquelles ils appartenaient, et ils n'ont pris que les vices de leurs voisins plus civilisés qu'eux. Les plus honnêtes d'entre les habitans de Massouah, quoiqu'ils ne valent pas mieux que les plus mauvais des Arabes, ont une telle frayeur des habitans d'Arkiko, que nul d'entre eux ne voudrait passer la nuit dans cette ville. Ils sont enfin réduits au dernier point de la dépravation. Le seul portrait qui puisse les représenter au naturel, est celui que M. Bruce a fait, avec tant d'énergie, des habitans de Sennaar. Il faut excepter toutefois de cette condamnation générale, mais juste, le nayb et sés deux fils, qui, en mettant à l'écart leur excessive rapacité, se montrèrent fort obligeans pour nous et qui paraissent posséder plusieurs qualités estimables. Je dois nommer particulièrement Hamed, l'aîné des deux frères, dont la conduite à l'égard de sa famille semble fort exemplaire.

Durant le peu de temps que nous passâmes à Arkiko, nous reçûmes la visite de deux grecs qui avaient un air très-respectable, et qui retournaient d'Abyssinie à leur pays natal. L'un d'eux était frère d'Abba Marcorius, que

dans le cours de l'année précédente, le patriarche d'Alexandrie avait nommé pour exercer l'office d'Abouna ou de grand-prêtre de l'église abyssinienne. Par malheur il était à peine arrivé en Abyssinie, qu'il avait été emporté par une maladie épidémique. Sa mort avait excité beaucoup de regrets; et les deux grecs retournaient en Egypte pour engager ce patriarche à désigner un autre Abouna : je n'ai pas entendu parler du succès de leur mission. J'appris aussi qu'une ozoro, d'un certain rang, voyageait avec eux pour se rendre à Jérusalem. Elle se proposait d'y passer le reste de ses jours, et je crois qu'elle est parvenue à cette ville en sureté.

CHAPITRE VI.

Départ de la côte. — Arrivée à Oueah, puis à H mhammo. — Campement de Leilah. — Danse des Hazortas. — Assouba. — Scène singulière. — Pied du Taranta. — Querelle entre les Hazortas et les Abyssiniens. — Montée du Taranta. — Belle vue dont on jouit au sommet de cette montagne. — Changement de température. — Arrivée à Dixan. — Conduite amicale du Baharnegash Yesous. — Départ de Dixan. — Plaine de Zarai. — Un de nos gens est assassiné. — Abha. — Mauvais accueil que nous y fait le Baharnegash Soubhart. — Alarmes. — Le Baharnegash Arkoe. — Arrivée à Legote. — Montagne de Devra Damo. Kella. — Rivière d'Angeah. — Habitation d'Ayto Nobilis près d'Adoueh. — Visite à l'Ozoro Asqual. — Orage. — Conduite grossière des habitans de Mugga. Gibba. — Description du Boeuf Sanga ou Galla. — Arrivée à Chelicut. — Accueil flatteur qui nous est fait par le Ras.

Depuis les expéditions faites par les Portugais au dix-septième siècle, jamais, probablement, troupe aussi nombreuse n'avait quitté la côte d'Arkiko pour pénétrer dans l'intérieur des terres.

J'étais accompagné de quatre anglais, M.

Smith le chirurgien, M. Pearce, M. Coffin, et un domestique, nommé Thomas Ingram, de trois Arabes, Hadjy Belal, Hayder et Said, et d'environ cent Abyssiniens, parmi lesquels étaient Ayto Debib, Hadjy Hamoud et Chelika Havia, qui avait la conduite des mulets et l'inspection sur les serviteurs, le vieux prêtre et environ soixante porteurs qui appartenaient au ras. Ceux-ci étaient des jeunes gens des plus fougueux, qui avaient coutume de le suivre dans ses différentes expéditions. Les autres étaient des domestiques de M. Pearce et de Debib, et quelques hommes du pays, que nous avions loués. Il y avait, en outre, trois chefs de la tribu des Hazortas, Hummar, Omar et Soleiman, et environ une douzaine de coquins de chameliers du nayb. De cette troupe si nombreuse, quatorze hommes seulement étaient munis d'armes à feu et de lances. Les autres ne portaient que des frondes, des couteaux et des bâtons gros et courts. A mon premier voyage j'avais connu deux des chefs Hazortas : Hummar, qui s'était montré mon ami au pied du Taranta, et Omar, qui m'avait servi de guide depuis Masouah jusqu'à Dixan. Je savais que celui-ci était un misérable, sans principes d'honnêteté. Le troisième m'était tout à-fait inconnu.

A cinq heures et demie nous reprîmes notre marche. La plaine, ou le terrain que nous avions à traverser, s'élève insensiblement depuis Arkiko jusqu'à la première chaîne de montagnes; et il y croissait, çà et là, des *mimosa*, appelés *gira*. Nous vîmes beaucoup de chameaux, d'ânes, de moutons et de chèvres, dans le cours de la journée, et nous traversâmes deux villages, nommés l'un Doukona et l'autre Dabi, et autour desquels on voyait plusieurs enclos où croissait du koush-koush ou djoary, qui paraissait en bon état, et qui était gardé par de petits garçons, montés sur des chevaux semblables à ceux qui sont communs en Arabie, et dont Niebuhr a donné un dessin (pag. 137 pl. XX) dans sa description de ce pays. Au coucher du soleil nous gagnâmes un tertre situé au pied du premier rang de montagnes et appelé Shilloky. Nous y dressâmes nos tentes pour passer la nuit. Le ciel était clair. Nous nous partageâmes bientôt en plusieurs groupes, chacun desquels alluma son feu; et, à huit heures du soir, lorsque la courte prière des chrétiens, *Jehu maharnaxou* (Jésus pardonnez-nous), chantée sur un air très-harmonieux, se fit entendre le long du camp, un vif sentiment d'indépendance et un délice inexprimable s'em-

parèrent de tout mon être. Une telle sensation ne peut être conçue que par ceux qui, comme moi, ont été long-temps confinés dans un vaisseau, et qui ont vécu dans une société aussi détestable que celle que j'avais eue à Arkiko.

Le 26, nous quittâmes notre campement, à trois heures moins un quart du matin, et après avoir passé une chaîne de collines fort âpres, dont la base nous parut être presque entièrement composée de rochers de granit, posés sur un lit de terre de la nature du mica, nous arrivâmes à Oueah, à six heures et demie. Comme le lieu est agréable et que nos chameaux étaient en arrière, nous prîmes gîte à l'ombre de quelques arbres qui croissaient dans le lit d'un torrent où nous trouvâmes des puits qui contenaient de l'eau de pluie. Nous demeurâmes là tout le jour, enchantés de l'occasion que ce retard nous procurait, de faire plus ample connaissance avec nos compagnons de voyage. Route au sud quart-d'ouest, 8 milles.

Nous quittâmes Oueah, le 27, à deux heures et demie du matin, et nous dirigeâmes notre marche à-peu-près vers le sud-ouest. Nous traversâmes une véritable forêt de *gira*, en portant nos pas vers un passage entre les mon-

tagnes, et nous en laissâmes une fort élevée sur notre gauche. A quatre heures et demie nous nous trouvâmes au milieu des montagnes, et le chemin devint entrecoupé de profonds ravins formés par l'écoulement des eaux dans le temps des pluies. Bientôt nous gagnâmes un petit défilé qui paraissait taillé dans un roc ferrugineux (1), et au-delà duquel commence le pays appelé Samhar. A cinq heures nous entrâmes dans un ravin situé entre deux chaînes de montagnes presque à pic, ravin dont le chemin suit les détours jusqu'au Taranta. Un peu plus loin nous passâmes deux campemens d'Harzotas, venus du haut pays avec leur bétail, et nous achetâmes d'eux, non sans difficulté, trois vaches pour quinze piastres. Une demi-heure après nous arrivâmes à Hamhammo, petit emplacement de forme circulaire, qui se trouve dans un ravin entre les montagnes, seulement à la distance de cent *yards* du courant. Thermomètre, 81°. Route, environ neuf milles au sud-ouest.

Nous fûmes joints à Hamhammo, où nous

(1) M. Stuart, dont il sera question ci-après, remarqua en passant là ensuite, que la boussole était visiblement affectée, le roc contenant beaucoup de fer.

passâmes le reste de la journée, par deux chefs Abyssiniens, le baharnegash Isgé et le kantiba Ammon, qui avaient reçu, du ras, l'ordre de conduire nos bagages jusqu'au Taranta. Le premier me dit aussi qu'il devait m'accompagner jusqu'à Antalo. Les gens du nayb et les Hazortas commencèrent à exercer notre patience à Hamhammo ; mais comme notre troupe était trop forte pour qu'ils nous donnassent de vives inquiétudes, je m'amusai beaucoup à étudier leur caractère. Le shum Hummar se faisait remarquer parmi les Hazortas. C'était un grand homme qui avait des membres vigoureux, et qui cependant était tout dégingandé. Son caractère était étrange. Soumis et bas au dernier point, il se montrait par fois impérieux et insolent. Pour l'amour d'une piastre il eût flatté quelqu'un, comme le plus vil sycophante ; et au milieu de ses égaux il n'ouvrait la bouche que pour se vanter. « Je » suis un chef, un gouverneur, un roi, un » lion dans le combat », disait-il ; ma force » est celle d'un éléphant. » Et il accompagnait tout cela de gestes analogues. M. Pearce se borna à le regarder en pitié, les deux premiers jours ; mais le troisième, Hummar s'étant comparé au ras, Ouelled Selassé, M. Pearce saisit sa lance et son bouclier, lui dit qu'il

ne valait pas le dernier esclave du ras et le défia. Hummar fit d'abord beaucoup de bruit; mais il fut intimidé. Peu de temps après il vint se plaindre à moi «de la violence de M. Pearce.» Mais comme j'avais vu toute l'affaire, et que j'avais été enchanté de la conduite vigoureuse que notre compatriote avait tenue, je ne voulus pas me mêler du débat. Hummar devint plus humble, et depuis il ne me donna plus aucun sujet de mécontentement.

Nous quittâmes Hamhammo, le 28, à six heures du matin. Le defilé, depuis ce lieu, a rarement plus de trois cents *yards* de largeur, et le terrain continue à s'exhausser inégalement, ce qui fait souvent que le courant se perd sous terre; mais il est rare qu'il ne se remontre pas promptement. A huit heures nous nous arrêtâmes à Sadoun, petit lieu verdoyant, et nous nous mîmes à l'ombre sous quelques arbres touffus. Les solitudes qui nous environnaient, abondaient en perdrix et en autre gibier, à la poursuite desquels nous passâmes le reste de la journée. (Le thermomètre était à 8o, à midi, et il tomba quelques gouttes de pluie.) A une heure après midi nous continuâmes notre route, et après une courte marche, nous passâmes Tubbo, lieu qui me frappa comme étant le plus beau que nous eussions

rencontré. Les falaises et les escarpemens d'alentour étaient couverts de verdure, et la feuillaison et les plantes étant parvenues à leur entier développement ajoutaient beaucoup à l'agrément du tableau.

Nous arrivâmes à trois heures à Leilah, où nous établîmes notre camp pour passer la nuit. La manière de camper des Abyssiniens est simple et fort appropriée à leurs voyages, dans lesquels les tentes seraient fort embarrassantes. Parvenus au lieu où ils veulent rester quelque temps, les hommes se mettent à couper, avec de grands couteaux, des branches d'arbres, dont ils forment des berceaux avec un art si parfait qu'il suffit de jeter dessus une pièce d'étoffe, pour qu'ils mettent à l'abri du soleil pendant le jour, et du froid pendant la nuit.

Toute notre troupe parut ce soir, de bonne humeur. Les Abyssiniens étaient enchantés de voir qu'ils se rapprochaient fort de leur pays, et les Hazortas éprouvaient une vive satisfaction à respirer l'air des lieux agrestes où ils avaient reçu le jour. Rien n'est plus opposé que le caractère que montre ce dernier peuple lorsqu'il habite les villes, et celui qu'il déploie quand il parcourt les déserts. Dans le premier cas, il a une conduite basse

et servile, et dans le dernier, il paraît porter au plus haut degré l'insolence et le sentiment de l'indépendance. Les Hazortas de notre caravane avaient été joints, le matin, par une douzaine de leurs camarades, et lorsque la nuit fut venue, ils se formèrent en demi-cercle près d'un de leurs feux, puis ils se mirent à exécuter leurs danses nationales. Faute de mieux, ils furent forcés de se contenter d'un simple tom-tom, à l'*harmonie* duquel ajoutèrent infiniment et le claquement des mains, et une espèce de sifflement que je n'avais pas encore entendu, et qui ressemblait assez aux sons que produirait la prononciation prompte et alternative des consonnes *p*, *t* et *s*. Un seul homme dansait à la fois. Il s'avançait en faisant des pas uniformes, mais peu vifs. Tout son corps, et particulièrement ses épaules et sa poitrine, étaient dans des contorsions dont la violence, toujours croissante, le forçait bientôt à cesser. Le danseur épuisé, un autre prenait sa place; mais je remarquai qu'il n'y avait guère que les chefs qui se livrassent à cet exercice, et qu'ils y paraissaient beaucoup plus experts que les autres, ce qui provenait sans doute d'une force et d'une activité plus grandes, qualités indispensables pour de si violens efforts.

Pour se faire une juste idée du lieu de la scène, le lecteur doit se figurer qu'il se trouve, par une nuit claire, au milieu d'un bosquet de grands arbres, dans une vallée solitaire, fermée par des montagnes à pic, au pied desquelles coule un ruisseau sinueux. La singularité du tableau devenait encore plus piquante par les effets de lumière que produisaient les feux divers autour desquels les naturels formaient des groupes. Les Abyssiniens, peut-être à cause du contraste qu'elle faisait avec la leur, s'amusèrent tout autant que nous de la danse que je viens de décrire; et lorsque nous eûmes gagné le haut pays, je vis quelques-uns des plus folâtres d'entre eux la parodier de la manière la plus grotesque et la plus risible, à la grande satisfaction de leurs compatriotes.

Nous quittâmes Leilah, le 1er *mars*, à six heures moins un quart, et bientôt nous gagnâmes Assouba, lieu un peu au-delà duquel est, sur la gauche, un défilé ou une gorge de montagne qui aboutit au chemin, dont il est la partie la plus dangereuse, parce que des Bédouins qui résident aux environs se réunissent là pour attaquer les kafilahs qui vont à Massouah ou qui en viennent. Le ras Ouelled Selassé, dans la campagne de 1809, y envoya,

depuis Zeouan Buré, à la distance d'environ quinze milles, un corps de troupes. La plupart des Bédouins s'étaient enfoncés dans leurs retraites; mais en un seul jour, on leur prit plus de deux cents chèvres, perte considérable pour des hommes qui ne subsistent que par leurs troupeaux. M. Pearce, qui fut de l'expédition, m'amusa beaucoup en me retraçant les gestes bizarres et les transports de joie des soldats du ras, lorsqu'ils arrivèrent à la place où nous étions; et un de leurs chefs, Ayto Tesfos, poussa l'enthousiasme si loin, qu'on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'aller donner au nayb une leçon salutaire, à Arkiko. De l'avis de nos guides, nous fîmes halte un peu au-delà de ce point, pour attendre et protéger notre caravane. Nous prîmes position sur une roche escarpée et saillante, qui commande entièrement et le ravin et le chemin que nous devions suivre. L'air inquiet et presque farouche que nous avions, étant postés sur la crête de cette roche, avec nos armes, et les groupes que formaient nos porteurs en montant entre les rochers, faisaient un sujet digne du pinceau de Salvator Rose.

Lorsque tout notre bagage fut passé, nous fîmes une décharge générale de nos armes à feu, puis, formant l'arrière-garde, nous pour-

suivîmes notre marche jusqu'à huit heures et demie, que nous arrivâmes au pied du Taranta. Là nous campâmes tout près de deux daro (*Voy*. pl. XI), dans un lieu appelé Tak-kum-ta, qui est un des plus pittoresques que j'aie vus. Nous étions à l'abri d'un rocher élevé qui s'avançait au-dessus de nos têtes et faisait l'angle avec deux ravins immenses, dont l'un se dirigeant vers l'ouest, conduisait au milieu du sommet du Taranta, et dont l'autre, qui avait une direction plus sinueuse, s'étendait jusqu'à la pointe septentrionale de la montagne. Ce lieu, où toutes les kafilahs font halte, est fourni d'eau par un bassin que la nature a creusé dans un rocher, à peu de distance du ravin le plus septentrional, le long duquel, dans le temps des pluies, coule quelquefois un torrent des plus impétueux. Tous les rochers sont composés d'une espèce de granit rougeâtre, à qui l'action de l'eau a donné en plusieurs endroits le poli le plus beau. Une source qui naît un mille plus haut fournit de l'eau toute l'année, et tombe de dix-sept pieds de haut dans le bassin, par-dessus un bloc de granit.

Nous eûmes, le soir, de la peine à fournir des vivres à nos gens. Ceux-ci étant chrétiens et ceux-là musulmans, et chacune des deux troupes ne voulant pas manger d'un animal

que l'autre avait tué, il nous fallait deux vaches par jour. Cependant, par une friponnerie d'un des Hazortas qui nous servaient de guides, nous n'en avions obtenu que trois à Hamhammo, et l'on venait de tuer la dernière pour les chrétiens. En conséquence, les mahométans crièrent très-haut, et dans l'altercation qui s'en suivit, Soleiman, parlant au nom des Hazortas, nous dit : « Pour l'amour » de vous, donnez-nous à manger ; car lorsque » nos estomacs sont vides, nous rôdons comme » des hyènes, et nous dévorons tout ce qui » nous tombe sous la main. »

Le jour suivant, nous demeurâmes dans notre campement pour attendre des nouvelles de Yesous, baharnegash de Dixan ; car il était nécessaire, avant d'aller plus loin, que nous fissions un arrangement définitif relativement à notre passage des montagnes. A mi-chemin, la route se partage en deux branches, dont l'une conduit à Dixan et l'autre à Halai. La première traverse un district par lequel j'avais déjà passé, et dont le chef (Yesous) était en mésintelligence avec le nayb, et en relation d'amitié avec le kantiba Socinius et le baharnegash Soubhart. L'autre branche passe par le district du Baharnegash Isgé et aboutit à un chemin qui traverse les domaines du kantiba

Ammon, et du shum Ayto Ouldo, amis du nayb, qui etaient venus pour nous accompagner jusqu'à Antalo. La guerre s'était déclarée entre ces différens chefs. Les hostilités avaient été suspendues pour un mois, et l'on attendait la décision d'autres chefs qui avaient été nommés arbitres. Malgré leurs divisions, les deux partis se considéraient comme également soumis à l'autorité du ras.

Comme on n'avait pas dit positivement à nos guides quel chemin ils devaient prendre, il fallait se décider, et la chose n'était pas facile. M. Pearce et Ayto Debib penchaient pour la route de Halai, ce qui s'expliquait facilement quant au dernier, qui avait un domaine près de ceux du shum Ouldo. Pour moi, je donnai décidément la préférence à la route de Dixan, à cause de la bonne opinion que j'avais du baharnegash Yesous, et de l'amitié que j'avais liée avec lui pendant mon premier voyage. Après un mur examen, le dernier parti parut le plus prudent; car les chefs qui commandaient sur la seconde route étaient les plus forts. D'ailleurs, comme Chelika Havia le remarqua judicieusement, il n'eût pas été agréable pour lui ni pour les siens de traverser un pays avec les habitans duquel ils avaient été si récemment en guerre ouverte.

Ainsi, il fut arrêté, après une longue conférence, que nous prendrions le chemin de Dixan; et le kantiba Ammon lui-même convint que ma détermination était juste.

Guebra Michael, fils du baharnegash, arriva à midi; et, à ma demande, il fit toutes les dispositions nécessaires pour nous faire passer la montagne. Comme les chameaux devaient s'en retourner, nous ajoutâmes au nombre de nos porteurs, en louant pour le même service, quelques Hazortas et d'autres naturels du pays qui s'étaient réunis à nous. Durant la négociation, il survint un débat qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses. Nous avions offert à deux Hazortas une piastre pour porter un coffre jusqu'à Dixan. Comme ils hésitaient à s'en charger, deux Abyssiniens proposèrent de le faire au même prix. Cela occasionna un grand vacarme, durant lequel ce coquin d'Omar, dont j'ai déjà parlé, provoqua tellement un jeune Abyssinien d'environ dix-neuf ans, que celui-ci, imprudemment, leva la main pour le frapper. Aussitôt ils s'empoignèrent, et tous deux tombèrent à terre en se débattant. M. Pearce s'avança précipitamment vers eux et dégagea l'Abyssinien; et les Hazortas emmenèrent leur camarade. Jamais je n'ai vu fureur plus sauvage que celle

qui agitait ce dernier. Tous ses membres tremblaient ; ses dents étaient serrées, et ses yeux semblaient prêts à s'élancer hors de leurs orbites. Nous desirions vivement de mettre l'affaire en arbitrage, et tandis que nous en étions occupés, le furieux ayant perdu toute raison, s'échappa des mains de ceux qui le tenaient, saisit une lance et un bouclier, et porta à son adversaire désarmé un coup qui eût été fatal, s'il n'avait été donné à faux ; et la violence du mouvement fit tomber l'assaillant. Aussitôt, tous les Abyssiniens coururent aux armes. On saisit Omar, et ce ne fut pas sans peine qu'on empêcha qu'il ne fût mis en pièces. La crainte qu'inspiraient nos armes à feu rétablit l'ordre, et le cri de *ouaaz, ouaaz*, par lequel on demande des arbitres, retentit de nouveau dans notre camp. M. Pearce se rendit caution pour l'Abyssinien, et un des Hazortas en fit autant pour son compatriote. Le baharnegash Isgé, Guebra Michael et le shum Hummar furent choisis pour arbitres.

On commença aussitôt la procédure. Les juges prirent place sur un rocher saillant ; il fut ordonné de faire silence, et les parties plaidèrent leur cause. Il fut décidé, après de longues harangues, que comme il n'y avait pas eu de provocation de part ni d'autre, et qu'il

n'y avait point eu de sang versé, le passé serait mis en oubli. La sentence fut prononcée avec beaucoup de gravité par le shum Hummar, dont la chevelure touffue, arrangée à la manière des Hazortas, n'ajoutait pas médiocrement au ridicule de la scène; et la paix fut heureusement rétablie. Cependant Hummar se conduisit avec beaucoup de décence, et il moutra un degré de sens qui l'éleva considérablement dans notre estime. Quant à Omar, lorsque la raison lui fut revenue, il fut si effrayé de ce qu'il avait fait, que n'osant plus se hasarder à passer le Taranta dans la compagnie de nos porteurs, il nous demanda la permission de se retirer. Je lui donnai deux piastres, et fus charmé d'être débarrassé de lui à si bon compte.

Je fus réveillé, la nuit, par une rumeur qui se fit entendre dans notre camp, et par les cris d'un petit basset qui m'avait été donné au Cap par l'amiral Bertie. Une des bêtes féroces, qui abondaient aux environs, l'avait saisi à la poitrine et l'emportait, lorsque les cris de nos gens, qui étaient toujours sur leurs gardes pendant la nuit, la forcèrent à lâcher prise. Le chien revint à ma tente, et d'après l'inspection des blessures qu'il avait reçues, il me sembla que l'animal qui l'avait

attaqué était une espèce de léopard. Le basset se rétablit; mais ensuite il mourut à Chelicut (1).

Tandis que nous étions à notre campement de Tak kum-ta, nous vîmes passer de petites troupes qui se rendaient à la côte avec des marchandises, qui consistaient principalement en esclaves, en dents d'éléphans, et en grains. Pour préserver ceux-ci de l'humidité, on les renferme dans des peaux de chevreau, qui, étant détachées presque entières du corps de l'animal, sont ensuite tannées et reçoivent une forme semblable à celles des peaux de chèvres dont on se sert communément pour transporter l'eau sur la côte. (Thermomètre, à ce gîte, 81°.).

Le *samedi* 3 *mars*, à six heures du matin, moins dix minutes, nous commençâmes à monter le Taranta. La première partie du chemin s'appelle Tellimenna, et forme, l'espace d'environ un mille, une rampe qui est fort encombrée de pierres détachées et de fragmens de rocher. Nous la

(1) M. Salt ajoute que l'animal mourut d'un *distemper*, mot qui, au propre, signifie maladie, et qui, selon le docteur Johnson, a différentes acceptions, entre lesquelles nous ne choisirons pas. (*Note du traducteur.*)

passâmes d'un assez bon pas, en nous dirigeant vers l'ouest-quart-sud, après quoi nous parvînmes à une pente très-escarpée et couverte de kolqualls, dont chaque branche portait, à l'extrémité, des semences cramoisies, qui produisaient un très-bel effet. Nous fîmes ainsi deux milles, puis nous arrivâmes à une montée formant précipice, et qui bientôt nous conduisit à une station appelée Mijdivella, où souvent les voyageurs passent la nuit, à cause d'une source qui est aux environs. Ce fut là que M. Bruce reposa, comme il le dit : « dans une des nombreuses cavernes » qui servaient de demeure aux anciens habi» tans, aux Troglodytes ». Cependant, nous n'eûmes pas le bonheur de découvrir ces cavernes, et je ne crois pas qu'elles aient jamais existé, si ce n'est dans l'imagination de l'auteur; car, malgré la censure qu'on a faite de ce que j'ai inséré à ce sujet dans la relation de mon premier voyage, je ne vois d'autre argument en faveur de l'existence des cavernes dans un côté de la montagne, que celui-ci : « Les maisons de Dixan et de Halai, qui sont de » l'autre côté, sont construites de façon qu'el» les ressemblent à des cavernes ». Mais la situation et la distance inquiètent fort peu nos petits coureurs de réputations.

Depuis Mijdivella, la route se dirige vers le sud-ouest, et la montée devient si roide en quelques endroits, que, quoique M. Pearce et d'autres de notre troupe continuassent à aller sur leurs mulets, le reste mit pied à terre ; car un seul faux pas de sa monture eût jeté le cavalier dans un abyme. Cependant il ne fallait pas, à des gens aussi peu accoutumés que nous l'étions à un tel exercice, de médiocres efforts pour aller en avant, ou plutôt pour escalader le terrain qui était devant nous. En conséquence, nous étions forcés de nous arrêter à tout instant ; mais nos porteurs, qui, dès leur jeunesse, étaient habitués à une telle marche, allaient gaîment avec leurs fardeaux, et même quelques-uns des plus joyeux s'amusaient à improviser des chansons, à peu près de même que, m'a-t-on dit, font souvent les soldats allemands, lorsqu'ils sont en marche. Celui qui composait un distique le chantait seul d'abord, puis il était répété en chœur par toute la troupe. M. Pearce me traduisit littéralement une des chansons qui furent composées dans notre marche. Je vais l'insérer ici comme un échantillon de la poésie sauvage qui fait les délices des Abyssiniens.

Nos pères sont soldats du Badinsah (1).
Chacun d'eux a tué son ennemi.

Nous sommes jeunes et portons des fardeaux ;
Mais un jour nous combattrons comme l'ont fait nos pères.

Nous voyageons dans un pays désert ,
Entourés de sauvages et de bêtes féroces ;

Mais c'est pour le service du Badinsah ;
Eh ! qui ne voudrait mourir pour lui ?

L'air vif du matin , l'âpreté du paysage , et les cris aigus des perdrix et des poules d'inde que nous faisions lever à chaque instant, effrayées de notre approche, ajoutaient infiniment à l'effet de cette scène intéressante et nouvelle pour nous.

Peu de temps après, nous arrivâmes à un point où le chemin se partage en deux branches dont une conduit à Halai. On voit un peu au-delà un rocher fort élevé, où une crête de roche en saillie, qui s'appelle Gorézo , et du haut de laquelle, disent les Abyssiniens, s'est précipitée une jeune fille que son père voulait marier malgré elle : l'abyme est effrayant. Un peu au-dessus de cette partie de la montagne il se fait un changement dans la nature

(1) C'est le nom d'un cheval sur lequel le ras Ouelled Selassé était monté dans plusieurs combats qu'il a livrés. Ses serviteurs ou soldats le donnent aujourd'hui comme nom de guerre à ce chef célèbre.

des plantes. Au lieu de kolqualls et de kantouffas on trouve des massifs d'arbres nommés ouaras, qui sont d'une hauteur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles du saule, et dont les branches étaient toutes couvertes de lichens. Plus loin, le chemin paraît, sur un espace peu long, avoir été taillé dans un lit de pierre à chaux, sur lequel s'élevait un bosquet touffu, très étendu, que formaient des espèces de cèdres, appelés tud, et dont le bois est fort dur. Après avoir passé une autre montée peu roide, nous arrivâmes à un lieu elevé, qui a le nom de Sarar. Lorsque nous nous retournâmes vers le pays que nous venions de quitter, une vue immense s'offrit à nos yeux. Nous avions à nos pieds, et s'élevant les unes au-dessus des autres, des chaînes de montagnes, dont la base touchait à l'horizon, que nous nous figurions borné par la mer; et les cîmes perçaient ce qu'on eût pu appeler un océan de nuages.

Depuis ce point nous eûmes considérablement à descendre pour remonter encore. Enfin, au bout d'une demi-heure, nous gagnâmes un des sommets de la montagne, près d'un gîte situé sur le bord d'un petit étang, décrit dans mon premier voyage, et appelé Tourabo. Il était alors huit heures vingt mi-

nutes. Ainsi nous n'avions pas mis plus de deux heures et demie à parvenir au haut de la montagne, depuis Tak-kum-ta. Pour nous reposer après une telle marche, nous campâmes sur le plateau. La matinée était des plus belles qu'on puisse imaginer. Le thermomètre marquait 61 °.

Bientôt nous eûmes le plaisir de voir la plus grande partie de notre bagage arrivée en sûreté. Les caisses les plus lourdes avaient été portées, suspendues à des perches par le moyen de cordes, dont heureusement nous nous étions pourvus à Moka. On avait mis, pour chaque fardeau, de dix à seize porteurs, qui, se relevant par intervalles, gagnèrent le sommet de la montagne avec assez de facilité. Comme nous étions arrivés sur le territoire du Baharnegash, et que par conséquent nous jugions n'avoir plus rien à craindre, les canons et quelques-uns des objets les plus embarrassans furent confiés aux soins de Guebra Michael (fils de Yesous), qui eut ordre de nous suivre, le plus promptement qu'il le pourrait, tandis que nous irions en avant avec une petite troupe qui porterait la partie la plus légère de notre bagage jusqu'à Dixan. La vue qui se développe aux yeux du voyageur, lorsqu'il commence à descendre le côté méri-

dional du Taranta, est une des plus magnifiques que l'imagination humaine puisse concevoir. Elle s'étend au loin sur les montagnes escarpées du Tigré jusqu'aux crètes des montagnes d'Adoueh, qui, bien que diversifiées par des tapis de verdure, par de vastes forêts de kolqualls, et entrecoupées par un grand nombre de vallées, étaient si harmonieusement unies par une atmosphère lumineuse, qu'elles formaient une chaîne immense et continue. A mon premier voyage nous avions descendu la montagne pendant un orage qui versait des torrens de pluie. Nous entrions d'un pas mal assuré dans un pays inconnu, et nous ignorions quel accueil on nous y ferait. Le souvenir de l'inquiétude que nous éprouvâmes alors faisait un contraste agréable avec nos sensations présentes : tout nous assurait un heureux succès ; le soleil brillait du plus vif éclat sur le paysage qui s'offrait à nos yeux, et nous étions entourés d'amis éprouvés et fidèles.

Comme le sentier escarpé que nous avions à descendre ne nous permettait pas de rester sur nos montures, nous mîmes pied à terre, nous jetâmes sur le cou la bride à nos mulets, et selon la coutume du pays nous les laissâmes aller à leur gré. Nous remontâmes sur eux

après une heure de marche qui suffit pour nous tirer de la plus mauvaise partie du chemin, puis nous suivîmes, à travers un pays agreste et hérissé de rochers, un sentier sinueux qui conduisait à Dixan. Le changement de climat devint là très-sensible. L'ardeur du soleil était dévorante, comparée à la chaleur que nous avions éprouvée de l'autre côté du Taranta. Les plantes étaient brûlées, les ruisseaux étaient à sec, et tout le bétail avait été envoyé sur la montagne pour y chercher des pâturages. Il est fait mention de ce changement de température si remarquable et si subit, dans une des premières relations qu'on ait sur l'Abyssinie : Nonnosus, ambassadeur de l'empereur Justinien vers le souverain des Axomites, dit que depuis Ave jusqu'à la côte il eut l'été, et qu'on faisait la moisson, tandis que l'hiver régnait depuis Ave jusqu'à Axum, et *vice versâ* (1).

(1) *De cœli quoque constitutione dicere oportet quæ est ab Ave ad Auxumin, contra enim æstas illic et hiems accidit. Nam sole Cancrum, Leonem et Virginem obeunte, ad Aven usque uti et nobis æstas est summaque cœli siccitas, et ab Ave Auxumin versùs et reliquam œthiopiam hiems est vehemens non integro quidem illa die, sed quæ, a meridie semper et ubique incipiens, coactis nubibus aerem obducat, oram illam inundat. Quo etiam tempore*

A une heure après-midi nous arrivâmes à peu de distance de Dixan, et nous nous rendîmes sur-le-champ à mon ancienne habitation, qui était située au pied de la montagne sur laquelle la ville est bâtie. Le Baharnegash Yesous vint nous y recevoir, et il nous accueillit comme d'anciens amis. L'aspect vénérable de ce chef (*Voy.* pl. XII), ses manières agréables et douces, et le souvenir des services qu'il nous avait rendus, nous firent jouir avec ravissement de sa présence; et la grande quantité de *maiz* et de vivres que son hospitalité nous fournit, excita bientôt, sur-tout après le jeûne que nous avions fait en chemin, la bonne humeur de toute notre troupe.

4 *mars.* La voix bien connue de Yesous, qui appelait sa famille à la prière, me réveilla à la pointe du jour. Je me levai et me joignis à lui. L'intervalle de quatre ans, qui s'était écoulé depuis mon premier voyage, me parut alors n'avoir duré qu'un jour. Les prières que le Baharnegash récita étaient les

Nilus latè egyptum pervadens, maris in modum, terram irrigat. Cum autem sol, Capricornum, Aquarium et Pisces perambulat, aer vicé versâ Adulitis in Aven usque imbribus regionem inundat; in iis verò qui ab Ave Auxumin cæteramque æthiopiam versus jacent æstas est, et maturos jam fructus terra præbet. (*Vide Nonnosus in Photii Bibliothecâ.*)

mêmes que je l'avais entendu réciter, et il les fit avec cette ferveur que j'avais si souvent contemplée en lui avec ravissement. Lorsqu'elles furent achevées, le bon vieillard donna ses ordres, pour les travaux de la journée, avec une simplicité patriarcale et une dignité naturelle que je ne pouvais me lasser d'admirer. J'étais encore pénétré de la sensation que m'avait fait éprouver ce spectacle touchant, lorsque nous allâmes sur une des montagnes des environs, et du haut de laquelle nous jouîmes d'une vue qui, selon la remarque d'un de mes compagnons, suffisait pour dédommager de la fatigue causée par le passage du Taranta. Un millier de montagnes de formes diverses, et jetées comme au hasard sur une plaine irrégulière, s'offrit à nos yeux. Enfin, les masses d'ombre et les enfoncemens qui en varièrent l'aspect, lorsque le soleil parut sur l'horizon, ajoutèrent singulièrement à la magnificence du tableau.

Une suite de gisemens fut prise avec un théodolite, du haut de la montagne :

Montagnes d'Adouch, *Nonus* 26° $\frac{1}{2}$ sud-ouest.
Extrémité de ces mêmes
montagnes,........ 9° 4′ 35$\frac{3}{4}$ sud-ouest.
Amba Toukiley, ... 13 19

Mai-Sana, ...	23° 4′
Ade-Owe, ...	62 57
Gouitska, ...	72 36
Direction supputée de Massouah, ...	175 19
Défilé du Taranta, ...	218 34
Buré, ...	299 0
Agamé, ...	322 0
Cashaat, ...	325 4
Tigre Micone	327 26

Esse, presque sur une ligne avec le premier gisement, 26° sud-ouest.

Quelques huttes ou caves creusées dans la partie la plus basse de la ville, me parurent les seuls changemens survenus à Dixan, depuis mon premier voyage. Dans le cours de la matinée j'examinai quelques travailleurs occupés à former une de ces singulières habitations. Les seuls instrumens qu'ils employassent étaient une espèce de petite hache avec laquelle ils donnaient la forme aux pierres, et l'omoplate d'un bœuf qui leur servait à creuser la terre et à faire le mortier. L'opération s'exécutait avec une facilité dont je fus surpris. Les habitans qui vinrent en foule nous considérer, n'étaient pas surchargés de vêtemens. Les hommes ne portaient qu'un caleçon et un morceau de toile jeté sur leurs

épaules. Les femmes, dont la peau semblait tannée, avaient des espèces de ceintures ornées de coquillages. Quant aux enfans, soit de l'un, soit de l'autre sexe, ils étaient tout à-fait nus.

Les environs de Dixan paraissaient entièrement brûlés. Le seul bétail que les habitans eussent conservé pour leur subsistance, était des chèvres et des chevreaux. Chaque soir, les pâtres en ramenaient de grands troupeaux, qu'on réunissait tout près de la ville pour les mettre en sureté contre les hyènes et les autres bêtes féroces qui rodaient dans le voisinage. Durant les deux nuits que nous passâmes à Dixan, notre sommeil fut souvent troublé par les hurlemens de ces animaux et les cris que leur approche faisait pousser aux chiens. Le hurlement du hyène consiste en trois cris distincts et d'un ton bas. L'animal les fait suivre de quelques minutes de silence, puis il les pousse de nouveau. Les nuits étaient très-belles à Dixan ; et, vu la hauteur de la position, les étoiles paraissaient plus brillantes, et par conséquent plus rapprochées de l'œil que sur la côte.

5 *mars*. Après nous être séparés des Hazortas, que nous quittâmes sans beaucoup de regret, nous partîmes de Dixan, sur les six

heures du matin, et, accompagnés du baharnégash, nous dirigeâmes notre marche vers l'ouest. Au bout d'une heure, nous gagnâmes la haute montagne sur laquelle est situé le village de Hadehadid, dont les femmes nous saluèrent, lorsque nous passâmes, de leur acclamation accoutumée *heli*, *li li li li li li li*, qui, comme je l'ai dit dans mon précédent journal, ressemble au zirolit des Syriennes (1). De ce point nous allâmes, presque en ligne droite, vers le sud, en traversant la plaine de Zarai, qui paraissait dépouillée de toute verdure, et dont le ruisseau était entièrement à sec. Tout le pays semblait brûlé, et nous ne trouvâmes de l'eau qu'après avoir passé le haut rocher d'Addicota. A quelque distance de ce point, nous vîmes un gros Daro qui croissait dans le lit d'un torrent, où il y avait quelques puits remplis d'eau ; ce qui nous fit rester là durant toute la chaleur du jour. Il s'y éleva un débat entre nos guides, pour savoir si nous y passe-

(1) *Voyages du vicomte Valentia*, tom. IV, pag. 200. J'ai suivi l'ortographe de M. Salt; ainsi, il est probable qu'il faut prononcer en français, *hilé*, *lé*, *lé*, *lé*, etc. Quant au *zirolit*, un orientaliste, né en Syrie, que j'ai consulté sur ce mot, l'écrit *zekhlithah*, et dit, comme notre auteur, que c'est un cri de joie particulier aux femmes de son pays. (*Note du traducteur.*)

rions la nuit, ou si nous irions au village d'Ambakauko, qui était à deux milles de distance sur notre droite. M. Pearce se déclara contre ce dernier parti, parce qu'il y avait à peine un an que ce lieu avait été mis à contribution par les troupes du ras; opération qui, selon l'usage, avait coûté la vie à plusieurs personnes. Par malheur, nos gens qui se reposaient sur leur nombre, s'inquiétèrent peu de cette observation, et, d'après le vœu qu'ils m'exprimèrent à l'unanimité, je donnai l'ordre de se rendre, dans l'après-midi, à la montagne escarpée sur laquelle est situé Ambakauko. On nous y accueillit d'abord d'une manière satisfaisante. Le shum du district mit une maison à notre disposition et nous fit donner des vivres; et les habitans se conduisirent avec une civilité remarquable. Qu'on juge de l'étonnement et de l'horreur que nous éprouvâmes lorsqu'après un pareil traitement, nous reconnûmes, le lendemain matin, qu'un des porteurs que j'avais loués à Massouah, avait été inhumainement massacré pendant la nuit. Il était sorti de l'enceinte de notre habitation pour aller chercher de l'eau; une troupe de villageois étaient tombés sur lui et l'avaient sacrifié à leur vengeance. Le malheureux s'était défendu avec courage, et avait blessé plusieurs

des assassins, ainsi que le firent voir les traces de sang qui conduisaient depuis la place où il avait été tué jusqu'au village.

Le shum du district, vieillard qui avait l'air respectable, prétendit n'avoir eu aucune connaissance du crime; mais comme on ne découvrit point les coupables, Debib l'attacha au vêtement d'un de nos porteurs, selon cette coutume singulière qui règne généralement dans le pays, et nous l'emmenâmes pour le faire comparaître devant son supérieur, le baharnegash Soubhart. En même-temps Debib alla informer du fait le shum Ouldo, son ami; et ce chef, quoique ce fût lui-même un insigne pillard, non-seulement exprima la plus grande horreur de cette perfidie, mais envoya sur-le-champ un messager déclarer à Soubhart que, si les assassins n'étaient pas découverts et envoyés au ras, il mettrait lui-même le feu au village, avant que la Lune fût renouvelée.

Quoique le temps fût très-beau, un si triste événement nous affecta trop vivement pour que nous pussions faire beaucoup d'attention aux objets dont nous étions environnés. Nous marchâmes vers le sud, et après avoir passé dans Asceriah, nous descendîmes une pente roide qui nous conduisit à l'extré-

mité septentrionale de la belle plaine de Seraoué, sur laquelle croissent beaucoup de tombo (espèce d'arbre), et qui paraît se prolonger vers l'ouest jusqu'à Hamazen. On peut considérer cette plaine comme faisant partie de la ligne occidentale des monts qui composent le Taranta, le pays que nous avions traversé jusque-là ne constituant que la base de cette chaîne immense. Bientôt nous arrivâmes au village pittoresque d'Abha où le Baharnegash Soubhart faisait ordinairement sa résidence. Ce chef nous accueillit d'abord d'une manière très-obligeante; mais sa conversation nous fit bientôt douter de sa sincérité. Nous ne tardâmes pas à juger que nos soupçons étaient fondés; car au lieu de nous faire servir le repas d'usage à l'arrivée des étrangers, il se contenta de m'envoyer une seule corne de maiz. Nos gens ayant considéré cela comme un affront pour eux, je refusai la corne, et j'envoyai trois ou quatre messagers faire des représentations qui furent fort mal reçues par les domestiques du Baharnegash. En conséquence, nous quittâmes le village et nous allâmes dresser notre tente dans la vallée qui est au-dessous. Cette démarche fit sentir au vieillard l'inconvenance de sa conduite; il descendit la montagne, accompagné des no-

tables du lieu. Ils se jetèrent à mes pieds et ils y restèrent jusqu'à ce que j'eusse promis d'oublier ce qui s'était passé ; mais malgré toutes leurs instances, je ne voulus pas retourner dans une maison où l'on respectait si peu les lois de l'hospitalité.

Le village nous fit présent d'un bœuf dans l'après-midi ; et le Baharnegash vint le soir prendre part à notre repas. Quoiqu'il affectât de se porter mal et d'avoir perdu l'appétit, il mangea près de deux livres de brinde, et but du maiz à proportion. Il avait dans tout le pays la réputation d'être fort avare et fort rusé, ce qui, avec ses nombreuses relations de famille, avait, plus que son courage, contribué à l'élever au rang qu'il occupait. Il avait vingt-six fils et presque le même nombre de filles. Un des premiers, qui était un jeune homme fort vif et fort intelligent, avait, en l'absence de son père, témoigné beaucoup d'égards à MM. Pearce et Coffin, lorsqu'ils se rendirent à la côte. En conséquence, je lui fis, à mon départ, le présent que j'avais destiné au Baharnegash.

7 *Mars.* Nous pliâmes nos tentes à cinq heures du matin ; et après avoir fait environ un mille au sud, nous eûmes la montagne de Cashaat directement à l'est. De là, au lieu de

passer sur la montagne qui mène à Agamé, nous prîmes un peu à l'ouest, et nous fîmes environ huit milles à travers une *barraka* ou forêt, jusqu'à un site agréable sur le bord d'une rivière appelée Sere, qui prend sa source au fond d'un petit vallon de toutes parts entouré de montagnes hautes et escarpées. Dans un recoin de ces montagnes, et à environ un mille à l'est, est située la grande bourgade de Logo, dont le pays circonvoisin tire son nom. Ce pays était gouverné par le Baharnegash Arkoe, qui s'était révolté, mais que l'année précédente le ras avait réduit à l'obéissance.

A peine étions-nous campés, que des bergers qui conduisaient des troupeaux de bétail se mirent à quereller nos gens. Nous y fîmes d'abord peu d'attention ; mais au bout d'une heure, nous fûmes très-surpris de voir différentes troupes d'hommes armés sortir l'une après l'autre de divers côtés des montagnes, avec l'intention évidente de nous envelopper. Aussitôt nous nous mîmes en état de défense. M. Coffin fut chargé de veiller sur nos armes à feu, parmi lesquelles étaient deux petits canons de cuivre, que M. Street, capitaine du *Staunch*, m'avait donnés. Ceux-ci furent placés sur un tertre près du poste qu'occupait Chelika Havia, qui eut ordre de garder,

avec ses gens, notre bagage. Accompagné de M. Pearce et de Debib, je m'assis à peu de distance de la rivière, comme si je ne songeais qu'à fumer un houkah. Les différentes troupes qui descendaient des montagnes en suivant des sentiers sinueux faisaient un tableau d'un effet remarquable. A mesure qu'elles entrèrent dans la vallée, nous reconnûmes qu'elles étaient armées de lances ou de fusils à mèche. Au bout d'un quart d'heure d'attente, le Baharnegash Arkoe s'achemina vers nous avec une vingtaine de soldats et suivi de cent cinquante coquins qui étaient les hommes de plus mauvaise mine que j'eusse jamais vus, et dont la plupart avaient le corps couvert de cicatrices. Leur chef, qui n'avait pas meilleure apparence, nous aborda sans façon, nous prenant pour une kafilah de marchands; mais ayant reconnu M. Pearce et Debib, et jugeant que nous étions les étrangers du ras, et sous sa protection immédiate, il se montra plus poli. Bientôt, cependant, il me demanda assez librement mon houkah, avançant la main en même temps pour le saisir. Je le refusai d'après l'avis que me donna M. Pearce. Ayto Debib prenant alors le ton d'autorité qui convenait à sa charge, réprimanda le Baharnegash, et lui dit que j'étais l'envoyé d'un sou-

verain que le ras considérait comme son égal. Tout cela produisit son effet. Arkoe se leva, donna l'ordre à ses soldats de le suivre, et leur dit : « Je ne veux pas ; il vaut mieux les laisser ». Après quelques instans d'hésitation, ils obéirent, non sans jeter sur nos ballots des regards qui trahissaient leur regret de ne pas les examiner plus attentivement.

Ainsi délivrés de ces brigands, nous fîmes seller nos mulets, ne voulant pas passer la nuit dans un lieu si peu sûr. Nous dirigeâmes notre marche à travers un pays âpre et dépourvu de culture. Nous passâmes le courant d'eau appelé Belassan ; nous laissâmes sur la droite la haute montagne d'Amba Anvas, et après avoir escaladé une pente fort roide, nous arrivâmes au village de Légote, qui ressemble un peu à Dixan. Nous avions fait environ huit milles depuis notre dernier gîte. Le soir, nous prîmes une suite de gisemens au haut de la montagne sur laquelle est situé Légote.

8 *Mars*. Nous partîmes à cinq heures du matin, et après avoir descendu la montagne, nous traversâmes une plaine vaste et bien cultivée. Comme nous allions vers le sud, nous laissâmes sur la gauche la montagne de Devra Damo, une de ces retraites où les branches cadettes de la maison régnante étaient renfer-

mées autrefois. On concevra facilement qu'étant né à Lichfield, je me rappelai sur-le-champ le roman aussi instructif qu'intéressant que le docteur Johnson (1) a composé sur ce sujet, et qui fut une des premières lectures de ma jeunesse. Un tel souvenir ne pouvait manquer d'ajouter infiniment au plaisir que j'éprouvais de traverser les sauvages régions de l'Ethiopie.

La montagne de Damo est fort escarpée de toutes parts, et l'on n'arrive au sommet que par un seul sentier. Elle ressemble à cet égard comme à plusieurs autres à ces montagnes fortifiées qu'on voit dans l'Inde. Après une marche de quelques milles, nous arrivâmes à un défilé entre les montagnes. Les roches dont il est environné, et qui semblent former un château, l'ont fait nommer Kella, nom qui a cette signification dans la langue des Abyssiniens comme dans celle des Arabes. Les kafilahs payent toujours là les droits. Un mille plus loin, nous trouvâmes un beau vallon, où un gros daro croissait près d'un ruisseau sinueux dont les bords étaient couverts d'une riche verdure. Nous fîmes halte pour jouir de la

(1) Johnson naquit dans la même ville. (*Note du traducteur.*)

fraîcheur de ce lieu durant la chaleur du jour.

Je jugeai qu'alors nous étions parvenus à la plus grande hauteur au-dessus du niveau de la mer; car, quoique nous allassions vers le midi, et que le soleil se portât vers le nord, nous trouvions chaque jour le climat plus tempéré, et la végétation moins avancée. Ce fut pour moi un sujet de regret continuel de ne pouvoir vérifier ce fait; mais, par malheur, le baromètre que j'avais emporté d'Angleterre me fut absolument inutile, une grande partie du vif argent s'étant échappée par le liége que nous trouvâmes saturé de ce métal pénétrant. On m'a dit, depuis mon retour, qu'il est un moyen beaucoup plus simple de déterminer la hauteur des montagnes : c'est de plonger dans de l'eau bouillante un thermomètre gradué pour cela. Si ce moyen est exact, c'est une découverte précieuse pour les voyageurs.

Tandis que nous faisions halte à l'ombre du daro, je remarquai des oiseaux de plusieurs espèces que je n'avais pas encore rencontrées. L'un d'eux était le waalia de M. Bruce (*columba Abyssinica* du docteur Latham). La couleur de son plumage est un beau jaune avec des reflets

pourprés. Je tirai aussi une espèce éléganteet nouvelle de *musicapa*.

Nous partîmes à trois heures du matin, et après avoir suivi une descente fort longue, nous parvînmes à la rivière d'Angueah, qui coule dans un lit de granit, et court au nord-ouest jusqu'à sa jonction avec le Maleg. Nous eûmes ensuite à monter plusieurs pentes fort âpres et fort roides, puis nous arrivâmes à la maison d'Ayto Nobilis, jeune chef à qui le ras venait de conférer ce district pour récompense de ses services militaires. Nous passâmes chez lui une journée agréable dans la jouissance de cette liberté sans réserve qu'autorise l'hospitalité des Abyssiniens.

Nous quittâmes la maison d'Ayto Nobilis le 9 *mars* dans l'après-midi, et, laissant à environ vingt milles, sur notre droite, les montagnes d'Adoueh, nous nous acheminâmes, à travers un vallon fertile, vers une chaîne de montagnes situées au sud. On a décrit d'une manière très-extravagante la forme des montagnes du Tigré. M. Bruce va jusqu'à assurer que « Quelques-unes sont plates, minces et carrées, conformées comme les pierres qui servent de foyer, ou comme une dosse, qu'à peine paraissent-elles en état de

résister aux vents, que plusieurs ressemblent à des pyramides, d'autres à des obélisques ou à des prismes, et quelques-unes, qui sont *les plus extraordinaires de toutes*, à des pyramides posées sur leur pointe (1). »Le lecteur, sans doute, n'aura pas de peine à m'en croire lorsque je lui dirai que je n'ai pas vu une seule de ces montagnes à qui la dernière partie de la description pût convenir.

Le terme de notre voyage n'était plus fort éloigné, lorsque M. Pearce, Ayto Debib et moi nous étant séparés par accident du reste de notre troupe, nous résolûmes de faire visite à l'Ozoro Asquall, qui avait le commandement du district que nous traversions. Elle était fille d'Ayto Manasseh, et avait été donnée en mariage, étant fort jeune, au fit aurary Zogo (2), ce chef vaillant que j'avais vu à la célébration de la Maskal en 1805. Après

(1) Voyez la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil, par M. Bruce*, tom. V, p. 257. Cependant elle n'est pas littéralement d'accord avec la citation de M. Salt, qui, sans doute, l'a prise dans la dernière édition de ce Voyage; mais le fond en est le même. (*Note du traducteur.*)

(2) Le portrait de ce chef se trouve dans l'Atlas des *Voyages du vicomte Valentia.* (*Note du traducteur.*)

la mort de son époux, qui arriva en 1808, l'Ozoro Asquall se montra protectrice zélée de M. Pearce, jusqu'à l'époque du mariage que le ras la força de contracter avec un des chefs du Temben. Elle résidait peu avec celui-ci, et préférait de rester dans ses propres domaines. C'est peut-être le cas de faire remarquer que les dames de haut rang en Abyssinie, retiennent toujours le leur après leur mariage, et gardent en même temps leur nom de fille. Nous traversâmes un défilé escarpé qui nous conduisit à un vallon fertile, et bientôt nous parvînmes à une montagne élevée sur laquelle était l'habitation de l'Ozoro. Quoique nous ne fussions point attendus, elle nous accueillit d'une manière très-obligeante, et à l'instant même elle nous présenta à son mari, qui était en visite chez elle. C'était un jeune homme qui avait un caractère doux et des manières agréables, mais qui ne possédait pas, dit-on, de très-grands talens. Quant à la dame elle paraissait assez belle, quoique nous la vissions dans un moment défavorable; car elle était en grand deuil de son père. En pareille occasion, c'est la coutume de se défigurer le plus qu'il est possible pour témoigner sa douleur. Dans le fait, hommes

et femmes portent à la lettre le deuil prescrit par l'écriture, et « se couvrent de sac et de cendres. » Notre hôtesse, à notre arrivée, donnait à quelques uns de ses vassaux un repas de jour de jeûne, selon l'usage dans le carême, que les classes supérieures observent avec la plus grande rigidité en Abyssinie.

Dans la soirée un second repas fut servi pour nous, et la dame et son époux burent du maiz largement. La première nous parut d'une humeur enjouée. Elle n'était pas fort réservée dans ses manières ; car à chaque instant elle changeait, d'un bout de la table à l'autre, de coupe avec son ami, M. Pearce, et exprimait évidemment le regret que lui causait la présence de son mari. Toute sa conduite nous fournit un exemple frappant du ton de supériorité que les grandes dames d'Abyssinie ont coutume (chose qui n'est pas rare en d'autres pays) de prendre sur leurs époux. Un petit incident qui survint dans le cours de la soirée me divertit beaucoup. J'avais donné une bague à l'Ozoro, et une autre à son mari. La dame n'étant pas contente de celle qu'elle avait reçue, eut recours à d'artificieuses caresses pour engager le jeune homme à lui donner la sienne, et, entre autres motifs,

pour le porter à la lui céder, elle lui dit : « Que s'il refusait de s'en dessaisir, il serait clair qu'il l'aimerait moins que la bague ! »

Nous quittâmes la maison de l'Ozoro le *samedi* matin sur les dix heures, et nous suivîmes, en allant au sud, une vallée parfaitement cultivée, à travers laquelle coule un ruisseau appelé Feras. La terre nous y parut très-productive. La première récolte de foin n'avait pas encore été faite, quoique la seconde de blé et d'orge s'avançât : celle-ci semblait devoir être fort abondante. Cette fertilité du sol doit être attribuée à l'art avec lequel les habitans conduisent l'irrigation. Le moyen mis communément en pratique consiste à creuser de petits canaux depuis les points les plus élevés du courant, et à les conduire à travers la plaine qui est ainsi divisée en compartimens carrés, selon la coutume généralement adoptée dans l'Inde. Le reste de notre troupe nous rejoignit dans la matinée, et nous cheminâmes vers un village situé, à l'ordinaire, au sommet d'une haute montagne, et où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Il fut déterminé là que nous ferions deux bandes pour notre commodité réciproque. En conséquence, M. Smith, M. Pearce, et moi allâmes en

avant. Debib et les autres Abyssiniens eurent ordre de nous suivre à petites journées avec notre bagage.

Le 10 *mars* nous partîmes au point du jour et nous marchâmes environ trois heures à travers un pays âpre et montagneux, où le chemin était souvent si roide que nous étions forcés de mettre pied à terre. A la fin nous arrivâmes à un pays très-différent de celui que nous venions de traverser. C'était une vaste plaine qui s'étend à l'ouest depuis les montagnes d'Agamé et de Haramat (que nous avions sur la gauche à la distance d'environ vingt milles) jusqu'au Tacazze, à travers les riches districts de Gullibudda et de Temben. Cette plaine sépare le district montagneux de Tigré, proprement dit, des districts non moins élevés de Giralta et d'Enderta. Le premier se distingue des deux autres en ce que le sol en général en est sablonneux, et que les rochers s'élèvent en couches perpendiculaires, et consistent en ardoises sur du schiste et du granit, tandis que dans les districts de Giralta et d'Enderta les couches inclinent un peu vers l'horizon, et que la surface des vallons se compose d'un riche terreau noir très-propre à la culture de l'orge.

Après avoir traversé la plaine dont je viens

de parler, nous parvînmes à un défilé escarpé qui nous conduisit à la même chaîne de montagnes que celle de l'Atbara dont j'ai donné le dessin dans mes grandes vues (1), et cela nous amena en même temps dans le district de Giralta. Là, après avoir gagné le sommet, nous eûmes un de ces spectacles imposans qu'offrent souvent les pays de montagnes à l'approche d'un orage. D'énormes masses de sombres nuages, à tout instant sillonnés par de vifs éclairs, s'avançaient du sud-est au-dessus de nos têtes, tandis que des autres côtés le ciel était serein, et le paysage (2) éclairé par un soleil brillant. Mais cette scène dura peu. L'orage s'approchant de plus en plus, le tonnerre

(1) Il s'agit ici d'une collection de 24 planches coloriées (sur papier grand atlas) qui représentent différentes vues d'Afrique et d'Asie, et font le plus grand honneur au talent de M. Salt. Cette collection se vend à part des *Voyages du vicomte Valentia.* (*Note du traducteur.*)

(2) Les montagnes d'Adoueh, qui sont en forme de pic, se montraient au nord-ouest. Nous avions à l'ouest les montagnes plus hautes mais plus éloignées du Samen, et à l'est, les plateaux des montagnes d'Haramat, d'Agamé et de Devra Damo, au-delà desquelles s'étendaient des chaînes de montagnes qu'à peine l'œil pouvait distinguer. Tout près de nous et au sud, était la grosse bourgade de Mugga, qui était adossée à une haute montagne fort escarpée et fort âpre, qu'on eût dit en être la citadelle.

sembla rouler sous nos pieds, et une très-grosse pluie qui vint à tomber nous déroba tous les objets.

L'orage fut court ; mais il parut le prélude du méchant accueil qu'on nous fit dans la bourgade voisine, qui se nomme Mugga. Le shum du district était absent, et rien n'avait été préparé pour nous recevoir. Nous fûmes donc obligés de nous réfugier sous quelques angars couverts en chaume, qui étaient aux environs. M. Pearce, indigné, me demanda la permission d'aller en avant jusqu'à Chelicut, pour instruire le ras de la manière dont on nous traitait, et lui annoncer notre approche. Je la lui accordai, et à peine fut-il parti, que le principal ecclésiastique du lieu vint nous offrir une petite maison, voisine de l'église, et que nous acceptâmes avec empressement. Il eut aussi la bonté de nous fournir quelques gâteaux ou pains, qui, avec un chevreau que nous achetâmes, et deux jarres de soué ou de bouza, que nous eûmes en échange pour la peau de cet animal, constituèrent tout notre repas. Nous passâmes la nuit aussi bien que des essaims de vermine et les hurlemens continuels des hyènes nous le permirent.

Le *mardi* 14, au point du jour, nous quittâmes Mugga avec une vive satisfaction, et

déterminés à faire une longue marche pour gagner Gibba, résidence qui appartenait au ras, et où, par conséquent, nous espérions éprouver un meilleur traitement. Quoique le peuple de Mugga ait un mauvais renom, le district qu'il habite est un des plus beaux qui soient à l'est du Tacazze. Le vallon à travers lequel la première partie de la route nous conduisit offre un aspect agréable, et l'on y voit beaucoup de massifs d'arbres, chose rare en Abyssinie. Au bout d'environ deux heures, nous arrivâmes à un point où aboutit un autre chemin qui mène au défilé d'Atbara. La voie de Mugga fait éviter cette montée très-difficile; mais la grossièreté des habitans de cette bourgade empêche les kafilahs de la suivre. Je soupçonnerais presque que Mugga est le district où Aeizana envoya une tribu de Boja, nation barbare qu'il avait subjuguée, ainsi que le rapporte la description que j'ai découverte à Axum. Le nom du pays ne peut se lire très-distinctement; mais il commence par un *M* et finit par un *A*; ainsi quelque ingénieux antiquaire pourrait conjecturer, plus justement peut-être qu'on ne le fait communément, que ce nom est Mugga (1).

(1) Pour ne pas interrompre le cours de ma narration,

A midi, nous fîmes halte au village d'Ademaza, dont le chef nous témoigna beaucoup de considération et nous fit les fournitures accoutumées. Après le dîner, nous reprîmes notre marche. A quatre heures, nous arrivâmes au bord d'une pente fort roide, que nos mulets eurent beaucoup de peine à descendre. Elle nous conduisit à un ravin profond qui s'étend en ligne droite jusqu'à Gibba, et au milieu duquel coule une rivière limpide qui tombe, en murmurant, de rocher en rocher (1). Les bords en sont garnis de grands bosquets d'arbres et d'arbustes à fleurs, telle-

je placerai ici le résultat de l'affaire de Mugga. Le ras ayant appris le traitement que nous y avions éprouvé, entra en fureur, et chargea un officier d'aller faire emprisonner les chefs du lieu. En conséquence, ils furent amenés à Antalo, tandis que j'y étais, et ils furent traduits devant le ras dans une assemblée publique. En entrant ils se jetèrent à genoux et demandèrent grace. Le ras rejeta leurs supplications et me dit d'ordonner de leur châtiment. Comme je savais qu'ils avaient déjà payé une amende de douze vaches, et qu'ils avaient eu beaucoup à souffrir d'ailleurs, je demandai que leur faute leur fût remise ; et la manière dont ces malheureux me témoignèrent leur reconnaissance, me fit sentir combien la clémence est douce aussi pour celui qui l'exerce.

(1) Ce ruisseau ressemble à quelques-unes des plus belles parties du cours de la Wye, dans les environs de Builth.

ment entremêlés les uns parmi les autres, qu'à peine laissent-ils le passage. Ce pays sauvage est des plus pittoresques. Il abonde en gibier, et l'on dit que la nuit il est fréquenté par des lions et d'autres animaux féroces qui vont boire à la rivière. La lumière du jour était sur le point de cesser lorsque nous sortîmes du ravin, et bientôt après nous arrivâmes à Gibba.

Gibba est situé dans un petit vallon écarté qu'entourent des collines boisées, et il est dans un cercle presque parfait que forme un ruisseau qui abonde en poisson, et sur lequel on voit beaucoup d'oiseaux sauvages. Plusieurs années de suite, le ras passa le carême dans ce lieu délicieux; mais par malheur, sa maison fut, en 1801, brûlée par la négligence d'un domestique, et il ne l'a pas fait rebâtir. Nous trouvâmes cependant au milieu des ruines un angar assez commode; et l'aristi, ou principal intendant de cette terre, eut beaucoup d'attention pour nous.

Ce fut là que je vis, pour la première fois, le bœuf galla ou sanga, célèbre dans toute l'Abyssinie par la grosseur de ses cornes. Trois animaux de cette espèce paissaient parmi d'autres bestiaux. Ils étaient en parfaite santé, ce qui, joint au témoignage des habitans « que

la grosseur de leurs cornes n'est en aucun cas occasionnée par la maladie », réfute complètement la théorie imaginaire de M. Bruce au sujet de cet animal. Il paraît par l'*Appendix* de la dernière édition de ses œuvres, que M. Bruce n'a jamais vu le sanga; mais qu'il a fait plusieurs efforts pour se procurer des cornes de ce bœuf par le moyen du grec Yanni, qui résidait à Adoueh. Ce vieillard en parle d'une manière fort exacte dans une de ses lettres (1), où il dit qu'elles ne sont apportées que par des kafilahs d'Antalo; et je me suis assuré qu'elles sont envoyées à ce dernier lieu comme des présens précieux par les chefs des Gallas, dont les tribus sont répandues au sud d'Enderta. La description que M. Bruce donne des cornes et de l'emploi qu'en font les Abyssiniens, peut être considérée comme exacte; mais quant « à la mala-
» die qui en occasionne la grosseur, et qui
» vient probablement de la pâture et du cli-
» mat, quant au soin qu'on prend de faciliter
» les progrès du mal, et quant à l'amaigris-

(1) Voyez l'*Appendix* du tom. Ier, lettres 9 et 10 de Badjerund Yanni à M. Bruce, à Gondar. (Cet *Appendix* ne se trouve point à la traduction française qui a été faite sur la première édition du *Voyage de Bruce*. (*Remarque du traducteur.*)

» sement de l'animal ; et à l'extension de la » maladie jusqu'à l'épine du cou, qui à la fin » devient si calleuse que l'animal ne peut plus » lever la tête, » ce sont des conjectures que l'auteur a faites uniquement pour exercer son esprit.

Je ne m'exprimerais pas si positivement sur ce sujet, si je n'avais pas vérifié le fait, le ras m'ayant fait présent de trois bœufs de cette espèce qui étaient en vie. Ils se portaient parfaitement; mais ils étaient si sauvages que je fus forcé de les faire tuer. Deux paires de cornes de ces animaux sont déposées aujourd'hui, l'une dans le Musée du collége des Chirurgiens, et l'autre dans le Cabinet de curiosité du lord Valentia à Arley-Hall. La corne de cette espèce, la plus grande que j'aie vue, avait près de quatre pieds de longueur et vingt et un pouces de circonférence à la base.

On pourrait croire que l'animal qui porte des cornes d'une dimension si extraordinaire est plus gros que tous les animaux du même genre; mais jamais je n'ai vu que ce fut le cas. La gravure que je publie et qui a été copiée sur l'esquisse que j'ai faite d'un bœuf Galla vivant, pourra convaincre le lecteur de la réalité de la chose, et donnera de l'animal une idée plus juste que des mots ne pourraient le

faire (*Voy.* pl. XV). Je n'ajouterai plus que deux observations à ce que je viens de dire, c'est que la couleur du poil paraît varier autant que dans l'autre espèce du même genre, et que la grandeur des cornes n'est pas l'apanage du mâle seul, la femelle étant tout aussi bien pourvue de cette sorte d'ornement.

Le 13, M. Pearce revint de Chelicut, et me fit, de la part du ras, les complimens les plus affectueux. Un autre messager arriva bientôt amenant une mule richement caparaçonnée, qu'Ouelleta Selassé m'envoyait. Il était aussi porteur d'un ordre qui enjoignait à l'aristi, chef de Gibba, de nous fournir tous les jours une vache pour notre consommation, et de nous procurer tout ce dont nous aurions besoin. Dans l'après-midi du 14, Ayto Debib et Chelika Havia nous rejoignirent avec la plus grande partie de notre bagage; et le 15 nous nous acheminâmes tous vers Chelicut, lieu que le ras avait choisi pour me recevoir. Avant de partir d'Angleterre, je m'étais muni d'un habillement convenable, dont la pièce la plus importante était une pelisse de velours rouge foncé et bordée d'une fourrure. Jetée sur le corps, elle devait cacher le reste du vêtement et me donner un air qui attirât le respect des Abyssiniens. J'avais éprouvé dans

mon premier voyage que l'habillement ordinaire des Européens excitait en eux une sorte de mépris et leur paraissait tellement ridicule, qu'il en résultait quelquefois des scènes très-désagréables. Le reste de notre troupe fut aussi vêtue le plus proprement qu'il fût possible, afin de faire une impression favorable lors de de notre première visite.

Le pays est très-montueux depuis Gibba, et le chemin longe, sur un espace considérable, un précipice au bord duquel on jouit d'une belle vue. Après être descendu de ces hauteurs, nous entrâmes dans la riche et fertile plaine de Gambela, et nous laissâmes sur la gauche la montagne et la ville de Mocullah qui était, à mon premier voyage, une des résidences favorites du ras. Depuis ce temps, l'église, qui fait une figure si remarquable dans une des grandes vues que j'ai publiées, a été réduite en cendres par le feu du ciel. On en a construit une autre sur le même emplacement. Celle-ci a un dôme qui ressemble à celui d'une mosquée; mais elle ne s'accorde pas si bien avec le caractère du paysage. Nos mulets s'étant reposés à Gibba, nous portèrent d'un pas leste; et à dix heures nous gagnâmes le sommet d'une montagne qui domine la vallée de Chelicut. Là, nous attendîmes, d'après l'in-

vitation qui nous en avait été faite, une députation envoyée par le ras, et bientôt nous vîmes deux cavaliers galopper dans la plaine, suivis d'une troupe nombreuse d'hommes armés. A leur approche, nous descendîmes dans la vallée; et les deux chefs, qui étaient Shalaka Selassé et Ayto Shiho, mirent pied à terre, et se découvrirent jusqu'à la ceinture pour me complimenter. Leur suite grossissait à mesure que nous avancions vers Chelicut, et nous eûmes quelque peine à nous faire jour jusqu'à la demeure du ras. A la fin, cependant, nous fûmes pour ainsi dire portés jusqu'à la salle où il se tenait, et l'on ne nous épargna pas les mouvemens tumultueux et les clameurs confuses qui, en pareille occasion, sont des témoignages de considération. Tous les chefs étaient découverts à notre entrée. Le ras lui-même se leva de sa couche avec empressement et comme un homme qui retrouve tout-à-coup un ami perdu depuis long-temps. Lorsque je lui fis mon salut, la joie étincella dans ses yeux, et il m'accueillit avec cette chaleur, cette cordialité qu'un sentiment vrai peut seul inspirer. Aussitôt on plaça, pour moi, un siége à sa gauche; c'était la seconde place de distinction, la première, ou celle de la droite, étant occupée par Kasimaj Yesous, frère de l'empe-

reur régnant. Ce prince avait le teint plus clair que la plupart de ses compatriotes. Ses traits étaient réguliers et beaux, et il avait des manières très-polies. Le ras ne me parut pas fort changé ; et le plaisir que notre entrevue lui causait évidemment charma tous mes compagnons de voyage. Il s'informa très-particulièrement des nouvelles de ma santé, et déclara qu'il avait eu le pressentiment qu'il aurait la satisfaction de me revoir avant de mourir. Après les premiers complimens, on nous servit un repas, puis on nous conduisit à une maison qui avait été occupée quelque temps par M. Pearce, et qui était beaucoup plus commode que ne le sont généralement les habitations des Abyssiniens (*Voy.* pl. XVI). Nous nous y trouvâmes parfaitement à l'aise, et nous y jouîmes d'un repos que nous ne connaissions plus depuis long-temps. Ayto Debib demeura toujours près de ma personne pour communiquer mes demandes au ras, et l'on eut pour moi les mêmes égards qu'on avait pour ce chef suprême.

APPENDIX.

N°. I.

VOCABULAIRES *des Dialectes des différentes tribus de naturels de la côte d'*AFRIQUE *, depuis* MOSAMBIQUE *jusqu'aux confins de l'*EGYPTE *, ainsi que de quelques autres qui se parlent dans l'intérieur du* CONTINENT AFRICAIN (1).

VOCABULAIRE *de la Langue des* MAKOUAS.

	MAKOUA.
Dieu,	*Wherimb.*
Soleil,	*E-zoo-ah.*
Lune,	*Mă-re.*
Étoiles,	*Tau d'wa.*
Terre,	*E-la-poo.*
Une montagne,	*Ma-go.*

(1) Tous ces différens vocabulaires sont copiés sans autre changement d'orthographe que celui qui est indiqué dans la présente note. L'auteur déclare à la suite de

	Makoua.
Un arbre,	*It tu-va.*
Une maison,	*E nu ba.*
Un chemin,	*E pe ro.*
Rivière,	*Oo re-ah.*
Eau,	*Ma ze.*
Eau salée,	*Maze paréah.*
Poisson,	*O'pah.*
Un bœuf,	*E no-bé.*
Un cochon,	*Co-lu-a.*
Un chien,	*Ma-la po-ah.*
Une antilope,	*Na-zo-ro.*
Un hiène,	*Ke-zoom ba.*
Dents d'éléphant,	*Mur fin.*
Chair des animaux,	*Enă ma.*
Un oiseau,	*Noo-ne.*
Un pigeon,	*A koo-tah.*
Une poule d'inde,	*Kan-ga.*
Un homme,	*Mo loo mé.*

ceux des Makouas et des Monjous, que la lettre *a* sans accent, a le même son qu'en français, et qu'avec l'accent aigu, auquel nous substituons une brève, elle a un son plus ouvert. *E* et *u* doivent sonner aussi comme en français. *O* doit se prononcer comme dans paquet-bot. *Ch* a toujours un son doux, et (') soit après une voyelle, soit après une consonne, dénote une sorte d'aspiration, particulière aux naturels de l'Afrique.

Les mêmes signes se retrouvant dans autres Vocabulaires, il y a lieu de croire que ces indications les concernent aussi, quoique l'auteur n'en fasse pas mention spécialement. (*Note du traducteur.*)

	Makoua.
Une femme,	*Mut te ă na.*
Un chef,	*Pe-wah.*
Un prêtre,	*Mo ku lu ka na.*
Père,	*Te-te.*
Mère,	*Mă mă.*
Un garçon,	*Bee sho.*
Frère,	*Mo roo ko.*
Sœur,	*Min-yu.*
Tête d'homme,	*Mu roo.*
Cheveu,	*Kă ră re.*
Oreille,	*Ne ă ro.*
Yeux,	*Me to.*
Bouche,	*Ya-noo.*
Manger,	*Oo re a.*
Boire,	*Ghoo re a.*
S'asseoir,	*Ka lă te.*
Dormir,	*A ru ba.*
Egorger,	*Wee vah.*
Il est mort,	*O ku ah.*
Venez,	*Ro a no.*
Allez,	*Cou wé.*
Doucement,	*Moo re ma.*
Le mien,	*Ak ka.*
Le tien,	*Ak wow.*
Guerre,	*E cō to.*
Canon,	*Me zin ga.*
Feu,	*Moor ro.*
Un arc,	*Moor ra.*
Flèches,	*E ta ra.*
Une lance,	*Le va ga.*
Pain,	*Moo ră ma.*
Sel,	*Ma ka.*

	MAKOUA.
Sable,	*Me ta ga.*
Blanc,	*E goo o.*
Noir,	*Wa ru ba.*
Rouge,	*Yoo che ri ah.*
Jaune,	*Soo fei re.*
Vert,	*Oo ré rah.*
Bon,	*Ego oo re be.*

VOCABULAIRE *de la langue des* MONJOUS (1).

	MONJOU.
Dieu,	*Moloongoo.*
Soleil,	*D'yoova.*
Lune,	*Mooei ze.*
Étoiles,	*To u'n du wa.*
Terre,	*Mooze,*
Une montagne,	*Matoom-be.*
Un arbre,	*Mere.*
Une maison,	*A um-ba.*
Un chemin,	*E tal la.*
Eau,	*Mé-ze.*
Eau salée,	*Méze en jeate.*
Poisson,	*Som bah.*

(1) L'original présente, sur une colonne placée à côté de ce Vocabulaire, les cinq mots suivans, fournis par *J. dos Santos*, et inscrits près de ceux avec lesquels ils se rapportent : *Monlugo* (Dieu), *matuvi* (arbre), *im pum pes* (chien), *in ha ma* (chair des animaux), *cuni* (sorte de boisson). (*Note du traducteur.*)

MONJOU.

Un bœuf,	*Né yă te.*
Un cochon,	*Le gul-loo ve.*
Un chien,	*Oom pu ah.*
Une antilope,	*Jepa-lah.*
Un hyène,	*De tu no.*
Dents d'éléphans,	*Itté poo.*
Chair des animaux,	*Ne-ya-ma.*
Un oiseau,	*Noo ne.*
Un pigeon,	*E' goon dah.*
Un homme,	*Ma lop wa nah.*
Une femme,	*Mé kōn qué.*
Un chef,	*Musch-e-nwă-ne.*
Un prêtre,	*A me za in ga.*
Père,	*At te-a-te.*
Mère,	*A ma vo.*
Un garçon,	*Ma na-che.*
Une fille,	*Mis cha na.*
Frère,	*Alloombo.*
Sœur,	*Bo.*
Tête d'homme,	*Mu too wé.*
Cheveu,	*Hoom po.*
Oreille,	*Ma koot wé.*
Yeux,	*Mé zo.*
Bouche,	*Oun-wa.*
Manger,	*Koo le a.*
Boire,	*Khun-wa.*
S'asseoir,	*At ă me.*
Dormir,	*A go né.*
Egorger,	*An voo a ké.*
Il est mort,	*Ou wee re.*
Venez,	*Aiz.*

MONJOU.

Allez,	*I en de.*
Laissez-nous aller,	*Too wen de.*
Doucement,	*Appo lee.*
Le mien,	*An goo.*
Le tien,	*At wa lah.*
Guerre,	*An gon da.*
Canon,	*Me-zin ga.*
Feu,	*Mo to.*
Un arc,	*O koo ă ze.*
Flèches,	*Im pam ba.*
Une lance,	*Le păn gă.*
Un mousquet,	*Ooh te.*
Pain,	*Ma sam ba.*
Sel,	*Jé-te.*
Sable,	*Me ă gah.*
Blanc,	*Je pan je.*
Noir,	*Kam pe ri oo.*
Rouge,	*Ya koo swé ra.*
Jaune,	*Del la ma.*
Vert,	*Ooo ko to.*
Bon,	*Na ma ta ba.*

Les mots suivans m'ont été donnés par quelques matelots d'une chaloupe arabe. Ils se disaient *Sowauli* et paraissaient appartenir à une tribu tout-à-fait distincte de la nation des *Somauli*. Cette tribu habite la côte orientale d'Afrique, depuis Mugdasho (où, me dit celui qui me donna mes renseignemens, une grande rivière, appelée *Webbé*, se jette

dans la mer) jusqu'aux environs de Mombasa. Corporellement les *Sowauli* ressemblent aux *Makouas*. Ils sont comme eux de la véritable race des nègres , c'est-à-dire , noirs , robustes et laids. Les matelots dont on vient de parler étant , depuis leur première jeunesse , employés sur mer , n'avaient aucune connaissance de l'intérieur des terres , ou des tribus qui l'habitent ; mais ils dirent qu'au midi de leur pays, on trouve des tribus de Gallas. Leur langage paraît mériter à peine le nom de dialecte distinct. C'est une espèce de jargon composé de mots de différentes langues, et il a une grande affinité avec la langue des Monjous qu'on parle aux ports de Mugdasho , de Jubo , de Lama et de Patté.

	SOWAULI.
Père ,	*Babbe-akoo.*
Mère ,	*Ama-vo.*
Fils ,	*Ma-to to.*
Ton frère ,	*Dugghe akoo.*
Femme ,	*Mă na mou ke.*
Mari ,	*Am bo ya ,*
Jeune fille ,	*Se ja na.*
Montagne ,	*Ma-toom bé.*
Feu ,	*Mo-to.*
Eau ,	*Mo ye.*
Maison ,	*Ne ynm bă ne.*
Un ,	*Che mo jé.*

	Sowauli.
Deux,	*Mab be-re.*
Trois,	*Ma-da too.*
Quatre,	*Mu ché che.*
Cinq,	*Mă noo.*
Six,	*Fun ja te.*
Sept,	*Muk en deh.*
Huit,	*Mun nă ne.*
Neuf,	*Ko me.*
Dix.	*Mo je.*

Les *Sowauli* sont quelquefois appelés *Sowaiel* par leurs voisins septentrionaux les *Somauli*. Un de ceux-ci, qui ne savait qu'un petit nombre de leurs mots, me les a donnés. Quoique plus corrompus ils font évidemment partie de la langue précédente. Les voici :

	Sowaiel.
Eau,	*Mï.*
Viande,	*Yamo.*
Feu,	*Mut to me.*
Lait,	*Mus see wa.*
Sommeil,	*Kul la le.*
Beurre,	*Sim mel le.*
Vivres,	*Mut ta ma.*

Vocabulaire *de la Langue des* Somauli.

Le Vocabulaire suivant a été donné par un *Somauli*, nommé *Summutter*. Il a été confir-

mé, à diverses reprises, par plusieurs autres hommes intelligens de la même nation.

	SOMAULI.
Père,	*Ab-bai* ou *ilba ă.*
Dieu,	*Il lah.*
Mère,	*O-yu.*
Frère,	*Wel-lal.*
Sœur,	*Wel-la-she.*
Fils,	*Weel.*
Un homme,	*Ningha.*
Une femme,	*Naak-ta.*
Argent,	*Laag.*
Or,	*Dab.*
Fer,	*Bir.*
Une maison,	*Goo-re.*
Une montagne,	*Bo-ro.*
Fumer,	*Kaik* (1).
Le Soleil,	*Ghur-rah*,
La Lune,	*Tai ya.*
Les étoiles,	*Hed du go.*
Sept étoiles,	*Al lal.*
Une étoile d'orient,	*Sa hil*
Une autre,	*Ko-bă le.*
Une étoile du nord.	*Ja*
Autres (inconnues),	*L' gh-oh.*
Boire de l'eau,	*Ab.*
Boire du lait,	*Dun.*
Mer,	*B' hut.*
Une lance,	*Wur-run.*

(1) Ce mot s'applique aussi au tabac.

	Somauli.
Guerre,	*Ul.*
Aller à la guerre,	*Ul băbe am.*
Un hiène,	*Wenă be.*
Un chien,	*A e.*
Une vache,	*Lo.*
Une chèvre,	*Ar re.*
Une maison,	*Fé ras.*
Un chameau,	*Geil.*
Un âne,	*Dem Mer.*
Un éléphant,	*Mă rode.*
Dents,	*Il-luk.*
Tête,	*Mud-dah.*
Cheveux,	*Te mo.*
Yeux,	*Ill.*
Nez,	*San.*
Bouche,	*Off.*
Langue,	*Ar rub.*
Oreille,	*Deg.*
Bras,	*Gaun.*
Jambe,	*Lug.*
Pieds,	*Og.*
Rhinocéros,	*Wee il.*
Un chat,	*Dem mud.*
Un oiseau,	*Shim beir.*
OEufs,	*Gu ree.*
Manger,	*Un to.*
Sel,	*Us sub bo.*
Poivre,	*Fil fil.*
Noir,	*Med do.*
Rouge,	*Mur ass.*
Hommes,	*Ră gh'.*
Une plaine,	*Bu' na.*

SOMAULI.

Une ouverture entre des montagnes,	*Ferra.*
Herbe,	*Gee do.*
Un arbre,	*Dir.*
Un pigeon,	*Shim be ro.*
Un petit oiseau,	*Lo jir.*
Un oiseau qui pique les chameaux à la tête,	*Too ke.*
Une pierre,	*Lug kah.*
Venez,	*Ka lee.*
Allez,	*Tugh.*
Asseyez-vous,	*Fré so.*
Eau,	*Be yoo.*
Aliment,	*Il-lib.*
Feu,	*Dob,*
Lait	*A noo.*
Sommeil,	*Sé oh'*
Beurre,	*Sub-ook.*
Vivres,	*Har-rod.*
Froment,	*Sir rein.*
Un,	*K'ow.*
Deux,	*Leb-ba.*
Trois,	*Sud-dé.*
Quatre,	*Af fur.*
Cinq,	*Shan.*
Six,	*L,éh.*
Sept,	*T' dub ba.*
Huit,	*Se deid.*
Neuf,	*Sug gal.*
Dix,	*Tubban.*
Onze,	*Kow e tub ban.*
Douze,	*Lebbe a tub ban.*

	Somauli.
Treize,	*Sud dé e tub ban.*
et ainsi de suite,	
Vingt,	*Leh bah tun.*
Vingt et un,	*Kowe leh bah tun.*
et ainsi de suite,	
Trente,	*Sud dun.*
Quarante,	*Affar tun.*
Cinquante,	*Shan e tun*
Soixante,	*Leh tun.*
Soixante et dix,	T' *dub ba tun.*
Quatre-vingt,	*Sedeit tun.*
Quatre-vingt-dix,	*Suggal tun.*
Cent,	*Bo-gal.*
Mille.	*Kun.*

Je ne puis m'empêcher de remarquer que le *Somauli*, fut enchanté lorsqu'il apprit que le mot *lug* répondait si bien à notre mot *leg*, l'un et l'autre signifiant jambe. La Société Africaine possède un Vocabulaire plus nombreux, qni s'accorde parfaitement avec le mien. M. Stuart, qui l'a recueilli et qui le lui a donné, a mis quelquefois deux mots ensemble, et a ajouté *ka* à la dernière syllabe, pour exprimer une sorte de claquement de la langue, que quelques Somauli font en parlant.

VOCABULAIRE *des habitans du pays d'*HURRUR, *donné par Abdel-Kauder, Hadjy Belal et autres.*

	HURRUR.
Dieu,	*Goéta.*
Le Soleil,	*Eer.*
Lune,	*Werhe.*
Etoile,	*Too-wee.*
Vent,	*Doof* * (1).
Pluie,	*Ze nab.* *
Eclairs,	*Be-raak.* *
Nuages,	*Da na.* *
Terre,	*Di-che.*
Montagne,	*Sa-re.*
Fer,	*Beret.*
Or,	*Zuk'-ke.*
Argent,	*Mét.*
Une pierre,	*Un.*
Feu,	*Is sat.*
Fumée,	*Tun.*
Un arbre,	*Luf-fo.*
Un bois,	*Het-chi.*
Une plaine,	*A go bar.*
Herbe,	*Saar.*
Une fleur,	*Hab ba re.*
Une abeille,	*Ny jat*, ou *lij jaut.*
Miel,	*Doos*,
Froment,	*Eés.*
Blé d'Inde,	*Ik-ké.*

(*) Les mots marqués d'une * ont été communiqués par M. Stuart.

	Hurrur.
Orge,	*Goos.*
Pois,	*Shum bura.*
Aliment,	*Bil la.*
Eau,	*Me.*
Pain,	*Wo-kat.*
Une rivière,	*Zer.*
Fontaine,	*Ain.*
Un puits,	*E la.*
Poisson,	*Tu lum.*
Un cheval,	*Fe' răs.*
Un âne,	*Wech cha ră.*
Un mulet,	*Bug gul.*
Un chameau,	*Gam' le.*
Une vache,	*Laam.*
Une vache à lait,	*Loon.*
Un veau,	*Té ja.*
Agé de deux ans,	*Dub bai.*
Taureau,	*Bă ră.*
Bœuf pour la charrue,	*Gad-eet.*
Une chèvre,	*Dow.*
Un mouton,	*Tai.*
Une corne,	*Kh'er.*
Peau de vache,	*Go-ga.*
Chien,	*Bu che.*
Un liévre,	*Gu da mo.*
Un oiseau,	*Oof*, ou *alăte.*
Un homme,	*Ab-bok.*
Une femme,	*E dok*, ou *Idoatch.*
Un fils,	*Le je ă.*
Fille,	*Ka-tee.*
Père,	*Ou.*
Mère,	*Ae*, ou *ée.*

	Hurrur.
La tête,	*Roos.*
Cheveu,	*Tche gur.*
OEil,	*Ain.*
Nez,	*Oof.*
Sourcil,	*Gid eej.*
Front,	*Kaf at.*
Lèvres,	*Luf-Luf.*
Cou,	*Un gut.*
Bouche,	*Aof.*
Dents,	*Sin.*
Langue,	*Ar rat.*
Oreille,	*U' thun.*
Barbe,	*Dub un.*
Epaules,	*Kar roo.*
Bras,	*Ij jé.*
Le haut du bras,	*Ar ruk.*
Poitrine,	*Té.*
Cuisse,	*Wăd re.*
Ventre,	*Ker-se.*
Jambe,	*Ij je re.*
Genou,	*Ge lib.*
Jour,	*Oj.*
Nuit,	*Mis sheit.*
Soir,	*Assere.*
Matin,	*Subé*, ou *Soza.*
Demain,	*Gee she.*
Midi,	*Se lat.*
Eléphant,	*Aj.*
Antilope.	*Wi del la.*
Mousquet,	*Nif-te.*
Un arc,	*De gan.*
flèches,	*In Nach.*

HURRUR.

Maison,	*Gaal*, ou *Gar.*
Un chemin,	*Oogah.*
Cochon sauvage(1).	*Ar rea.*
Ciel,	*Sem me.*
Guerre,	*Mu gur ra.*
Doucement,	*Shét shét.*
Vif,	*Fittan fittan.*
Venez,	*Nă.*
Allez,	*Har.*
Boire ;	*Mus chah.*
Manger,	*Bil !ak.*
Hiène,	*We ră bah.*
Sable,	*Sé lat.*
Chair d'animal,	*Busser.*
Asseyez-vous,	*Tugh a bel.*
Pauvre,	*Zé ga.*
Riche,	*Bou.*
Haut,	*Gu door.*
Bas,	*A cheer.*
Près,	*Kur ra.*
Loin,	*Ro hook.*
En haut,	*Lai.*
En bas,	*Tai.*
Devant,	*Wun Dah.*
Derrière,	*Ehir.*
Petit,	*Teet.*
Vérité,	*Hul loo.*
Mensonge,	*Kiz.*
Un,	*A had.*
Deux,	*Ko, ut, short kote.*

(1) Les Ittoo Galla mangent la chair de cet animal.

	Hurrur.
Trois,	*Sheeste.*
Quatre,	*Har rut.*
Cinq,	*Ham meest.*
Six,	*Sedeest.*
Sept,	*Săte.*
Huit,	*Sut.*
Neuf,	*Zeyton* ou *Zeythan.*
Dix,	*Assir.*
Onze,	*Asse ă had.*
Douze, etc. à	*Asse a kote, etc., à*
Vingt,	*Ku e ya.*
Vingt et un, etc. à	*Ku e y a à had, etc.*
Trente,	*Sassa.*
Quarante,	*Er bah.*
Cinquante,	*Hem sa.*
Soixante,	*Sis sah.*
Soixante et dix,	*Să tes sir.*
Quatre-vingt,	*Su tes sir.*
Quatre-vingt-dix,	*They tă neh.*
Cent,	*Buk ka la.*
Un mille,	*Kum.*
Mille deux cent vingt-cinq.	*Kum kote buhkalo kue-ya ham eeste.*

Vocabulaire *ou Dialecte des* Galla du sud, *communiqué par Abdel-Kauder, Hadjy Belal et autres indigènes.*

	Galla.
Le Soleil,	*Ad dŭ.*
Lune,	*Dje ă*, ou *ba te.*
Une étoile,	*Ur-je*, ou *té yu.*

	Galla.
Vent,	*Bu be.*
Pluie,	*Ko ba* ou *bo kire.*
Eclairs,	*Bekukka.*
Tonnerre,	*Habelle wak* (1).
Nuages,	*Du me sa.*
Terre,	*Laf fa.*
Montagne,	*Gă ră.*
Fer,	*Sib be la.*
Or,	*Wer-ké.*
Argent,	*Me ta.*
Une pierre,	*Dag ga* ou *hegga.*
Feu,	*E bid deh.*
Fumée,	*Du ge.*
Un arbre,	*Mo u ka.*
Un bois,	*Bus sun na.*
Une plaine,	*Dud da.*
Herbe,	*Tcheta.*
Une fleur,	*Do-ko.*
Une abeille,	*Tit te ga.*
Miel,	*Dag' ma.*
Froment,	*Ko ma de.*
Blé d'inde,	*Mish in ga.*
Orge,	*Gur bu.*
Pois,	*Shimbra.*
Nourriture,	*Ny at.*
Eau,	*Be shan.*
Pain,	*Bu dé na.*
Une rivière,	*Leg-ga.*
Fontaine,	*Bur ka.*
Un puits,	*E la.*

(1) Littéralement l'épée de Dieu.

	Galla.
Poisson,	*Bur tu me.*
Un cheval,	*Fer da.*
Un âne,	*Hur ré.*
Un mulet,	*Gan je.*
Un chameau,	*Galla.*
Une vache,	*Souă.*
Un veau,	*Djeb be.*
Un veau de deux ans,	*Ră da.*
Taureau,	*Sunga*, ou *debe*, *cha* ou *korma.*
Bœuf pour la charrue,	*Ko te yo.*
Une chèvre,	*Rée.*
Un chevreau,	*Ilma rée.*
Un mouton,	*Holă.*
Un agneau,	*Ilma holă.*
Une corne,	*Ga fa.*
Peau de vache,	*It til le.*
Chien,	*Sir re.*
Un Lièvre,	*Kru pe.*
Un oiseau,	*Shim bero*, ou *Tille.*
Un homme,	*Nă mă.*
Tous les hommes,	*De ra.*
Une femme,	*Ne te.*
Toutes les femmes,	*Na duo.*
Un fils,	*Il ma.*
Fille,	*Intel lo.*
Père,	*Ab bo.*
Sœur,	*O-bo le te.*
Mère,	*Bo le sa* ou *ad deer.*
Frère,	*O bo la.*
La Tête.	*Mă tă.*
Cheveu,	*Ne fen sa.*

	Galla.
OEil,	*Hed ja.*
Nez,	*Fun yan.*
Bouche,	*Af fan.*
Dents.	*Il Kaé.*
Langue,	*Ar rub ba.*
Oreille,	*Gu ra.*
Barbe,	*Ar re da.*
Gorge,	*Mor ma.*
Epaules,	*Ir re.*
Doigts,	*Koba.*
Ongles,	*Kin-sa.*
Coude,	*Chi ke le.*
Bras,	*Her ka.*
Poitrine,	*Ko ma.*
Sein de femme,	*Har ma.*
Cuisse,	*Gu dé da.*
Dos,	*Dug da.*
Ventre,	*Gerra.*
Entrailles,	*Mă re man.*
Jambe,	*Sar ba.*
Pied,	*Fănă.*
Jour,	*Er ra.*
Nuit,	*Ul kun.*
Un an,	*Bur ră.*
Soir,	*Gel gel la.*
Matin,	*Gu na ma dee rama.*
Demain,	*Bo roo.*
Midi,	*Wogusse.*
Chevilles des pieds,	*Inditteat.*
Orteils,	*Ab been yah.*
Talon,	*Koob.*
Plante du pied,	*Her dah.*

	Galla.
Sel,	*Ussoo.*
Venez,	*Koot.*
Pauvre,	*Ye sa.*
Riche,	*Du ré sa.*
Haut,	*Gh' éra.*
Bas,	*Gu ba ba.*
Droite,	*Meerga.*
Gauche,	*Beta.*
Près,	*Yeho.*
Loin,	*Fug go.*
En haut,	*Goo ba.*
En bas,	*Jel la.*
Devant,	*Wun-duk-ka.*
Derrière,	*Bo da.*
Petit,	*Tinno.*
Vérité,	*Oo-ga.*
Mensonge,	*Ki jee ba.*
Un,	*To ko.*
Deux,	*Lum ma.*
Trois,	*Sed de.*
Quatre,	*Af foor.*
Cinq,	*Shun.*
Six,	*Ja.*
Sept,	*Toor bah.*
Huit,	*Sed dét.*
Neuf,	*Sug gul..*
Dix.	*Koo dun.*
Onze,	*Kooda tok.*
Douze,	*Kooda lum ma.*
Noir,	*Guracha.*
Blanc,	*Ad de.*
Rouge,	*Deem to.*
Jaune,	*Ko re.*

Vocabulaire *de la langue des* Adaiel, *tiré du journal composé par M. Stuart, durant son séjour à Zeyla.*

	Adaiel.
Dieu,	*Alla.*
Le Soleil,	*A i ro.*
Lune,	*Al sa.*
Une Étoile,	*Ur took ta.*
Vent,	*Ar hoo.*
Pluie,	*Rooboo.*
Eclair,	*Augkara.*
Nuages,	*Urbu loo.*
Terre,	*Ba-ro.*
Montagne,	*Al li.*
Fer,	*Beam ta.*
Plomb,	*Arrara.*
Argent,	*Lack ru.*
Une pierre,	*Da a.*
Feu,	*Gi-rà.*
Un bois,	*Ha ra.*
Herbe,	*Ayisò.*
Une abeille,	*Did al a re.*
Miel,	*Mal a ba.*
Froment,	*Coom de.*
Blé d'inde,	*Moba sila.*
Eau,	*Li.*
Puits,	*A le.*
Poisson,	*Kul lum.*
Un cheval,	*Fa ra sa.*
Un âne,	*Da mun na.*
Un mulet,	*Buk i li.*

	Adaiel.
Un chameau,	*Ba ki ba.*
Une vache,	*La.*
Un veau,	*Koo o ba ra.*
Un Bœuf pour la charrue,	*Sung-ka.*
Une chèvre,	*Dubbila.*
Un mouton,	*Murroo.*
Une corne,	*Ga i sa.*
Peau de vache,	*Caf te.*
Chien,	*Kub-ba.*
Oiseau,	*Kin kro.*
Un homme,	*Adma.*
Une femme,	*Bar-ra.*
Un fils,	*Yi bara.*
Une fille,	*Ya on ka.*
Père,	*Yi abba.*
Mère,	*Yi no.*
La tête,	*Moo y a.*
Cou.	*Fil la.*
Epaules.	*Lub ka.*
Poitrine,	*A li li.*
Sein de femme,	*Aug goo ga.*
Ventre,	*Bak koo.*
Entrailles,	*Gar ba, ha ri sa.*
Jambe,	*Mid je ba.*
Un an,	*Ta van ka.*
Soir,	*Asse ri.*
Matin,	*Sar-ko.*
Midi,	*Do o ri.*
Eléphant,	*Da canoo.*
Venez,	*Amma.*
Allez,	*Gi ra.*

	Adaiel.
Pauvre,	*La a ma di.*
Riche,	*Doo ri sa.*
Près,	*Ibbin ayeto.*
Loin,	*Dir ré.*
En haut,	*Dir ri ma.*
En bas,	*Goo ba.*
Devant,	*Na a ra.*
Derrière,	*Kum moos.*
Petit,	*Unda-ni ta.*

Les noms de nombres sont, dit-on, les mêmes que ceux des Dankali.

Vocabulaire *de la Langue des* Danakil.

	Danakil.
Dieu,	*Alla.*
Diable,	*Shei tan.*
Esprit,	*Ma ly ka.*
Le Soleil,	*Ay e ro.*
Lune,	*Al-sa* ou *berra*
Etoiles,	*E took ta,* ou *Arra.*
Vent,	*A hy ta, ou sako.*
Vent du sud-est,	*Ge lal ta.*
Vent du nord-ouest,	*Wé ru ro.*
Pluie,	*Rōbe.*
Ciel,	*Amboo re.*
Terre,	*Arde,* ou *barroo.*
Montagne,	*Al la.*
Arbre,	*Ai-eb.*
Fer,	*Bir ta.*

	Danakil.
Argent,	*Luk-kroo.*
Or,	*Dăab.*
Pierre,	*Data*, ou *é ya.*
Herbe,	*E-shoo.*
Froment,	*Bu er*, ou *dereo.*
Pain,	*Ab de.*
Miel,	*Mu lu ba.*
Lait,	*An-ub.*
Beurre,	*Suba.*
Viande,	*Na do.*
Vivres,	*Nufs.*
Feu,	*Gira.*
Eau,	*Lé h.*
Rivière,	*Wé ah.*
Puits,	*E la.*
Poisson,	*Cul lum.*
La Mer,	*Bad da.*
Maison,	*Arra*, ou *bura.*
Un cheval,	*Fa rassa.*
Ane,	*Dun nun.*
Chameau,	*Galla*, ou *rakoo-bo.*
Vache,	*La.*
Taureau,	*Ou-ra.*
Bœuf,	*Sun-ga.*
Chien,	*Koota.*
Chèvre,	*Illa.*
Oiseau,	*Kim-beir.*
Mouton,	*Mer-wa.*
Un homme,	*Ka-bunt.*
Une femme,	*Ak bo eta.*
Un garçon,	*Foo re na.*
Une fille,	*Boo ru wa*

	Danakil.
Père,	*Ab ba,*
Mère,	*Yin na.*
Fils,	*Yi ber ra.*
Fille,	*Amma.*
Sœur,	*In-ha ber ra.*
Frère,	*Ina.*
La tête,	*Am-mo.*
Cœur,	*Tu ro.*
Cheveu,	*Do gur ta.*
Yeux,	*In te.*
Sang,	*Dor mo.*
Nez,	*San-na.*
Bouche,	*Af fa.*
Dents,	*Bu de na.*
Langue,	*Ar rub ba.*
Oreille,	*Ai te.*
Gorge,	*Un ge roor.*
Epaules,	*Sunko.*
Main,	*Gub ba.*
Sein,	*Nehar* ou *Alleel.*
Le corps,	*Gel lub.*
Lèvres,	*Wog gu ba.*
Jour,	*Al-hu* ou *Assaak.*
Nuit,	*Bher ra.*
Froid,	*Wah ha.*
Chaud,	*E beed.*
Apportez,	*Bah'.*
Venez,	*U'm.*
Allez,	*Girt,*
Boire,	*Nuk.*
Tuer,	*Dig gif.*
Manger,	*Uk koom.*

	Danakil.
Enterrer,	*Kub bre.*
Joyeux,	*Wal lal.*
Triste,	*Mum mai.*
Mort,	*Rub bé.*
Couteau,	*Gil lé.*
Flairer,	*Dir re.*
Parler,	*Yab.*
*S'*asseoir,	*Duf fé.*
Mensonge,	*Dir rub.*
Vérité,	*Noo mah.*
Loin,	*De re.*
Près,	*Ib be nă.*
Haut,	*Koor.*
Devant,	*Ar sa.*
Derrière.	*Gum mu da.*
Grand,	*Kibbo.*
Petit,	*Un da oom.*
Pauvre,	*Mes chinto.*
Long,	*Dé re.*
Bon,	*Mé eh.*
Mauvais,	*Um meh.*
Fort,	*Sig gea.*
Faible,	*We ro re.*
Vieux,	*Id dal too.*
Sourd,	*Aitu Melle.*
Rouge,	*Assa.*
Vert,	*Dat ta.*
Bleu et noir,	*Dutta.*
Blanc,	*Ad-du.*
Un,	*Inni ke.*
Deux,	*Lum meh.*
Trois,	*Sud de o.*

	Danakil.
Quatre,	*Fe re.*
Cinq,	*Ko no you.*
Six,	*Le hé ye.*
Sept,	*Mel hé ne.*
Huit,	*bă hă ra.*
Neuf,	*Se ga la.*
Dix,	*Thub ban.*
Onze,	*Thubban ketea.*
Douze,	*Thubban ke lum-meh*, etc.
Vingt,	*Lubba tunna*, etc.
Trente,	*Sud dum.*
Quarante,	*Moro tum.*
Cinquante,	*Kum tum.*
Soixante,	*La tum ma.*
Soixante et dix,	*Melhin a tumma.*
Quatre-vingt,	*Bahar tumma.*
Quatre-vingt-dix,	*Sega la tumma.*
Cent,	*Bōl.*
Mille.	*Tubban a bōl.*

Mots *de la Langue des habitans d'*Arkiko.

	Arkiko.
Homme,	*Nas.*
Femme,	*Eseet.*
Fille,	*Wellet.*
Garçon,	*Bus se.*
Vieillard,	*Ab be.*
Arbre,	*It-chet.*
Pierre,	*Bun-net.*

	Arkiko.
Montagne,	*Dubr.*
Terre,	*Mid-ur.*
Soleil,	*Tsat.*
Lune,	*Wer he.*
Etoiles,	*Kō-kub.*
Vent,	*Ne-fas.*
Ciel,	*As tur.*
Eclair,	*Ber-ruk.*
Plaine,	*Gă doom.*
Feu,	*Has seen.*
Or,	*Dab.*
Argent,	*Fud ah.*
Cuivre,	*Asle radde.*
Vache,	*Whud.*
Taureau,	*Whur.*
Bœuf,	*Be rai.*
Chèvre,	*Tulle.*
Mouton,	*Mud-uf.*
Chameau,	*Gi-mel.*
Lion,	*I ut.*
Léopard,	*Hum mum.*
Hyène,	*Ké-rai.*
Renard,	*Ash eet.*
Daim,	*A-rab.*
Chat,	*Dim-mo.*
Chien,	*Kulp,*
Oiseau,	*Ou-af.*
Pigeon,	*Hum-mam.*
Aigle,	*Ib-seet.*
Poisson,	*As-sur.*
Volaille,	*Dur-ho.*
Pluie,	*Ze-nab.*

	Arkiko.
Herbe,	*Sar.*
Cheval,	*Fé-ras.*
Ane,	*Ad-eig,*
Chemin,	*Gub-be'.*
Eau,	*Mi.*
Lait	*Al lil.*
Boire,	*Sit-tee.*
Manger,	*Bila.*
Miel,	*Mar.*
Blé,	*Uk-kel.*
Orge,	*Sheir.*
Froment,	*Sin-di.*
Beurre,	*E-sas.*
Ville,	*Ad.*
Rouge,	*Ki-ye.*
Noir,	*Salim.*
Blanc,	*Sa-da.*
Jaune,	*As far.*
Maison,	*Beet.*
Sandales,	*Mud as.*
Dessus,	*Laal.*
Dessous,	*Taakt.*
Main droite,	*Man.*
Gauche,	*Gel-ub.*
Devant,	*Kud-am.*
Derrière,	*Har.*
Près,	*Ke rub.*
Loin,	*Ré-em.*
Tête,	*Ras.*
OEil,	*En.*
Oreille,	*Iz-un.*
Nez,	*Anf.*

ARKIKO.

Bouche,	*Af.*
Dents,	*I nob.*
Bras,	*E-dé.*
Jambe,	*Ig-ger.*
Sel,	*Cha-o.*
Poivre,	*Ber-be-ra.*
Un daon,	*Gel but.*
Feu,	*Es-saat.*
Aujourd'hui,	*Ye-met-te.*
Nuit,	*La-le.*
Jour,	*Ummel.*
Demain,	*Fun-gue.*
Hier,	*Mà-le.*
Pauvre,	*Di-cef.*
Plusieurs,	*Buz-su.*
Peu,	*Hud.*
Petit,	*At-cheer.*
Grand,	*A-bee*, ou *Ag-goo-ra.*
Long,	*Rai-eem.*
Bon,	*Seu-ne.*
Mauvais,	*Ui-ku-e.*
Un,	*Ante.*
Deux,	*Killi.*
Trois,	*Se' lass.*
Quatre,	*U-bah.*
Cinq,	*A-moos.*
Six,	*Soos.*
Sept,	*Sub-hu.*
Huit,	*The-man.*
Neuf,	*Tsé.*
Dix,	*As-sur.*

	ARKIKO.
Onze,	*Assur ante, etc.*
Vingt,	*Assera.*
Trente,	*Selassa.*
Quarante,	*Er-bah.*
Cinquante,	*Com-sa.*
Soixante,	*Sissa.*
Soixante et dix,	*Sub-ha.*
Quatre-vingt,	*The-ma-ni-yah.*
Quatre-vingt-dix,	*Lis-ssal.*
Cent,	*Mete.*
Mille.	*Alph.*

MOTS *de la Langue des* SHIHO.

	SHIHO.
Homme,	*E-ute.*
Femme,	*Nu-ma.*
Fille,	*Bur-ra.*
Garçon,	*Gu-fa.*
Vieillard,	*Ba-ra.*
Arbre,	*In-kia-ra.*
Pierre,	*Dak.*
Montagne,	*Kur ma.*
Terre,	*Ba-ra.*
Soleil,	*Ai-ro.*
Lune,	*Al-sa.*
Etoiles,	*It-took.*
Vent,	*A ha.*
Ciel,	*Ar ran.*

	Shiho.
Eclair,	*An-kar ra.*
Plaine,	*Dugge.*
Feu,	*Bir.*
Or,	*Rab.*
Argent,	*Fid-dah.*
Cuivre,	*Assera che.*
Lance,	*Ma-ha-re.*
Bouclier,	*Ga-sha.*
Vache,	*La.*
Taureau,	*Ou-roo.*
Bœuf,	*Bee-ra.*
Chèvre,	*La.*
Mouton,	*Edo e dutta.*
Chameau,	*Ruk-oob.*
Lion,	*Lu-Bok.*
Léopard,	*Ar-ré-e-tun.*
Hiène,	*Nan-gu-la.*
Renard,	*Wok-ă-re.*
Daim,	*Wi-del-le.*
Chat,	*Besa a dimmo.*
Chien,	*Ker-re.*
Oiseau,	*Al loom.*
Pigeon,	*Gud-du du le.*
Aigle,	*Sou-oo.*
Poisson,	*As-sur.*
Volaille,	*Dur-ho.*
Pluie,	*Rōb.*
Herbe,	*As sho.*
Cheval,	*Fras.*
Ane,	*Oku-lut-te.*
Chemin,	*Ar-ra.*
Eau,	*Le.*

SHIHO.

Lait,	*An.*
Boire ;	*Bet.*
Miel,	*Buska.*
Blé,	*Illo.*
Orge,	*Ad'-é-lou.*
Froment,	*Sin-ra.*
Beurre,	*Sub-a.*
Ville,	*Dig.*
Rouge,	*Assu-tea.*
Noir,	*Dut tea.*
Blanc,	*Ad-du-tea.*
Jaune,	*Ig-ge-re-tea.*
Maison,	*Ar-re.*
Dessus,	*Ag-ga-na.*
Dessous,	*Gu-ba.*
Main droite,	*Misge.*
Gauche,	*Gu-ra.*
Devant,	*Lig-ga-bu.*
Derrière,	*Lid-dil-le.*
Près,	*He-rub.*
Tête,	*Am mo.*
OEil,	*In-te.*
Oreille,	*O-qua.*
Nez,	*San.*
Bouche,	*Af.*
Dents.	*É-Kok.*
Bras,	*Gub-ba.*
Jambe,	*Eba.*
Sel,	*Mil-hu.*
Poivre,	*Fur-Fur-re.*
Un daou,	*Gel but.*

Shiho.

Feu,	*Géra.*
Aujourd'hui,	*Ka-fa.*
Nuit,	*Ber.*
Demain,	*Bé-ra.*
Hier,	*Kas so.*
Pauvre,	*Ne-tea.*
Plusieurs,	*Mun-Goom.*
Peu,	*Dug-Goom.*
Petit,	*U-reelt ea.*
Grand,	*Der-tea.*
Bon,	*Mé tea.*
Mauvais,	*U-mo-tea.*
Frère aîné,	*Nab-ba-sal.*
Barbe,	*Dim-ne.*
Toile,	*Ser-re na.*
Un,	*In-ek.*
Deux,	*Lam-ma.*
Trois,	*Ad-da.*
Quatre,	*Af-ur.*
Cinq,	*Kon.*
Six,	*Léh.*
Sept,	*Mel-hén.*
Huit,	*Bahr.*
Neuf,	*Sug-gal.*
Dix,	*Tum mun.*
Onze,	*In-ken-kit-a-mum.*
Vingt,	*Lam-mat-an.*
Trente,	*Sez-zun.*
Quarante,	*Mer-ro-tun.*
Cinquante,	*Kun-tun.*
Soixante,	*La-he-tun.*

	Shiho.
Soixante et dix,	*Mel-hen-tum-mum.*
Quatre-vingts,	*Bahr-tum-mum.*
Quatre-vingt-dix,	*Bole-sugga-la.*
Cent,	*Bōl.*
Mille.	*Alph.*

Quelques mots de la langue des Takué (1) *et des* Boja.

	Takué et Boja.
Homme,	*Grua.*
Femme,	*Tooke.*
Eau,	*Ane.*
Boire,	*Ane jusse.*
Fils,	*Am-fa-re.*
Fille,	*An ke.*
Lait,	*Shub.*
Feu,	*Luk ka.*
Grain,	*Err.*
Vache,	*Wass.*
Ane,	*Duk ka ra.*
Bouza,	*Silka.*

Quelques mots de la langue des Barea.

	Barea.
Un homme,	*Oo koo i.*
Une fille,	*Dung-go-di.*

(1) Les *Takue* appellent le *Mareb*, *Ansubba.*

	Barea.
Dieu,	*Ib be ri.*
Blé,	*El ba.*
Feu,	*Shet ta.*
Eau,	*Um-ba.*
Bouza,	*Apha.*
Pain,	*Tuss.*
Boire,	*Lug.*
Manger,	*Kul.*
Veau,	*Issue.*
Chameau,	*Cam-bero.*
Pluie,	*Ha la-le.*

Langue *des* Adareb *et des* Bisharyn, *tribus voisines de l'Egypte.*

	Adareb et Bisharyn.
Homme,	*Gal-tuk.*
Femme,	*Tu kut.*
Vieillard,	*Wotuk-sheel.*
Garçon,	*Woor.*
Pierre,	*Owee.*
Montagne,	*Or ba.*
Soleil,	*To een.*
Etoiles,	*Hai ek.*
Lune,	*Te dai.*
Terre,	*To but.*
Fer,	*Ton deel.*
Or,	*Du ma ra.*
Argent,	*Esh tet.*
Lance,	*Tof nah.*
Bouclier,	*Og-be.*

	Adareb et Bisharyn.
Epée,	*Om-ba-dud.*
Coutelas,	*Wan-ja.*
Vache,	*O-sha.*
Chèvre,	*To-nai.*
Mouton,	*O na.*
Chameau,	*O-kam.*
Lion,	*Wō ad de.*
Léopard,	*Wo e am.*
Hyène,	*Kerai.*
Daim,	*O ra.*
Petit daim.	*Gun nai.*
Renard,	*Ba-sho.*
Chat,	*Dim mo.*
Chien,	*Wo-yas.*
Oiseau,	*Ke-lai.*
Poisson,	*Wa assu.*
Vaisseau,	*Wa ru.*
Cheval,	*At tai.*
Poule,	*Ad dee ro.*
Eau,	*O yum.*
Lait	*At.*
Pain,	*Bed dut.*
Beurre fondu,	*O-la.*
Blé,	*War ru.*
Tuer nn homme,	*Wotuk dirna.*
Ane,	*O meck.*
Sel,	*Mi luk.*
Noir,	*Wohad dul.*
Blanc,	*Wo da na.*
Rouge,	*Wo druf.*
Miel,	*Tou.*
Maison,	*O gou.*

	Adareb et Bisharyn.
Dessus,	*In ke.*
Dessous,	*Nă sa.*
Loin,	*Sug geeb.*
Près,	*Dow ul.*
Tête,	*Ig gre mă.*
Yeux,	*Te-le-le.*
Nez,	*Og-nuf.*
Dents,	*O yuf.*
Lévres,	*Am bă ro.*
Langue,	*Me dă bo.*
Bras,	*Wi yo.*
Doigts,	*Te bal le.*
Oreille,	*On gue loh.*
Jambe,	*Rug ă dok.*
Cheveux,	*Ta mo.*
Feu,	*To ne.*
Nuit,	*Ou ad.*
Jour,	*Om bé.*
Chaud,	*Hou eet.*
Froid,	*Moc-qua ra.*
Plusieurs,	*Gud dow a.*
Peu,	*She luk.*
Grand,	*Win.*
Petit,	*Du ba lowa.*
Bon,,	*A dai u wa.*
Mauvais,	*A ma go a.*
Lait,	*Shat.*
Un,	*En-gat.*
Deux,	*Ma loob.*
Trois,	*Mih.*
Quatre,	*Ud dig.*
Cinq,	*Ib.*

	Adareb et Bisharyn.
Six,	*Sug-goor.*
Sept,	*Ser a măb.*
Huit,	*Sum hai.*
Neuf,	*Shed ig.*
Dix,	*Tum mun.*
Onze,	*Tum nug gir.*
Douze,	*Tum n' mal-loob*, etc.
Vingt,	*Tug goog.*

Vocabulaire *de la Langue du* Dar-Four.

	Dar-Four.
Soleil,	*Dule.*
Lune,	*Do-al.*
Etoiles,	*Wir-re.*
Firmament,	*Jou-il.*
Vent,	*Do-lah.*
Terre,	*Su-ru.*
Montagne,	*Fu-gu.*
Plaine,	*Ju da.*
Arbre,	*Ku-ru.*
Plusieurs arbres,	*Ku-run-wă.*
Petits arbres,	*Ku-ru-iting.*
Pierre,	*De do.*
Plusieurs pierres,	*Ke dōn' a.*
Eau,	*Ke-ro.*
Puits,	*Ku-dee.*
Torrent,	*Mud-deel.*
Petite rivière,	*Lō-long.*
Fer,	*Dou-ra.*

	Dar-Four.
Argent,	*Fud-deh.*
Or, (1)	*Dab.*
Cheval,	*Mur-tah-ădé.*
Vache,	*O-o.*
Taureau,	*Nûng.*
Jeune bœuf,	*Tu-re.*
Chèvre,	*De-u.*
Mouton,	*Dolăh'-fun.*
Agneau,	*Oorin-que.*
Chien,	*Assa.*
Chat,	*Bees.*
Hyène,	*To ro.*
Lion,	*Moo-roo.*
Léopard,	*Ja-ra.*
Daim,	*Pe-ra.*
Eléphant,	*Ong-eer.*
Dents d'éléphant,	*Ong-eer e dugge.*
Père,	*Abboo.*
Mère,	*Um-me.*
Fils,	*Que.*
Fille,	*Neu.*
Hommes,	*Guva.*
Un homme,	*Dwo-tok.*
Une Jument,	*Mur-ta ferné.*
Une femme,	*Yan-que.*
Femmes,	*E yan-ga.*
Un chef,	*Sug gul.*
La tête,	*Tub-bo.*
Cheveux,	*Nu' lu' eng-ir.*

(1) Une grande quantité d'or est apportée des montagnes de *Sabun* près de *Kordofan.*

	Dar-Four.
Yeux,	*Nu'-me.*
Nez,	*Dar-me.*
Bouche,	*U-do.*
Dents,	*Dug-ge.*
Oreilles,	*De-lo.*
Barbe,	*Pu-roo.*
Main droite,	*Don-ga suru.*
Main gauche,	*Dong-ogu ro.*
Cou,	*Que.*
Epaule,	*Katuf.*
Poitrine,	*Ke-ra.*
Ventre,	*De-u.*
Cœur,	*Kilma.*
Foie,	*Nun-ya.*
Droite,	*Weja.*
Jambe,	*Tar-su-ru.*
Jambe gauche,	*Tar-ogu rō.*
Doigt,	*To ring a.*
Orteil,	*Tar toringe.*
Ongles,	*Karung.*
Dos,	*Sōr.*
Front,	*E-re.*
Cuisse,	*De-wil.*
Rouge,	*Fō-kah.*
Noir,	*De ko.*
Jaune,	*Fō a.*
Vert ou bleu,	*Ke-ru.*
Papier,	*Fut-ta.*
Plume,	*Gul-lum.*
Herbe,	*Dih.*
Blé, Froment,	*Gim me.*

DAR-FOUR.

Orge,	*Sai-eed.*
Djoary,	*Nur-reek.*
Riz,	*Eus.*
Dattes,	*Sun du.*
Un,	*Deek.*
Deux,	*Ou.*
Trois,	*Ees.*
Quatre,	*Ongal.*
Cinq,	*Os.*
Six,	*Sitta sun-deek.*
Sept,	*Subha.*
Huit,	*Themaniar.*
Neuf,	*Tissee.*
Dix,	*Ashurer*, ou *Weja.*
Vingt,	*Wing-on.*
Trente,	*Wing-ees.*
Quarante,	*Wing-ongeval*, etc.
Cent,	*Mea.*
Mille,	*Alph.*
Viande,	*Ne-no.*
Pain,	*Too gu ro.*
Miel,	*Nă su.*
Lait,	*Boo ra.*
Peau,	*Der ma.*
Une corne,	*Dul ba.*
Deux cornes,	*Kul-ba.*
Une poule,	*Dō-ka.*
Plusieurs oiseaux,	*Keanga.*
Un oiseau,	*De-a.*
Un aigle,	*Dul.*
Plusieurs aigles,	*Kulong.*
Autruche,	*Su-mo.*

	Dar-Four.
Tabac,	*Tă băi.*
Petit,	*I-ting.*
Grand,	*Ap-fwar.*
Long,	*Ku-ra.*
Court,	*E bu te.*
Pesant,	*De-ro.*
Léger,	*E-ku-le.*
Dessus,	*E-re.*
Dessous,	*Du.*
Loin,	*Kor-ra.*
Près,	*Duk-kec.*
Devant,	*Jō.*
Poisson,	*Fun.*
Hippopotame,	*Fars el bahr.*
Crocodile,	*Nam mu.*
Glace,	*Wō-ranj.*
Neige, (1)	*Oo me.*
Nuages,	*Kō-tu.*
Tonnerre,	*Del.*
Eclair,	*Ulmel-la.*
Pluie,	*Eque.*

Vocabulaire *de l'*Amharic, *ou de la Langue de l'*Amhara.

	Amharic.
Dieu,	*Igzer.*
Soleil,	*Tsai.*
Lune,	*Tckerka.*

(1) Celui de qui je tiens ce Vocabulaire, m'a dit qu'il avait vu beaucoup de neige sur les montagnes du Samen.

	Amharic.
Étoile,	*Quō-kub.*
Vent,	*Nefăs.*
Pluie,	*Zinăm.*
Éclair,	*Meb ruk.*
Nuage,	*Dè-ma-na.*
Terre,	*Mider.*
Colline,	*Amba.*
Montagne,	*Tarara.*
Fer,	*Be-rut.*
Or,	*Werk.*
Argent,	*Bir.*
Pierre,	*Dengea.*
Un arbre,	*Zăf.*
Feu,	*A' sat.*
Un bois,	*Dur.*
Une plaine,	*Mé da.*
Une vallée,	*Gud-del.*
Une tente,	*Dun-quan.*
Petite maison,	*Beit.*
Grande maison,	*A de rash.*
Herbe,	*Săr.*
Paille,	*Gul-le va.*
Fruit,	*Fre.*
Fleur,	*Ab be va.*
Abeille,	*Niv.*
Miel,	*Măr.*
Froment,	*Sin-de.*
Blé d'inde,	*E bahr Mashella.*
Orge,	*Gufs.*
Pain,	*En jé-ra.*
Eau,	*Wă-hă.*
Ruisseau,	*Wanz.*

	AMHARIC.
Rivière,	*Bahr.*
Fontaine,	*Mintch.*
Puits,	*A zukt.*
Poisson,	*As-sa.*
Grand poisson,	*Ambaz-a.*
Un cheval,	*Feras.*
Ane,	*Hiyah.*
Mulet,	*Buk a lo.*
Chameau,	*Gemél.*
Une vache,	*Laam* ou *freda.*
Un taureau,	*Ou ra.*
Un bœuf,	*Bé-rai.*
Mouton,	*Bug.*
Agneau,	*Tebōt.*
Chèvre,	*Fe-el.*
Chevreau,	*Gul-gul.*
Corne,	*Kund.*
Peau,	*Corvette.*
Lion,	*Anbasa.*
Chien,	*Wi-sha.*
Sauterelle,	*An bă ta.*
Oiseau,	*Wōf.*
Homme,	*Wōnd.*
Une femme,	*Sét.*
Un enfant nouveau né,	*Tchek-la.*
Un garçon ou une fille,	*Lidge.*
Frère,	*Wan-dim-e.*
Sœur,	*It-tea.*
Père,	*Abăte.*
Mère,	*Enăte.*
Un ami,	*Wa dad je.*
Tête,	*Ras.*

	Amharic.
Cheveux,	*Tse gur.*
OEil,	*Ain.*
Nez,	*Af-int cha.*
Bouche,	*Af.*
Dents,	*Ters.*
Langue,	*Mel as.*
Voix,	*Dimts.*
Oreille,	*Djō-ro.*
Barbe,	*Tim.*
Menton,	*Shan-go but.*
Epaules,	*Te kush a.*
Dos,	*Chunka.*
Cou,	*Ungat.*
Bras et main,	*Edje-kind.*
Doigts,	*Sāt.*
Poitrine,	*Du rat.*
Sein de femme,	*Tut.*
Ventre,	*Hōd.*
Boyaux,	*Manta.*
Cœur,	*Lib.*
Sang,	*Dum.*
Peau,	*Corvet.*
Jambe,	*Ig ger.*
Pied,	*Tchamă ig ger.*
Cuisse,	*Tchin.*
Orteils,	*Igger-tsat.*
An,	*A mit.*
Mois,	*War.*
Semaine,	*Samint.*
Jour,	*Kan.*
Aujourd'hui,	*Za re.*
Midi,	*Akul-kan.*

	Amharic.
Minuit,	*Memfak le lit.*
Matin,	*Tawat malada.*
L'heure du chant du coq,	*Doro Sitcho.*
Près,	*Kerib.*
Loin,	*Rook.*
Dessus,	*Lai.*
Dessous,	*Taich.*
Devant,	*Fit.*
Derrière.	*Hu wa la.*
Grand,	*Tal lak.*
Petit,	*Ta Nash.*
Court,	*A-chir.*
Long,	*Rej-jum.*
Riche,	*Balet ugga.*
Pauvre,	*Duha.*
Sombre,	*Tchelema.*
Un trou,	*Gund god.*
Profond,	*Talak.*
Pesant,	*Kub-dal.*
Léger,	*Kalil.*
Amer,	*Memarar.*
Doux,	*Taf feet.*
Beaucoup,	*E jig.*
Peu,	*Te kit.*
Bon, beau,	*Mal-kom.*
Laid, mauvais,	*Kuffo.*
Fort,	*Ber-tu.*
Faible,	*Dek a ma.*
Sourd,	*Dun koro.*
Aveugle,	*Ou er.*
Sec,	*Der ruk.*

	Amharic.
Humide,	*Ertub.*
Chaud,	*Mok.*
Froid,	*Bird.*
Rouge,	*Ki.*
Jaune,	*Bit cha.*
Bleu, noir,	*Tuk-koor.*
Bleu clair,	*Sum ai.*
Blanc,	*Netch.*
Vert,	*Arun gode,*
Brun,	*Bul la.*
Pourpre,	*Kaf ai.*
Gris,	*Ter ring.*
Châtain,	*Am mur.*
Un,	*And.*
Deux,	*Killet.*
Trois,	*Sost.*
Quatre,	*Ar rut.*
Cinq,	*Au mist.*
Six,	*Se-dist.*
Sept,	*Sub-hat.*
Huit,	*Se mint.*
Neuf,	*Zet ti.*
Dix.	*As sir.*
Onze, etc.	*Assir* etc.
Vingt,	*Hăh.*
Trente,	*Selassa.*
Quarante,	*Erbah.*
Cinquante,	*Com sa.*
Soixante,	*Sit-sa.*
Soixante et dix,	*Subbah.*
Quatre-vingts,	*Semaniyah.*
Quatre-vingt-dix,	*Zette nah.*

	Amharic.
Cent,	*Me to.*
	Killet meto, etc.
Mille.	*She.*
Dix mille,	*Alf.*
Un million,	*I, lef.*

Vocabulaire *de la Langue du* Tigré.

	Tigréen.
Dieu,	*Es ger.*
Soleil,	*Tsai.*
Lune,	*Wer he.*
Eclair,	*Nu gui da.*
Terre,	*Mid-re.*
Colline,	*Amba.*
Fer,	*At-chin.*
Argent,	*Be-roor.*
Pierre,	*Hem-ne.*
Un arbre,	*Hom.*
Feu,	*How-e.*
Un bois,	*Kussale* (un buisson).
Une vallée,	*Sud-fe.*
Herbe,	*Săre.*
Paille,	*Assur.*
Fruit,	*Fre.*
Fleur,	*Amboba.*
Une abeille,	*Né be.*
Lait,	*Savva.*
Froment,	*Sin-di.*
Blé d'inde,	*Mashella bahre.*
Orge,	*Se gum.*

	Tigréen.
Pain,	*Go-go.*
Eau,	*Mi.*
Un petit courant,	*Ri vai*, ou *gerrub.*
Rivière,	*Kol-li.*
Fontaine,	*Ain.*
Puits,	*Azuk te.*
Un cheval,	*F'ras.*
Ane,	*Er-ge.*
Mulet,	*Bug-a-le.*
Une vache,	*Laa-me.*
Un taureau,	*Shid-en.*
Mouton,	*Bugge.*
Agneau,	*Meza.*
Chèvre,	*Té-le.*
Corne,	*Kerne.*
Chien,	*Kul-be.*
Oiseau,	*Wof-eef.*
Homme,	*Sa-boi.*
Une femme,	*Sa-boi-te.*
Un enfant nouveau né,	*Wud-de, boy.*
Un garçon ou une fille,	*Qua le.*
Frère,	*Hau e.*
Sœur,	*Af-te.*
Père,	*Ab bo e.*
Mère,	*Eno-e.*
Un ami,	*Fé tou ye.*
Cheveu,	*Tsu gu re.*
OEil,	*Aire.*
Dents,	*Sin ne.*
Langue,	*Mel has.*
Voix,	*Dimt se.*
Oreille,	*Iz ne.*

TIGRÉEN.

Barbe,	*Tcha me.*
Menton,	*Mun kus.*
Epaules,	*Ké sa.*
Dos,	*In-ge ra.*
Cou,	*Kus săd.*
Bras et main,	*Eed.*
Doigts,	*Assa vette.*
Sein de femme,	*Toob.*
Ventre,	*Kub de.*
Entrailles,	*Amét.*
Cœur,	*Lib. be.*
Jambe,	*Ig gere.*
Cuisse,	*Shel-lef.*
Orteils,	*Assa vetti iggere.*
Mois,	*War ré.*
Semaine,	*Sum mun.*
Jour,	*Mal te.*
Aujourd'hui,	*Lomi.*
Midi,	*Ferka malte.*
Minuit,	*Ferka le' te.*
Matin,	*Nug-ga-o.*
L'heure où le coq chante,	*Dora nukko.*
Près,	*Ke-rub.*
Loin,	*Ro-ok.*
Dessus,	*Lăli.*
Dessous,	*Tak-ti.*
Devant,	*Kad dom.*
Derrière,	*Da har.*
Après,	*Dă re.*
Grand,	*A vee.*
Petit,	*Nish-te.*

	TIGRÉEN.
Court,	*Atteer.*
Long,	*No-we.*
Riche,	*Balet sugga.*
Sombre,	*Selle-mat.*
Profond,	*Ave-e.*
Pesant,	*Kub-bid.*
Amer,	*Murrur.*
Doux,	*To-um.*
Beaucoup,	*Buze-u.*
Peu,	*Nish te.*
Bon, beau,	*Sub-ook.*
Laid, mauvais,	*Am mak.*
Faible,	*Duk-oom.*
Sourd,	*Sum-maum.*
Sec,	*Nuk koos.*
Humide,	*Roo-oos.*
Froid,	*Kuer ree.*
Rouge,	*Ki yeh.*
Bleu et noir,	*Sa lim.*
Blanc,	*Să da.*
Un,	*Ad de.*
Deux,	*Kil le te.*
Trois,	*Seleste.*
Quatre,	*Er bah te.*
Cinq,	*Au mish te.*
Six,	*Se dish te.*
Sept,	*Shu ba te.*
Huit,	*Shu mun te.*
Neuf,	*Tish ă te.*
Dix,	*Assur te.*
Onze,	*Assurte ăde,* etc.
Vingt,	*Assera.*

	Tigréen.
Trente,	*Idem.*
Quatre-vingt-dix,	*Tisseh.*
Cent,	*Me-te.*
Mille.	*Shé.*
Dix mille,	*Elfe.*
Un défilé,	*Aleph.*
Bouza,	*Souah.*
Lance,	*Qui nat.*
Un bouclier,	*Wal ta.*
Un couteau,	*Shut tel.*
Une étoffe,	*Al la va.*
Une ville,	*Kutuma.*
Vif,	*Tulo.*
Venez,	*Nah.*
Allez,	*Kid.*
Je connais,	*Ana efellet.*
Vivres,	*Sine.*

Vocabulaire *de la Langue des* Agau.

	Agau.
Dieu,	*Yé de ra.*
Soleil,	*Quo-rah.*
Lune,	*Er wah.*
Etoile,	*Se-gul wa,*
Terre,	*Ziv va.*
Montagne,	*Ah-béh.*
Pierre,	*Ker-na.*
Un arbre,	*Kana.*
Un bois,	*Lukan.*
Une plaine,	*Buttah.*

	Agau.
Petite maison,	*Gnin.*
Lait,	*Saf.'*
Miel,	*Să ra.*
Froment,	*Zeer-wa.*
Blé d'inde,	*Mela.*
Orge,	*Sik kum.*
Pain,	*Me.*
Eau,	*Ou.*
Rivière,	*Arwa.*
Un cheval,	*Fer za.*
Ane,	*Do-qua ra.*
Mulet,	*Be ke la.*
Une vache,	*Loo.*
Un taureau,	*Tchin.*
Un bœuf,	*Beră.*
Mouton,	*Bega.*
Agneau,	*Mais.*
Chèvre,	*Fit che ra.*
Chien,	*Guz zen.*
Oiseau,	*Zela.*
Homme,	*Gulwa.*
Une femme,	*Yu na.*
Enfant nouveau né,	*Yekoor* (fils).
Un garçon ou une fille,	*Yuggera* (fille.)
Frère,	*Iz zen.*
Sœur,	*Is sen.*
Père,	*Eer.*
Mère,	*Ig ge na.*
Un ami,	*Yeeg* (oncle).
Tête,	*Our.*
Cheveu,	*Sif ha.*
OEil,	*Yel.*

	Agau.
Nez,	*Yessoom.*
Bouche,	*Mij je.*
Dents.	*Ye re ku ta.*
Oreille,	*Ke rus-tan.*
Doigts,	*Nun.*
Sein de femme,	*Ye-lib.*
Pied,	*Luk.*
Aujourd'hui,	*Nich nan.*
Matin,	*Khar.*
Loin,	*Ta kut.*
Dessus,	*Yek il.*
Dessous,	*Yo ga.*
Devant,	*So gua.*
Derrière,	*Bo-wul.*
Après,	*Ye gulga.*
Lourd,	*Tuk kul* (arabe).
Beaucoup,	*Be chuk.*
Peu,	*We-tuk.*
Bon, Beau,	*Kom ta.*
Laid, Mauvais,	*Tche ka.*
Un,	*Lo.*
Deux,	*Leen-ya.*
Trois,	*Sho-ka.*
Quatre,	*See-za.*
Cinq,	*Ac-qua.*
Six,	*Wal-ta.*
Sept,	*Lam ta.*
Huit,	*So-ta.*
Neuf,	*Si cha.*
Dix,	*Suk-ka.*
Onze,	*Sukka lo*, etc.
Vingt,	*Ler-rin.*

	Agau.
Trente,	*So re yin.*
Quarante,	*Ar vah.*
Cinquante,	*Ae quur yin.*
Soixante,	*Wal tur jin.*
Soixante et dix,	*Lam tur jin.*
Quatre-vingt,	*So tur jin.*
Quatre-vingt-dix,	*Se chur jin.*
Cent,	*La'.*
Un défilé,	*Deuk.*
Bouza,	*She la.*
Lance,	*Ik e na.*
Bouclier,	*Gush a.*
Epée,	*Shif.*
Couteau,	*She tee.*
Une étoffe,	*Se-ren.*
Une ville,	*Kut ma.*
Vif,	*Kozze.*
Venez,	*Lo.*
Allez,	*Fat.*
Je connais,	*An ar kur.*
Vivres,	*Le-qua.*

Vocabulaire *de la Langue des* Dar-Mitchequa, *tribu de* Shangallas *de l'intérieur des terres.*

	Shangalla.
Le Soleil,	*Wo-ka.*
Lune,	*Beja.*
Etoile,	*Bé ja.*
Vent,	*Zu bă.*
Pluie,	*Dim' ma.*

	Shangalla.
Éclair,	*Mud-de-ma.*
Terre,	*En né ah.*
Ciel,	*Go za.*
Une montagne,	*Je-sa* (un roc).
Fer,	*So khar.*
Or,	*At yea.*
Un couteau,	*Chag gur.*
Lance,	*Mio khur.*
Une pierre,	*Do je sa.*
Arbre,	*Géa.*
Herbe,	*Ge zea.*
Miel,	*Kut cha.*
Froment,	*None.*
Orge,	*Segum.*
Pain,	*En-ga.*
Grand gâteau,	*Pan sa.*
Eau,	*I-ah'.*
Un puits,	*Qu-iah.*
Une rivière,	*E-pu-cha.*
Poisson,	*Go sha.*
Un cheval,	*Feriz-ze.*
Ane,	*De guogga.*
Vache,	*Kuos-sa.*
Taureau,	*Wuddo guossa*, ou *Wuddoma.*
Veau,	*Din a wa.*
Mouton,	*Mé kha*, ou *ga-jă.*
Agneau,	*Du ma* ou *du ja ja.*
Une chèvre,	*Méah'.*
Chevreau,	*Du méah'.*
Corne,	*Ko-ma.*
Peau,	*Bé-ma.*

	Shangalla.
Lion,	*Gum ba.*
Chameau,	*To-ra.*
Chien,	*Koa.*
Agazen,	*Ko qua.*
Rhinocéros,	*Arwé harish.*
Buffle,	*Gim mus ga.*
Sauterelle (1),	*We-da.*
Oiseau,	*Meta guzza.*
Homme,	*Gun-za.*
Femme,	*In-guf-fa.*
Fils,	*Du gunza.*
Fille,	*Dingif fa.*
Une jeune femme,	*Du gun na.*
Père,	*Wab bé.*
Mère,	*E-yo-a.*
Frère,	*Hai-h'.*
Sœur,	*O-whé'*
Grand'Mère,	*Ep-pe-eh.*
Grand père,	*Am pé eh.*
Un vieillard,	*Gaz-za.*
Tête,	*Illu ko ma.*
Cheveux,	*Be quah.*
Yeux,	*Illiku mah.*
Nez,	*Ko tu ma.*
Oreilles,	*Tsé ma.*
Bouche,	*Sum ma.*
Lévre et barbe,	*Bés ma.*
Dents,	*Kuus-ma.*
Langue,	*Ko tet tu ma.*
Menton,	*En gil les sa.*

(1) Les Shangallas mangent les sauterelles.

SHANGALLA.

Bras,	*Yă ma.*
Jambe,	*Ghug-gu-ma.*
Poitrine,	*Ko-ze-ma.*
Rognon,	*Chich chu mă.*
Boyaux,	*E lu-ma.*
Doigts,	*Qué a.*
Sang,	*Moh hă.*
Un jour,	*Mai-ka* (2).
Nuit,	*Mu guk kua.*
Matin,	*Gid-de-da.*
Soir,	*Um gus ja.*
Maison de bois,	*Meet se.*
Hutte,	*Gogua.*
Petit,	*Dit se chen-a.*
Grand,	*O-bo-ma.*
Voir,	*Wee den.*
N'entendre rien,	*Dur guf su ken.*
Sentir,	*Dek e nen.*
Goûter,	*Chik ke ră ten.*
Parler,	*En je shen,*
Allez,	*Am bat se.*
Venez,	*Wé a.*
Chanter et danser,	*Gé ah.*
Sur le devant,	*Lim mu turku ma.*
Derrière,	*Bun gu ma.*
Dessus,	*Elu guz za.*
Dessous,	*Nen ne a.*
Long,	*Mut tuz-ma.*
Court,	*Du qua.*

(1) Peu d'entre eux connaissent les années, les mois ou aucune division du temps.

	Shangalla.
Beau,	*Mug guk ma.*
Mauvais, laid,	*Mun es ma.*
Chaud,	*Go ku ma.*
Froid,	*Gid de da.*
Noir,	*Muk ki ma.*
Blanc,	*Am-po-ma.*
Rouge,	*Whé ma.*
Jaune,	*Mé tă mă.*
Manger,	*Sen.*
Boire,	*Fuk kun.*
Dormir,	*Jij je nah.*
Mourir,	*Dasha.*
Un,	*Mé tă mă.*
Deux,	*Am ban da.*
Trois,	*Quo ka ga.*
Quatre,	*Ză-a chă.*
Cinq,	*Man koos.*
Six,	*Wa ta.*
Sept,	*Lin yé-ta.*
Huit,	*Sug guăta.*
Neuf,	*Sa sa.*
Dix,	*Chik-ka.*
Onze,	*Chikké métămă*, etc.

Cette tribu pratique la circoncision.

Dialecte des Shangallas *du* Tacazze.

	Shangalla-Tacazze.
Dieu,	*Rabbi.*
Soleil,	*Wah'.*
Lune,	*Térah.*

	Shangalla-Tacazze.
Etoile,	*Shun da.*
Vent,	*Sou e ta.*
Ciel,	*Que yah.*
Pluie,	*E mă ra.*
Terre,	*Hug-ga.*
Montagne,	*I ă.*
Plaine,	*Wo-da.*
Arbre,	*Il-la.*
Buisson,	*Duf fă.*
Père,	*I-yah.*
Mère,	*An ga.*
Frère,	*Toma.*
Sœur,	*Anya.*
Oncle,	*Am-ba la.*
Feu,	*Tuma.*
Pierre,	*U-ga.*
Cheveux,	*An-na.*
Tête,	*Anna sunga.*
Yeux,	*Wă.*
Oreilles,	*Oo koo na.*
Bouche,	*Mă.*
Nez,	*Bu bu na.*
Bras,	*Ku na.*
Jambe,	*Minda.*
Un cheval,	*Be ră sa.*
Ane,	*Shan da.*
Mulet,	*Bug ge la.*
Chèvre,	*Lus-sha.*
Mouton,	*Gumma.*
Vache,	*Ai-ra.*
Taureau,	*Bou-ta*, ou *ij jera.*
Bœuf,	*Nă-ra.*

SHANGALLA TACAZZE.

Un daim,	*Le da.*
Poisson,	*Esa.*
Volaille,	*Dor hă.*
Oiseau,	*Ye la.*
Rouge,	*Be-ba.*
Jaune,	*Le da.*
Noir,	*Um ma.*
Blanc,	*Ar-ră.*
Vert,	*Jig ga.*
Herbe,	*Sé-na.*
Ami,	*Wo-da nah.*
Homme,	*Quă.*
Femme,	*Dukka.*
Fils,	*Addeh.*
Fille,	*Ke thah.*
Grand,	*An-da.*
Petit,	*Dé da.*
Court,	*It te ta.*
Long,	*Gillah.*
Près,	*Do lah.*
Loin,	*Gellȧ.*
Dessus,	*I-a.*
Dessous,	*Dig ge da.*
Sommeil,	*Nig ge da.*
Se lever,	*Fi da.*
Mitchelle,	*Ke-na.*
Dagussa,	*Dagussa.*
Manger,	*Min-che.*
Ne pas manger,	*E min che.*
Fer,	*Be-da.*
Selle,	*Quo-ra.*

	SHANGALLA-TACAZZE.
Or et argent,	(noms inconnus).
Boisson,	*In-no.*
Provisions,	*Nă deh.*
Chaud,	*Tu ku ma.*
Froid,	*Mu la.*
Maison,	*E-ta.*
Un puits,	*Wab beah.*
Rivière,	*Suba.*
Rivière du Tacazze,	*Ta-ko-be-a.*
Venez,	*Gă deh.*
Allez,	*Ou eh.*
Bon,	*Quo shah.*
Mauvais,	*Biy ah.*
Chat,	*Ajja.*
Eléphant,	*Ab be na.*
Lion,	*Mok.*
Buffle,	*Gebbuka.*
Léopard,	*Un ka.*
Liévre,	*Lum mugga.*
Singe,	*Go-bel la.*
Eau,	*Be ya.*
Bouza,	*Ifa.*
Bouclier,	*Am ma.*
Lance,	*Ma sa.*
Guerre,	*Ba da.*
Une épée,	*Yig-ga du.*
Etoffe,	*Se' sa.*
Une corne,	*Ge la.*
Peau,	*Ag gulla.*
Couteau,	*En je ra.*
Un,	*Illa.*
Deux,	*Bel le.*

	Shangalla-Tacazze.
Trois,	*Set-te.*
Quatre,	*Sal le.*
Cinq,	*Bus su-me.*
Six,	*Er-de.*
Sept,	*Bar dé.*
Huit,	*Quon-que-da.*
Neuf,	*Quun tel-le.*
Dix,	*Quul la kud de.*
Onze,	*Quul la kud illa.*

Mots *de la langue* Mutshuana, *tirés d'un journal manuscrit de M.* Cowan (1).

	Mutshuana.
Soleil,	*Let chachi.*
Lune,	*Werri* (2).
Terre,	*Lehachi.*
Arbre,	*Molela.*
Vent,	*Peu.*
Pluie,	*Póóla.*
Beaucoup,	*Toon na.*
Peu,	*Min yan.*
Nuit,	*Bou Sekoo.*
Jour,	*Mut chihar.*
Matin,	*Kom mo shu.*
Mer,	*Meetzeeabouseeko.*

(1) Voyez tom. I, pag. 8.

(2) Il est singulier que la lune soit désignée sous le même nom, dans les dialectes du pays d'*Hurrur*, d'*Arkiko* et du *Dar-Four*.

	Mutshuana.
Père,	*Rachoo.*
Mère,	*Imma*, ou *Mahoo.*
Enfant,	*Wun, ya na.*
Dieu,	*Shuli.*
Mort,	*Mirrimoo.*
Diable,	*Birrimoo.*
Bon,	*Manarti.*
Directement,	*Yana.*
Soir,	*Mu chiboo.*

Noms de nombre *des* Briqua, *tirés aussi d'un journal manuscrit de M.* Cowan.

	Briqua.
Un,	*Qonchela.*
Deux,	*Peylee*, ou *Maberi.*
Trois,	*Taroo* ou *Miraroo.*
Quatre,	*In nee.*
Cinq,	*Churoi.*
Six,	*Qa ta roo.*
Sept,	*Lee shu hee.*
Huit,	*Luanileu éri maberi.*
Neuf,	*Luanileu é noon-akela.*
Dix,	*Lu mee.*

INSTRUCTIONS

POUR ***entrer dans le port de*** **MOZAMBIQUE ,** ***ex-traites du journal du capitaine*** **THOMAS WEATHERHEAD.**

(Le manque d'espace n'a pas permis de les insérer dans le corps de la carte, comme on l'avait promis à la page 25 du présent tome.)

Après avoir gagné le large, on doit porter sur la pointe nord-ouest de l'île Saint-George, jusqu'à un quart de mille de distance, pour éviter un dangereux récif qui se projette en avant de cette pointe, et sur lequel, par un temps clair, on voit la mer briser, quand on en approche. Lorsqu'on a passé cette île, il faut gouverner vers le pavillon d'état-major du grand-fort, en tenant la montagne de Pao, si on peut la voir, à l'ouest, de la largeur d'une voile, du bastion septentrional, quand c'est le vent du nord qui règne, et en dedans quand c'est le vent du sud. Cela porte sur la même ligne que la Casa de Balouertez, petite église construite au pied de l'angle oriental du grand-fort, par le travers duquel s'étend au nord-est, un récif escarpé, qui a environ trois cents *yards* de longueur, et est à sec à

la mer basse, dans le temps des grandes marées. Il n'y a pas là de marque pour guider les pilotes, qui calculent leur marche d'après leur distance du fort et du banc de Cabaceiro, qu'on peut distinguer à la couleur verte de l'eau (1). Après avoir passé le grand fort, d'où l'on est hêlé, il faut se tenir à trois cables de largeur de la côte, jusqu'à ce qu'on soit par le travers de la maison du gouvernement, point où l'on peut mouiller par cinq brasses. Il faut amarrer le vaisseau, avec la seconde ancre, au nord-est, et l'ancre d'affourche au sud-ouest. La marée s'élève de quinze à dix-sept pieds, et commence à tomber à cinq heures. La force des grandes marées fait faire trois milles et demi par heure. Les basses marées n'ont que douze pieds et ne portent qu'à un mille et demi par heure. Le port de Mozambique ayant un fond de sable plat, et étant admirablement protégé du côté de la mer, est très-commode pour caréner des vaisseaux.

(1) Ces instructions sont données pour le cas, très-ordinaire, où l'on ne pourrait obtenir un pilote. Cependant, il ne faut pas, autant que cela se peut, tenter d'entrer dans le port, sans en avoir un, les bas-fonds étant à pic, et les récifs consistant en rochers de corail et en grosses pierres.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page.	Ligne.	
89.	6.	Zumbo, *lisez* Zambo.
208.	14.	Dohalac, *lisez* Dahalac.
237.	8.	Dc Del'gammon, *lisez* D'el'gammon.
238.	5.	Insulaire de Del'gammmon, *lisez* D'el'gammon.
251.	Notc.	Il y a sur l'île d'Adjouice, *lisez* sur la côte de l'île d'Adjouice.
272.	16.	Mahouad Djelany, *lisez* Mahomed Djelany.
362.	12.	Daukali, *lisez* Danakil.



